



The
Middle East
Institute

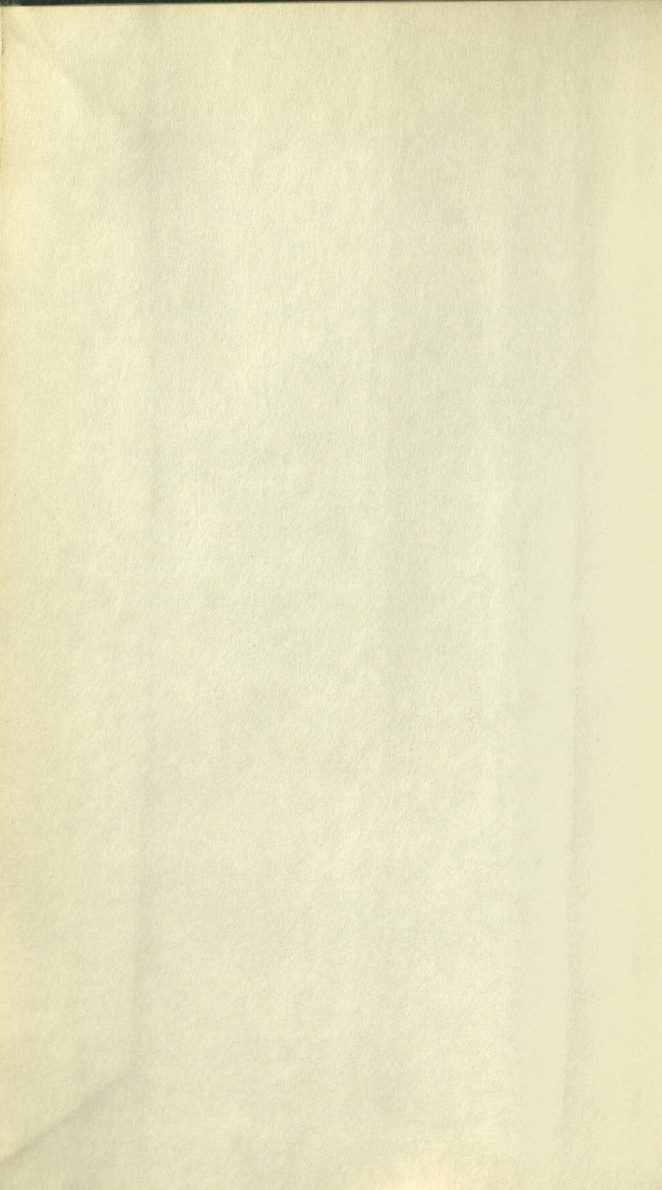
**SPONSORED BY
FOREIGN SERVICE
EDUCATIONAL FOUNDATION**

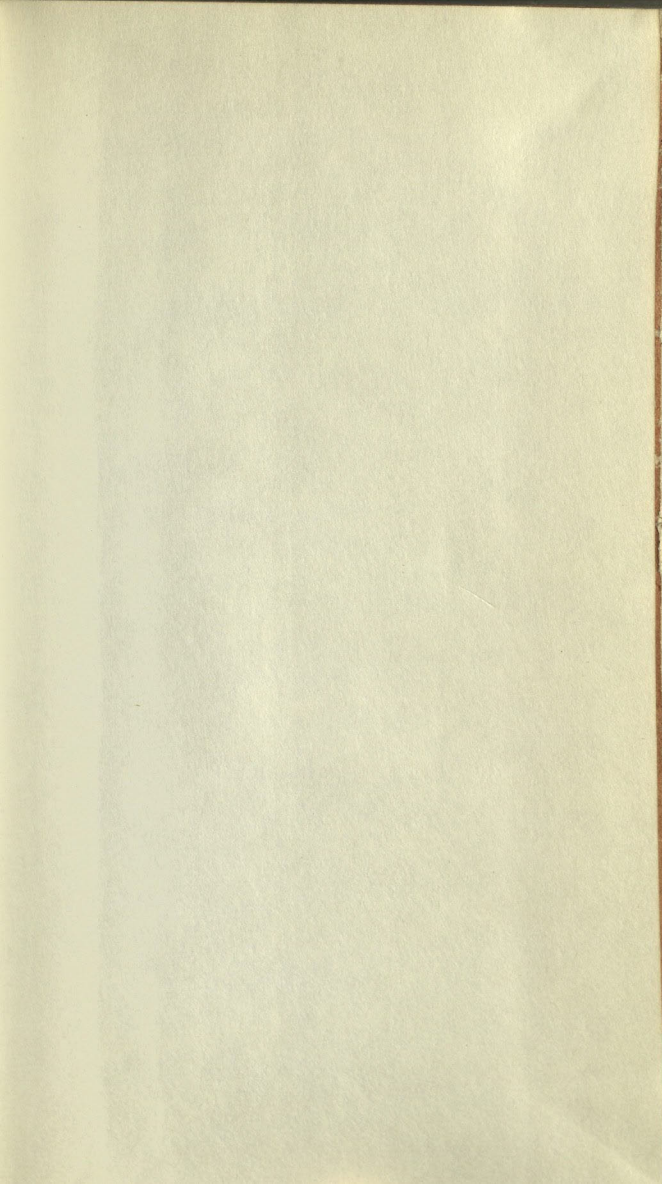
JR

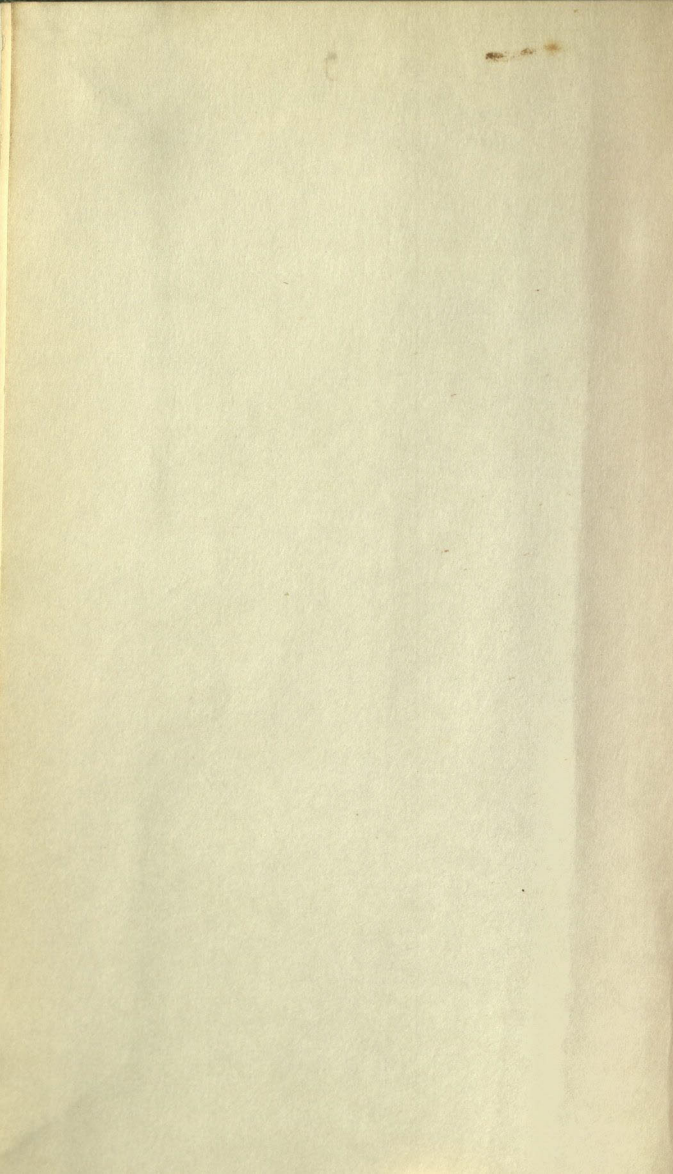
425

.T69

v. 2







P 400

MEMOIRES

DU

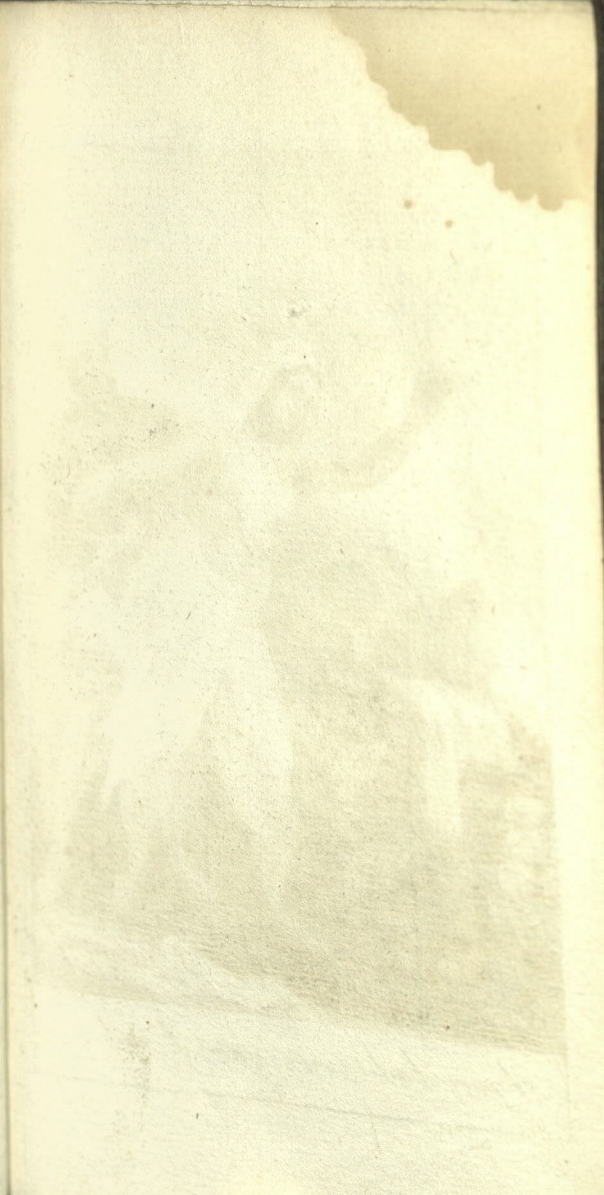
BARON DE TOTT.

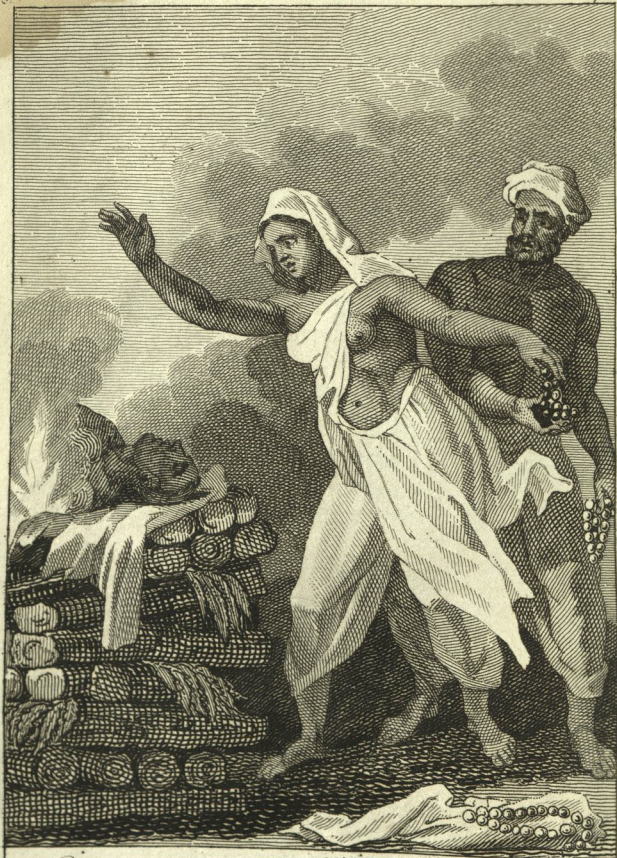
TOME II

MEMOIRS

DE
BARON DE TOTT

TOME II





Veuve brûlée vive dans l'Inde.

MÉMOIRES

D. U

BARON DE TOTT, *françois*

SUR LES TURCS
ET LES TARTARES.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM.

DCC. LXXXV.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1891

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

MÉMOIRES

DU

BARON DE TOTT.

SECONDE PARTIE.

MON pere étoit mort à Rodosto (1) dans les bras du Comte Tczaky, au milieu de ses compatriotes. Le Ministère qui avoit eu des vues sur moi, venoit d'être changé en France.

(1) Ville sur la Propontide, assignée par le Grand-Seigneur pour être la résidence du Prince Ragotzi & de tous les réfugiés de Hongrie. Feu mon pere y avoit suivi ce Prince, & en étoit parti l'année 1717 pour venir servir en France; les différentes commissions qu'il eut, le mirent souvent à portée de revoir ses anciens camarades, au milieu desquels il vint mourir en 1757. Le Comte Tczaky ne lui survécut que huit jours, & cessa de parler en apprenant sa mort.

II Partie.

A

Un nom étranger, nul appui, huit ans d'absence passés à Constantinople, rien de tout cela ne me promettoit de grands succès à Versailles. J'obtins cependant la promesse d'être employé dans une Cour d'Allemagne; ce qui plaçoit assez mal les connoissances que j'avois acquises, & dont M. le Duc de Choiseul voulut sans doute tirer un parti plus utile, lorsqu'après avoir repris les affaires étrangères, & m'avoir essayé dans une commission particuliere, il me destina pour aller résider auprès du Kam des Tartares. Mon zèle me fit passer par-dessus tous les désagremens de cette mission. Je ne l'avois ni sollicitée, ni désirée, ni prévue; mais je l'acceptai comme une faveur: c'en étoit une de servir sous les ordres de ce Ministre.

Il fut décidé que je me rendrois par terre à ma destination; & mes préparatifs achevés, je partis de Paris le 10 Juillet 1767, pour aller à Vienne, où je séjournai huit jours, & de-là à Varsovie, d'où, après six semaines de résidence, je me rendis à Kaminiek.

Tout ce que la disette de vivres, le manque de chevaux & la mauvaise volonté des gens du peuple, m'avoit fait éprouver de difficultés en Pologne, me préparoit à supporter patiemment celles qu'il me restoit à vaincre pour arriver au terme de mon voyage. La poste de Pologne ne passant pas Kaminiek,

je fus assez heureux pour me procurer des chevaux Russes pour me conduire jusqu'à la première douane Turque vis-à-vis Swanitz, de l'autre côté du Niester. Le cours de ce fleuve sépare les deux Empires; & quelques Jénissaires qui étoient venus se promener sur les bords de la rive Polonoise, attirés par la curiosité auprès de ma voiture, m'ayant pris en affection lorsque je leur eus parlé turc, s'embarquèrent avec moi dans le bac qui me transporta de l'autre côté du fleuve. Excepté mon Secrétaire, les personnes qui m'accompagnoient avoient cru que je les conduisois à Constantinople. Je les détrompai pendant le trajet du Niester (1). Nous débarquâmes heureusement à l'autre rive; & mes Jénissaires empressés d'aller prévenir le Douanier de mon arrivée, le disposerent à tant d'égards qu'il me fallut enfin céder aux instances de ce Turc, & passer une mauvaise nuit à une lieue de Kotchim où j'aurois pu me procurer plus de commodité. Le Douanier contraignit aussi les Russes qui m'avoient amené, de rester avec leurs chevaux jusqu'au lendemain pour conduire ma voiture jusqu'à Kotchim. Mes représentations sur cet objet ne purent jamais balancer la convenance

(1) On nomme aussi ce fleuve Nieper.

du Douanier : il affectoit à la vérité de m'en faire hommage , & de ne chercher que ce qui m'étoit le plus commode ; mais , en effet , il ne travailloit qu'à épargner des frais qu'il auroit dû supporter.

A cela près nous ne pumes nous appercevoir que nous étions à sa charge , que par la profusion dont il nous environna ; & le Pacha qu'il avoit fait prévenir de mon arrivée , ajouta encore à notre abondance , par le présent de fleurs & de fruits qu'il m'envoya , avec l'assurance d'être bien reçu & mieux traité le lendemain.

L'habitude de vivre avec les Turcs me rendit cependant ma soirée plus supportable qu'elle n'eût été pour tout autre. J'en passai une partie dans le Kiosk du Douanier ; c'est-là qu'il faisoit sa résidence ordinaire , & que couché nonchalamment sur la frontière du despotisme , ce Turc jouissoit de la plénitude de son autorité , en présentoit l'image aux habitans de la rive opposée , & s'enivroit du plaisir de ne rien appercevoir d'aussi important que lui. Il m'apprit que deux jeunes François arrivés depuis peu de jours à Kotchim , après y avoir pris le turban , en étoient repartis pour se rendre à Constantinople. Il satisfit aussi à mes questions sur le revenu de sa Douane ; j'appris qu'elle étoit pour lui d'un aussi grand profit qu'onéreuse aux

malheureux qui tomboient sous sa main : & comme c'étoit là tout ce qu'il pouvoit m'ap-prendre , je le quittai pour aller jouir de quel-que repos. Cependant les gens que le Pacha avoit envoyés au-devant de moi pour me con-duire à Kotchim & m'y recevoir avec distinc-tion , commencerent par me réveiller en sur-saut à la pointe du jour. Chacun d'eux s'em-pressa de m'annoncer l'importance de son em-ploi , afin de tirer meilleur parti de ma recon-noissance. Les gens du Douanier qui guettoient mon réveil , en exigèrent aussi quelque témoi-gnage. J'en distribuai encore aux gardes que l'on m'avoit donnés , & que mes gens sur-veillèrent avec assez de soin pour les empêcher de me voler : après quoi nous partîmes avec un assez nombreux cortège , & je fus bientôt installé dans une maison Juive , que l'on m'avoit préparée dans le fauxbourg de Kotchim.

Un Officier & quelques Jénissaires , pour me garder , en occupoient la porte ; j'y fus introduit par un des gens du Gouverneur , destiné à me faire fournir *gratis* , & aux frais des habitans , les denrées qui m'étoient néces-saires ; son premier soin fut aussi de me de-mander l'état des fournitures que je desirois. Je répugnois à cette vexation qui m'étoit connue : mais je ne connoissois ni les droits ni les ressources des vexateurs ; je répondis mo-

destement que rien ne me manquoit, & je donnai des ordres secrets pour faire acheter les provisions dont j'avois besoin. Pouvois-je prévoir que c'étoit précisément le moyen d'aggraver la vexation ? Cependant un malheureux Juif, que j'avois chargé de faire mes emplettes, & que le desir de me voler sur le prix des denrées avoit étourdi sur le danger de sa mission, fut saisi, bâtonné & contraint d'indiquer à mon zélé pourvoyeur les marchands dont il avoit acheté : ceux-ci en furent quittes à la vérité pour rendre l'argent sans aucun échange ; mon commissionnaire rendit aussi ses bénéfices, & le Turc ne rendit rien ; mais il eut grand soin d'ordonner pour le soir & pour le lendemain une si grande abondance de vivres, qu'il dut encore revendre pour son compte ce que je n'avois pas pu consommer.

De pareilles scènes ajoutoient infiniment au desir que j'avois de hâter mon arrivée en Crimée ; mais il me falloit & l'aveu du Pacha & des moyens que lui seul pouvoit me procurer : mon premier soin fut de hâter le moment de notre entrevue ; car les Turcs sont si lents & si paresseux, que la première politesse qu'ils font à un étranger est toujours de l'inviter à se reposer : c'est aussi le compliment que je reçus en mettant pied à terre ; mais j'assurai si positivement que rien ne me fatiguoit tant que

le repos , que j'obtins mon audience pour le lendemain. Le Pacha, qui loge dans la forteresse , m'envoya pour l'heure convenue des chevaux & plusieurs de ses Officiers chargés de m'accompagner chez lui.

La forteresse de Kotchim, située à la naissance de la pente de la montagne qui borde la rive droite du Niester, s'incline vers le fleuve & découvre tout l'intérieur de la place à la rive opposée. Le territoire de Pologne offre, à la vérité, à la citadelle une perspective si agréable, qu'on seroit tenté de croire que les Ingénieurs Turcs ont sacrifié à cet avantage la défense & la sûreté de ce poste important, dans lequel on ne tiendrait pas trois jours contre une attaque régulière.

Le Pacha qui y commandoit étoit un vieillard vénérable sur le compte duquel j'avois déjà des notions instructives; je savois qu'étant d'un caractère timide, il redoutoit dans le Visir des dispositions qui ne lui étoient pas favorables, & je devois craindre qu'il n'osât pas me laisser passer sans ordres de la Porte. C'est aussi ce qu'il m'annonça d'abord après les premiers complimens, en m'assurant cependant qu'il me rendroit ma détention aussi agréable qu'il dépendroit de lui; mais c'étoit précisément ce qui n'en dépendoit pas. Je discutai la question, & je parvins à lui persuader qu'il s'exposeroit à bien plus

de danger en me retenant à Kotchim, qu'il ne courroit de risques en me laissant passer, puisqu'il déplairoit aux Tartares qui m'attendoient, sans faire sa cour au Visir qui ne m'attendoit pas; & la protection du Kam que je lui garantis acheva de le déterminer. Mon départ fut fixé au lendemain, & nous nous séparâmes d'autant plus amicalement, que je lui avois fait entendre que mon amitié pourroit lui être utile.

Son premier Tchoadar destiné à être mon Mikmandar (1) vint me voir aussi-tôt que je fus de retour chez moi; il examina les mesures qu'il devoit prendre, & me quitta pour faire signer ses expéditions & ordonner les chevaux de poste dont nous avions besoin. Mais notwithstanding la violence avec laquelle on travailloit à les rassembler, nous ne pûmes partir le lendemain que fort tard; & malgré les coups que mon Mikmandar distribuoit aux malheureux postillons, nous n'en allions pas plus vite. Nous eussions cependant poussé notre journée plus avant, si Ali-Aga (1) ne nous eût fait arrêter à une lieue du Pruth, pour se mé-

(1) Officier chargé d'aller au-devant des Ambassadeurs ou autres personnes que la Porte fait voyager à ses frais.

(2) Nom de mon Mikmandar ou conducteur.

nager le temps d'en préparer le passage. Il nous établit à cet effet dans un assez bon village, dont les malheureux habitans furent contraints aussi-tôt d'apporter des vivres. Une famille promptement délogée, nous fit place ; & deux moutons, égorgés, rôtis, mangés & point payés, joints à quelques coups distribués sans nécessité, commencèrent à me donner un peu d'humeur contre mon conducteur, qui partit le soir pour aller préparer les moyens de transporter ma voiture de l'autre côté du Pruth.

Je profitai de son départ pour donner à un vieux Turc, qui paroissoit chargé des intérêts de la communauté, la valeur de ce que nous venions de consommer ; mais d'autres habitans vinrent bientôt se plaindre de ce qu'en ne faisant pas moi-même les partages, ils ne recevraient rien du dédommagement que je leur avois destiné. Le vieux Turc, ajoutaient-ils, auquel vous avez tout donné, est soutenu par quatre Coupe-jarrets qui sont ses enfans ; ils ne supportent aucune charge & s'emparent de tous les bénéfices. En me contant leur doléance, ces malheureux ne se doutoient sûrement pas qu'ils avoient le bonheur de vivre sous une aristocratie. Cependant je doublai la somme, afin de remplir ma première intention ; & chacun de nous s'occupant de son gîte, j'eus mon domicile dans ma voiture où je m'éai-

dormis si profondément que nous étions déjà en route quand je m'éveillai. Le Pruth n'étoit qu'à une lieue; & mon conducteur que nous apperçûmes à cheval au milieu d'un groupe de payfans qu'il bâtonnoit avec une grande activité, nous annonça la riviere au bord de laquelle nous arrivâmes sans l'avoir apperçue, à cause de son encaissement.

Le Pruth sépare le Pachalik de Cotchim d'avec la Moldavie. Ali-Aga avoit passé la veille à la nage à l'autre rive, avoit rassemblé à coups de fouet près de trois cents Moldaves des environs, les avoit occupés toute la nuit à former avec des troncs d'arbres un mauvais radeau, & s'en étoit servi pour repasser de notre côté; mais tout cela n'en garantissoit pas la solidité. Cependant je me disposai à sacrifier, s'il le falloit, & ma voiture & tout ce dont elle étoit chargée. Je n'en retirai que mon porte-feuille, & je me promis bien de ne pas m'exposer à courir personnellement un risque qui paroissoit évident, & d'en garantir aussi mes gens que je réservai pour un second envoi, si le premier réussissoit. Mon conducteur, pendant ce temps, fier & radieux d'avoir parfait un si bel ouvrage, m'invitoit à remonter dans ma voiture: & comment, lui dis-je avec impatience, la ferez-vous seulement descendre jusqu'à la riviere? Comment la fe-

rez-vous ensuite rester sur votre méchant radeau , qui peut à peine la contenir & qui plongera sous son poids ? Comment ? me dit-il : avec ces deux outils , en me montrant son fouet & plus de cent payfans bien nerveux qu'il avoit amenés de l'autre rive : n'ayez point d'inquiétude , je leur ferois porter l'univers sur leurs épaules ; & si le radeau enfonce , tous ces gaillards savent nager , ils le soutiendront : si vous perdiez une épingle , ils seroient tous pendus.

Tant d'ignorance & de barbarie me révolterent sans me tranquilliser ; mais j'avois pris mon parti : je lui dis que je ne passerois avec mes gens qu'à un second voyage , qu'ainsi il eut à faire ce qu'il jugeroit à propos. Je m'assis sur le bord de l'escarpement , pour mieux juger de cette belle manœuvre , & jouir au moins d'un spectacle dont je comptois payer chèrement les frais.

Le nom de Dieu prononcé d'abord & suivi de plusieurs coups de fouet , fut le signal des travailleurs. Ils dételèrent & amenèrent à bras ma voiture jusques sur le bord du précipice , où quelques coups de pioche donnés à la hâte , montroient à peine un léger dessin de talus. Je les vis alors , & non sans frémir , au moment d'être écrasés par le poids de ma berline , qu'ils descendirent sur le radeau : elle ne put y être

placée que sur la diagonale ; & pour la contenir dans cette assiette , on fit coucher quatre de ces malheureux sous les roues , dont le moindre mouvement eût conduit tout l'équipage au fond de la rivière. Après cette opération , qui avoit envasé le radeau vers la terre , & fait plonger de sept à huit pouces le côté opposé , il fallut travailler à le mettre à flot ; les cent hommes en vinrent encore à bout : ensuite ils l'accompagnèrent , partie en touchant terre , partie à la nage , & le dirigèrent avec de longues perches jusqu'à l'autre bord où des buffles préparés à cet effet enleverent ma voiture , que je vis en un clin-d'œil sur le haut de l'escarpement opposé. Je respirai alors plus librement , & le radeau qui fut bientôt de retour transporta nos personnes sans ombre d'inconvéniens & de difficultés.

On juge bien sans doute qu'Ali-Aga étoit triomphant , & que je ne partis pas sans donner une cinquantaine d'écus aux travailleurs : mais ce que l'on ne jugera pas si aisément & ce que je n'avois pas prévu moi-même , c'est que mon conducteur , attentif à toutes mes actions , attentif à mes moindres gestes , resta quelque temps en arrière pour compter avec les malheureux ouvriers , du petit salaire que je leur avois donné.

Il reparut une heure après & nous devança sur

le champ pour aller préparer le déjeuner à trois lieues du Pruth, où nous le joignîmes dans le temps qu'il rassembloit des vivres avec le même outil dont il construisoit des radeaux. A cela près qu'il en faisoit à mon gré un usage trop fréquent, Ali-Aga m'avoit paru un garçon fort aimable, & j'entrepris de le rendre un peu moins battant.

LE BARON.

Votre dextérité au passage du Pruth, & la bonne chère que vous nous faites, ne me laisseroit rien à désirer, mon cher Ali-Aga, si vous battiez moins ces malheureux Moldaves, ou si vous ne les battiez que lorsqu'ils vous désobéissent.

ALI-AGA.

Que leur importe, que ce soit avant ou après, puisqu'il faut les battre? ne vaut-il pas mieux en finir que de perdre du temps?

LE BARON.

Comment perdre du temps! Est ce donc en faire un bon emploi que de battre sans raison des malheureux dont la bonne volonté, la force & la soumission exécutent l'impossible?

ALI-AGA.

Quoi, Monsieur, vous parlez Turc, vous

avez habité Constantinople , vous connoissez les Grecs , & vous ignorez que les Moldaves ne font rien qu'après qu'on les a assommés ? Vous croyez donc aussi que votre voiture auroit passé le Pruth sans les coups que je leur ai donnés toute la nuit , & jusqu'à votre arrivée au bord de la rivière ?

LE B A R O N.

Oui , je crois que sans les battre ils auroient fait tout cela par la seule crainte d'être battus : mais quoi qu'il en soit , nous n'avons plus de rivière à passer , la poste nous fournit des chevaux , il ne nous faut que des vivres , & c'est l'article qui m'intéresse ; car je vous l'avouerai , mon cher Ali , les morceaux que vous me procurez à coups de bâtons me restent au gosier : laissez-les moi payer , c'est tout ce que je desiré.

A L I - A G A.

Certainement vous prenez le bon moyen pour n'avoir pas d'indigestion ; car votre argent ne vous procurera pas même du pain.

LE B A R O N.

Soyez tranquille , je payerai si bien que j'aurai tout ce qu'il y a de meilleur , & plus sûrement que vous ne pourriez vous le procurer vous-même.

A L I - A G A.

Vous n'aurez pas de pain, vous dis-je ; je connois les Moldaves, ils veulent être battus. D'ailleurs je suis chargé de vous faire défrayer par-tout ; & ces coquins d'Infidèles sont assez riches pour supporter de plus fortes charges ; celle-ci leur paroît légère, & ils seront contents pourvu qu'on les batte.

L E B A R O N.

De grace, mon cher Ali-Aga, ne me refusez pas. Je renonce à être défrayé, & je garantis qu'ils renonceront à être battus pourvu qu'on les paye ; je m'en charge, laissez-moi faire.

A L I - A G A.

Mais nous mourrons de faim.

L E B A R O N.

C'est un essai dont je veux me passer la fantaisie.

A L I - A G A.

Vous le voulez, j'y consens : faites une expérience dont il me paroît que vous avez besoin pour connoître les Moldaves ; mais quand vous les aurez connus, songez qu'il n'est pas juste que je me couche sans souper ; & lorsque votre argent ou votre éloquence auront man-

quë de succès , vous trouverez bon sans doute que j'use de ma méthode.

LE BARON.

Scit : & puisque nous sommes d'accord, il faut qu'en arrivant auprès du village où nous devons coucher , je trouve seulement le Primat (1), afin que je puisse traiter amicalement avec lui pour nos vivres , & qu'il y ait un bon feu auprès de quelque abri où nous puissions passer la nuit, sans nous mêler avec les habitants , & sans inquiétude sur la peste qui vient de se manifester en Moldavie.

En ce cas , dit Ali-Aga , je puis me dispenser d'aller en avant. Il ordonna en même temps à un de ses gens d'exécuter l'ordre que je venois de donner , & me répéta en souriant qu'il ne vouloit pas se coucher sans souper.

Le chemin qu'il nous restoit à faire ne nous permit d'arriver qu'après le soleil couché ; & notre gîte nous fut indiqué par le feu qu'on y avoit préparé.

Fidèle à son engagement , mon conducteur en mettant pied à terre fut se chauffer , & s'assit le coude appuyé sur sa selle , son fouet sur ses

(1) Primat : ce titre équivaut à celui de Maire ; mais ses fonctions different dans les proportions de l'esclavage à la liberté.

genoux de maniere à jouir du plaisir que j'allois lui procurer. Je ne fus pas moins empressé de m'assurer celui de tenir ma nourriture de l'humanité qui échange les besoins. Je demandai le Primat : on me le montra à quelques pas ; & m'étant approché de lui pour lui donner vingt écus que je mis à terre , je lui parlai Turc , & puis Grec , en ces termes fidèlement traduits.

LE BARON (*en Turc*),

Tenez , mon ami , voilà de l'argent pour m'acheter les vivres dont nous avons besoin ; j'ai toujours aimé les Moldaves , je ne puis souffrir qu'on les maltraite , & je compte que vous me procurerez promptement un mouton (1) & du pain ; gardez le reste de l'argent pour boire à ma santé.

LE MOLDAVE (*feignant de ne pas savoir le Turc*).

Il ne fait pas.

LE BARON.

Comment il ne fait pas ! Est-ce que vous ne savez pas le Turc ?

(1) Un mouton vivant & de bonne qualité ne vaut qu'un écu.

LE M O L D A V E.

Non Turc, il ne fait pas.

LE BARON (*en Grec*).

Eh bien parlons Grec : prenez cet argent, apportez-moi un mouton & du pain, c'est tout ce que je vous demande.

LE M O L D A V E (*feignant toujours de ne pas entendre, & faisant des gestes pour exprimer qu'il n'y a rien dans son village, & qu'on y meurt de faim*).

Non pain, pauvres, il ne fait pas.

LE BARON.

Quoi, vous n'avez pas de pain?

LE M O L D A V E.

Non, pain, non.

LE BARON.

Ah malheureux ! que je vous plains ; mais au moins vous ne ferez pas battus : c'est quelque chose. Il est sans doute aussi fort dur de se coucher sans souper : cependant vous êtes la preuve qu'il y a bien des honnêtes gens à qui cela arrive. (*au Conducteur*) Vous l'entendez, mon cher Ali, si l'argent ne fait rien ici, au moins vous conviendrez que les coups au-

roient été inutiles. Ces malheureux n'ont rien ; & j'en suis plus fâché que de la nécessité où je me trouve moi-même de manquer de tout pour le moment : nous en aurons meilleur appétit demain.

A L I - A G A .

Oh ! je défie que pour mon compte il puisse être meilleur qu'aujourd'hui.

L E B A R O N .

C'est votre faute : pourquoi nous faire arrêter à un mauvais village , où il n'y a pas même du pain ? Vous jeûnerez : voilà votre punition.

A L I - A G A .

Mauvais village , Monsieur , mauvais village ! Si la nuit ne vous le cachoit pas , vous en seriez enchanté ; c'est un petit bourg : tout y abonde ; on y trouve jusqu'à de la canelle (1).

L E B A R O N .

Bon ! je parie que voilà votre envie de battre qui vous reprend.

(1) Les Turcs sont très friands de cette écorce qu'ils mettent à toute sauce ; ils la comparent à ce qu'il y a de plus exquis.

A L I - A G A.

Ma foi, non, Monsieur; ce n'est que l'envie de souper, qui ne me quittera sûrement pas; & pour la satisfaire, & vous prouver que je me connois mieux que vous en Moldaves, laissez-moi parler à celui-ci.

L E B A R O N.

En aurez-vous moins faim quand vous l'aurez battu?

A L I - A G A.

Oh je vous en réponds; & si vous n'avez pas le plus excellent souper dans un quart-d'heure, vous me rendrez tous les coups que je lui donnerai.

L E B A R O N.

A ce prix j'y consens, je vous prends au mot; mais souvenez-vous-en : si vous battez un innocent, je le ferai de bon cœur.

A L I - A G A.

Tant qu'il vous plaira; mais soyez aussi tranquille spectateur que je l'ai été pendant votre négociation.

L E B A R O N.

Cela est juste : je vais prendre votre place.

A L I - A G A (*après s'être levé, avoir mis son fouet*

sous son habit, & s'être avancé nonchalamment auprès du Grec, lui frappe amicalement sur l'épaule).

Bonjour, mon ami, comment te portes-tu? Eh bien, parle donc: est-ce que tu ne reconnois pas Ali-Aga ton ami? allons parle donc.

LE M O L D A V E.

Il ne fait pas.

A L I - A G A.

Il ne fait pas! ah, ah, cela est étonnant! Quoi, mon ami, sérieusement tu ne fais pas le Turc?

LE M O L D A V E.

Non, il ne fait pas.

A L I - A G A (*d'un coup de poing jette le Primat à terre, & lui donne des coups de pied pendant qu'il se relève.*)

Tiens, coquin, voilà pour t'apprendre le Turc.

LE M O L D A V E (*en bon Turc*).

Pourquoi me battez-vous? ne savez-vous pas bien que nous sommes de pauvres gens, & que nos Princes nous laissent à peine l'air que nous respirons?

A L I - A G A (*au Baron*).

Eh bien, Monsieur, vous voyez que je suis

un bon maître de langue ; il parle déjà Turc à ravir. Au moins pouvons - nous causer actuellement, c'est quelque chose. (*au Moldave, en s'appuyant sur son épaule*). Actuellement que tu fais le Turc, mon ami, dis - moi donc comment tu te portes, toi, ta femme & tes enfans.

LE M O L D A V E.

Aussi bien que cela se peut, quand on manque souvent du nécessaire.

A L I - A G A.

Bon, tu plaisantes : mon ami, il ne te manque que d'être rossé un peu plus souvent, mais cela viendra : allons actuellement au fait. Il me faut sur le champ deux moutons, douze poulets, douze pigeons, cinquante livres de pain, quatre oques (1) de beurre, du sel, du poivre, de la muscade, de la canelle, des citrons, du vin, de la salade, & de bonne huile d'olive, le tout à suffisance.

LE M O L D A V E (*en pleurant*).

Jé vous ai déjà dit que nous étions des mal-

(1) Poids turc qui équivaut à-peu-près à quarante-deux onces.

Heureux qui n'avions pas de pain : où voulez-vous que nous trouvions de la canelle ?

ALI-AGA (tirant son fouet de dessous son habit, & battant le Moldave jusqu'à ce qu'il ait pris la fuite).

Ah, coquin d'infidèle, tu n'as rien ! Eh bien, je vais t'enrichir, comme je t'ai appris le Turc. (Le Grec s'enfuit, Ali-Aga revient s'asseoir auprès du feu). Vous voyez, Monsieur, que ma recette vaut mieux que la vôtre.

LE BARON.

Pour faire parler les muets, j'en conviens, mais non pas pour avoir à souper : aussi je crois bien avoir quelques coups à vous rendre ; car votre méthode ne procure pas plus de vivres que la mienné.

ALI-AGA.

Des vivres ! Oh, nous n'en manquerons pas ; & si dans un quart-d'heure, montre sur table, tout ce que j'ai ordonné n'est pas ici, tenez, voilà mon fouet, vous pourrez me rendre tous les coups que je lui ai donnés.

En effet, le quart-d'heure n'étoit pas expiré, que le Primat, assisté de trois de ses confrères, apporta toutes les provisions, sans oublier la canelle.

Après cet exemple, comment ne pas avouer

que la recette d'Ali valoit mieux que la mienne, & n'être pas guéri de mon entêtement d'humanité ? En effet, j'avois un tort inconcevable, mais évident : ce fut assez pour me soumettre ; & en dépit de moi-même, je laissai désormais à mon conducteur le soin de me nourrir, sans le chicaner sur les moyens.

Le sol que nous parcourions, attira toute mon attention. De nouveaux tableaux, également intéressans par une riche culture & par une grande variété d'objets, se présentoient à chaque pas ; & je comparerois la Moldavie à la Bourgogne, si cette Principauté Grecque pouvoit jouir des avantages inestimables qui résultent d'un Gouvernement modéré.

Régis depuis long-temps par leurs Princes sur la foi des traités, ces peuples ne devroient encore connoître le despotisme, que par la mutation de leurs Souverains, au gré de la Porte Ottomane. La Moldavie soumise dans l'origine à une très petite redevance, ainsi que la Valachie, jouissoit alors d'une ombre de liberté. Elle offroit dans la personne de ses Princes, sinon des hommes de mérite, au moins des noms illustres, que le vainqueur considéroit ; & dans ces mêmes Princes la nation Grecque aimoit à reconnoître encore ses anciens maîtres ; mais tout fut bientôt consenti. Les Grecs assujettis ne se virent plus que comme des esclaves ; ils n'admirent.

n'admirent plus de distinction entr'eux ; leur mépris mutuel accrut leur avilissement, & sous cet aspect le Grand-Seigneur lui-même ne distingua plus rien dans ce vil troupeau. Le marchand fut élevé à la Principauté ; tout intrigant s'y crut des droits ; & ces malheureuses Provinces, mises fréquemment à l'enchère, gémirent bientôt sous la vexation la plus cruelle.

Une taxe annuelle, devenue immodérée par ces enchères ; des sommes énormes empruntées par l'inféodé pour acheter l'inféodation ; des intérêts à vingt pour cent ; d'autres sommes journellement employées pour écarter l'intrigue des prétendans ; le faste de ces nouveaux parvenus, & l'empressement avide de ces êtres éphémères, sont autant de causes qui concourent pour dévaster les deux plus belles Provinces de l'Empire Ottoman. Si l'on considère actuellement que la Moldavie & la Valachie sont plus surchargées d'impôts, & plus cruellement vexées, qu'elles ne l'étoient dans leur état le plus florissant, on pourra se faire une idée juste du sort déplorable de ces contrées. Il semble que le Despote, uniquement occupé de la destruction, croie devoir exiger davantage, à mesure que les hommes diminuent en nombre & les terres en fertilité. J'ai vu, pendant que je traversois la Moldavie, percevoir sur le peuple la

II Partie.

onzieme capitation de l'année, quoique nous ne fussions encore qu'au mois d'Octobre.

Nous approchions de Yassi, où mon conducteur avoit expédié le matin un courrier pour y annoncer mon arrivée. J'avois profité de cette occasion pour faire faire des complimens au Prince qui gouvernoit alors. Il étoit fils du vieux Drogman de la Porte, le même dont j'ai déjà parlé. Je pouvois croire que notre ancienne connoissance me seroit utile en Moldavie, mais je ne prévoyois pas que son empressement à m'accueillir devanceroit mon arrivée dans sa capitale. Cependant à une lieue de cette ville, la nuit déjà obscure, dans un chemin très étroit, escarpé, & dont le terrain glaiseux ajoutoit aux difficultés, on m'annonça une voiture du Prince envoyée à ma rencontre. Elle vint effectivement fort à propos pour me boucher le passage ; & pour mettre le comble à mon impatience, un Secrétaire, mandé pour me complimenter, me cherche dans l'obscurité, me trouve à tâtons, & s'acquitte si longuement de sa commission, que j'y serois encore, si je ne m'étois laissé transporter dans sa cariole, dont malgré l'obscurité il vouloit me faire admirer la magnificence. Ah ! mon cher Ali, m'écriai-je, que votre recette est bonne ! Je voyois effectivement qu'Ali-Aga, qui n'en doutoit pas, en faisoit usage dans le moment,

avec autant de succès que d'activité , afin de retourner à bras la voiture dans laquelle je venois de prendre place. Je crus tirer parti de ma position présente, en interrogeant le Secrétaire sur les objets qui avoient piqué ma curiosité, & qui ne pouvoient compromettre ni sa politique ni sa discrétion ; mais ce fut en vain, & je ne pus en obtenir que de nouveaux regrets sur ce que la nuit cachoit la dorure de notre char, & me privoit de tout l'éclat de l'entrée triomphale qu'on m'avoit destinée.

Cependant des lumieres répandues çà & là, nous annonçoient la ville ; & le bruit des mardriers sur lesquels je sentoie rouler la voiture me fit encore interroger le Secrétaire. Il m'apprit que ces pièces de bois rapprochées & posées en travers couvroient toutes les rues, à cause du terrain fangeux sur lequel Yassi est bâti. Il ajouta qu'un incendie avoit nouvellement réduit la plus grande partie de cette ville en cendres ; qu'on travailloit à reconstruire les édifices consumés ; mais que les maisons seroient faites dans un goût plus moderne ; il alloit aussi m'en détailler les plans, lorsque notre voiture, en tournant trop court, & en accrochant un pan de mur nouvellement calciné, nous introduisit dans le couvent des Missionnaires, où je devois loger, & où je fus fort aise de me

séparer de la cariole la plus cahotante & du complimenteur le plus incommode.

Un assez bon souper nous attendoit ; & des Cordeliers Italiens, établis à Yassi, sous la protection du Roi, & sous la direction de la Propagande, nous avoient également préparé des gîtes assez commodes. Je reçus avant de me coucher un nouveau compliment de la part du Prince sur mon heureuse arrivée ; & mon réveil fut suivi de la visite du Gouverneur de la ville. Il étoit monté sur un cheval richement harnaché ; une foule de valets, vêtus en Tchoadars, accompagnoient ce Grec, que j'avois connu à Constantinople dans un état très mince. On voit que son premier soin fut de me faire admirer le faste oriental dont il étoit présentement environné. Je ne me plaisois pas moins à le voir si bouffi du plus fort orgueil, lorsqu'Ali-Aga vint tout déranger par sa présence. On a déjà dû remarquer que ce Turc avoit des manières très lestes avec les Moldaves de la campagne. Mais je le croyois un peu déchu de son importance & de ses prérogatives dans Yassi. Cependant c'étoit encore un tort que j'avois avec lui ; & je le vis paroître avec un bel habit, un maintien grave, un ton important ; c'étoit enfin un homme de Cour, qui, pouvant devenir Visir & faire des Princes de Moldavie, se croyoit déjà au-dessus d'eux. Dans cet

esprit , il débuta par traiter assez mal le Gouverneur de la ville , sur ce que le Grand-Ecuyer ne lui avoit pas encore envoyé le cortège qui devoit le conduire à l'audience du Prince. Le Gouverneur alléguoit en vain que ce tort ne le regardoit pas : Vous ne valez pas mieux l'un que l'autre , répliqua Ali-Aga , mais j'y mettrai ordre. Heureusement ce cortège si désiré parut , il consistoit en un cheval proprement harnaché , & quatre Tchoadars du Prince , destinés à accompagner . . . qui ? le Tchoadar du Pacha de Cotchim qui n'étoit lui-même qu'un Pacha du second ordre. Mais il n'y a point de degrés entre un Turc & un Grec : le premier est tout , le second n'est rien.

C'est encore d'après cette regle qui n'est jamais contestée , qu'Ali-Aga monta à cheval , avec une majesté singulière , & que toutes les personnes qu'il rencontroit , s'arrêtoient pour le saluer profondément. Il répondit gravement à ces respectueux hommages par un léger coup de tête , & par un petit sourire de bonté. Sa visite au Prince lui valut des présens : chaque pas qu'il faisoit dans Yassa ne servoit pas moins bien ses intérêts que sa dignité personnelle ; & tandis que mon conducteur mêloit ainsi l'utile à l'agréable , je m'occupois des moyens de le remplacer pour continuer ma route. Le Prince de Moldavie ne pouvoit y pourvoir que just-

qu'aux frontieres Tartares, & j'écrivis par un courier au Sultan Serasker de Bessarabie, pour le prier d'envoyer au-devant de moi jusqu'aux confins de la Moldavie.

Ces dispositions faites, je montai dans une voiture que le Prince m'avoit envoyée, & qui, environnée de beaucoup plus d'Ecuyers & de Valets-de-pied que je n'en aurois voulu, me conduisit au Palais. Je m'empressai d'y pénétrer, pour éviter la longueur des cérémonies Turques, qui m'y attendoient & que l'orgueil des Grecs m'avoit préparées.

Je trouvai le Prince seul avec son frere, dans un appartement dont la richesse n'étoit pas aussi remarquable que deux énormes fauteuils couverts d'écarlate. J'en devinai bientôt toute l'importance; mais je refusai constamment l'honneur d'en occuper un. Le Prince prit lui-même un autre siège; & notre ancienne liaison, qui fournissoit au début de notre entretien, le conduisit à me confier l'embarras de sa position présente. J'apperçus aisément que le fanatisme intrigant de son frere la rendoit véritablement cruelle, & l'exposoit à de grands risques pour l'avenir. Nous terminâmes cette conférence par décider les arrangemens nécessaires pour mon départ: après quoi il me fallut essuyer toutes les cérémonies Turques. La plus importante, celle qui marque le plus d'égards, est de présenter le cherbet: elle est toujours suivie de

l'aspersion d'eau rose & du parfum d'aloës. Ce cherbet, dont on parle si souvent en Europe, & que l'on y connoît si peu, est composé avec des pâtes de fruits au sucre, qu'on fait dissoudre dans l'eau, & qui sont tellement musquées, qu'on peut à peine goûter cette liqueur; aussi le vase, une fois rempli, suffit-il aux visites de toute la semaine. J'en usai donc avec autant de discrétion que des confitures qui accompagnent le café, & dont on ne change jamais la cuiller. Cependant tout ce cérémonial répété dans l'anti-chambre en faveur de mon laquais, fut admis par lui d'une manière beaucoup moins économique; son appétit ne se refusa à rien, il mangea tout ce qu'on lui présenta de gingembres confits, il avala d'un seul trait tout le vase de cherbet; & les courtisans étoient encore dans l'admiration, lorsque je sortis de l'appartement du Prince.

Je trouvai à mon retour chez les Cordeliers, plusieurs Grecs de ma connoissance qui m'y attendoient; j'en retins quelques-uns à dîner, ils m'accompagnèrent ensuite dans les visites que j'avois à rendre.

La ville de Yassy, placée dans un terrain fangeux, est environnée de collines qui présentent de toutes parts des sites champêtres où l'on auroit pu construire les maisons de campagne les plus agréables. Mais à peine y voit-on quelques troupeaux; & si l'on excepte les mai-

sons des Boyards & celles qu'occupent les Grecs qui viennent de Constantinople à la suite du Prince, pour partager avec lui les dépouilles de la Moldavie, toutes les autres habitations de la capitale se ressentent de la plus grande misère.

Les Boyards (1) représentent avec beaucoup de morgue les Grands du pays ; mais ils ne sont en effet que des propriétaires assez riches, & des vexateurs très cruels : rarement ils vivent dans une bonne intelligence avec leur Prince ; leurs intrigues se tournent presque toujours contre lui : Constantinople est le foyer de leurs manœuvres. C'est là que chaque parti porte ses plaintes & son argent ; & le Sultan Sérafkier de Bessarabie est toujours le refuge des Boyards que la Porte croit devoir sacrifier à sa tranquillité. La sauve-garde du Prince Tartare assure l'impunité du Boyard : sa protection le rétablit souvent, mais il faut toujours que cette protection soit payée.

Ces différentes dépenses dont les Boyards se remboursent par des vexations particulières, jointes aux taxes que le Prince leur impose pour

(1) On appelle ainsi les grands Terriers : ce sont des espèces de Nobles sans autre titre que leurs richesses ; mais la richesse soumet tout, & l'ordre le mieux établi lui résisteroit difficilement.

acquitter la redevance annuelle & les autres objets de dépense dont je viens de parler, surchargent tellement la Moldavie, que la richesse du sol peut à peine y suffire. On peut aussi assurer que cette province, ainsi que la Valachie qui lui est contiguë, en se soumettant à Mahomet II, sous la clause d'être l'une & l'autre gouvernées par des Princes Grecs, & de n'être assujetties qu'à un impôt modéré, n'ont pas fait un aussi bon marché que les Auteurs de ce Traité s'en étoient flattés. Ils n'avoient pas prévu sans doute que la vanité des Grecs mettroit le Gouvernement de ces provinces à l'enchère : ils se sont aussi dissimulé les suites funestes de la clause d'amovibilité réservée pour le Grand-Seigneur. Marché terrible entre un despote avide, & des esclaves orgueilleux qu'il élève à la Principauté quand il lui plaît, & qu'il en dépouille quand il veut. On sent en effet que cette amovibilité ne pouvoit manquer de porter la redevance de ces provinces par une progression rapide au taux le plus excessif, & qu'une déprédation générale en devenoit le résultat nécessaire. Aussi voit-on que tout l'art de ces Gouvernemens subalternes se réduit à saisir & à mettre en œuvre tous les moyens d'accélérer cette horrible déprédation.

La Moldavie & la Valachie étoient anciennement une colonie Romaine. On y parle en-

core aujourd'hui un latin corrompu, & ce langage se nomme *Roumiè*, langue Romaine. Ces provinces, malheureuses sous le joug altier des Romains, gémissent aujourd'hui sous le poids d'une oppression bien plus cruelle & bien plus humiliante, puisqu'elles sont ravagées par des subalternes revêtus d'une autorité précaire & momentanée.

Tout étant disposé pour continuer ma route, je me séparai d'Ali-Aga, en récompensant ses bons offices ; & je partis de Yassy accompagné de deux Jénissaires de la garde du Prince, & d'un Grec chargé de me conduire. Ces trois personnes exerçoient par-tout où nous passions les grands principes qui conviennent aux Moldaves, & qu'Ali-Aga m'avoit appris ; mais un tour de force & de brigandage que fit un des deux Turcs, mérite d'être rapporté. Nous passions dans un vallon assez agréable, bordé de collines ; des moutons y païssoient sous la garde de plusieurs bergers. Je questionnai un des Jénissaires sur la qualité des laines du pays : vous allez en juger, me dit-il ; aussitôt il pique son cheval vers le troupeau, le disperse, caracole au milieu, fixe le plus gros mouton, s'attache à sa poursuite, le joint au galop, se panche, le saisit par la toison, l'enleve d'une main, le met en travers sur le devant de la selle, en s'y raffermissant lui-même, & me rejoint à toute

bride. Je fis de vains efforts pour faire restituer cet animal au propriétaire, ou lui en faire payer la valeur; on se mocqua de ma délicatesse: le Turc conserva sa prise, & s'en régala le soir avec son camarade.

Cette partie de la Moldavie que nous parcourions, me parut aussi belle que celle que nous avions traversée pour arriver à Yassy; mais j'observerai qu'elle devenoit plus monotueuse à mesure que nous approchions de Kichenow. Nous descendîmes ensuite par des gorges toujours plus larges & plus découvertes, à la fin desquelles nous découvrîmes la Bessarabie. Nous n'y avions pas encore pénétré, que les collines de droite & de gauche étoient déjà couvertes d'un nombre infini de Dromadaires (1). Le Grec qui m'accompagnoit me fit observer que ces animaux qui appartiennent aux Tartares, en pénétrant ainsi sur un territoire

(1) Cet animal qui a deux bosses sur le dos; est infiniment plus grand que le chameau qui n'en a qu'une; mais il paroît qu'on n'est pas généralement d'accord sur l'application des noms qui doivent distinguer ces deux espèces d'animaux: cependant comme les Arabes qui n'ont que le chameau à une bosse le nomment *Devé*, & l'Autruche, *Devécouchou* (l'oiseau-chameau), il paroît que le nom de Dromadaire doit distinguer celui de ces animaux du même genre qui a deux bosses.

étranger, occasionnent de fréquentes discussions qui ne se terminent jamais qu'après que les pâturages en litige ont été consommés.

Nous vîmes bientôt un plus grand nombre de ces troupeaux, & j'y remarquai des Dromadaires blancs.

Nous avions à peine passé la frontière que nous aperçûmes un groupe de cavaliers qui venoient à nous : c'étoit l'interprète du Sultan Sérasker, que ce Prince envoyoit à ma rencontre avec dix Seimens de sa garde. Le courier que je lui avois expédié les accompagnoit. Il me remit la réponse du Sultan, & l'interprète y ajouta les choses honnêtes qu'on l'avoit personnellement chargé de me dire ; après quoi quatre cavaliers s'étant mis à l'avant-garde, nous continuâmes notre route dans un pays plat, totalement découvert, & sur un sol ferme où la route étoit à peine tracée.

Mon nouveau conducteur étoit un Juif renégat né en Pologne. Il parloit Allemand, & il aimoit tant à parler, que je n'eus besoin de lui faire aucune question pour savoir à fond toute son histoire. Il m'apprit aussi que les Nogais étoient mécontents du Kam, dont la foiblesse avoit cédé au Grand-Seigneur le droit d'Ichétirach (1) sur les deux provinces du Yé-

(1) On a déjà dit que ce droit se prélevoit en blés à un prix onéreux au cultivateur.

desan & du Dgamboylouk que j'avois à traverser pour me rendre à Orcapi; mais notre conversation étoit fréquemment interrompue par une circonstance qui ne mérite cependant d'être rapportée que parce qu'elle a servi à m'établir avantageusement dans l'esprit superstitieux des Tartares.

En arrivant sur la frontière, au moment où mon escorte me rencontra, une cygogne, espèce d'oiseau qui se nourrit de serpens, qui niche sur les maisons, & que les Orientaux révèrent comme des Dieux pénates, parut aussi venir à ma rencontre : elle passe d'un vol rapide à gauche très près de ma voiture, en fait le tour par derrière, repasse par la droite, poursuit son vol sur le chemin, & se pose à 200 toises en avant des cavaliers qui me précédoient; elle se relève lorsqu'ils approchent, reprend son vol vers ma voiture, en fait encore le tour, va reprendre son poste avancé, & répète cette manœuvre jusqu'à notre arrivée à Kichela (1).

Cette ville, où réside le Sultan qui commande en Bessarabie, est considérée comme la capitale de cette province. Le Prince qui occupoit ce poste étoit fils aîné du Sultan régnant,

(1) Kichela veut dire quartier-d'hiver.

& avoit le titre de Sérasker (1) (généralissime). Un Mirza (2) vint à mon arrivée pour me complimenter de sa part , & me conduire dans le logement qu'on m'avoit préparé. Je me rendis ensuite avec ce gentilhomme chez le Sultan (3). C'étoit un jeune Prince de 18 à 20 ans , assez grand , bien fait , d'une figure plus noble qu'agréable , & dont le maintien modeste étoit accompagné d'un peu d'embarras. Je pris soin de le dissiper , & j'apperçus que ce Prince ainsi que les Mirzas qui composoient cette cour prétendue barbare , avoient infiniment plus de douceur & d'aménité que l'on n'en trouve souvent chez les nations prétendues policées.

Excepté les vêtemens du Sultan & des Mirzas , qui , sans être riches , ont une sorte de recherche & d'élégance , tous les meu-

(1) Sérasker est un mot turc composé de *ser* qui en Persan veut dire *tête* , & d'*asker* , *soldats*. C'est un grade militaire qui n'admet point de supérieur. On ne peut le comparer qu'à Généralissime , & l'on donne ordinairement ce titre à ceux qui commandent sur la frontière , ou qui sont détachés avec un corps de troupes considérable.

(2) Mirza : c'est la domination de tous les nobles. On verra dans la suite de ces Mémoires les différentes classes de la Noblesse Tartare.

(3) On a déjà vu que Sultan veut dire Prince du sang.

bles chez les Tartares n'offrent que le nécessaire le plus strict. Le luxe des vîtres ne se trouve même que dans l'appartement du Prince; des chassis de papier ferment toutes les autres fenêtres pendant l'hiver, & l'on s'en débarrasse en été, afin de respirer plus librement, & jouir sans obstacle de la vue de la mer Noire qu'on apperçoit dans le lointain. Le Sultan me donna à souper; & quoique j'eusse un très grand appétit, je ne laissai pas de m'appercevoir que les excellens poissons du Niefter qu'on nous servit, auroient mérité de meilleurs cuisiniers que n'en ont les Tartares. Le plaisir de la chasse du vol & des lévriers est aussi le seul qui m'a paru les occuper; & le Sultan faisoit fréquemment de ces parties avec une nombreuse suite de Mirzas. On part pour ces chasses avec armes & bagages: elles durent plusieurs jours; le camp s'établit tous les soirs, un corps de troupes est toujours à la suite du Sérasker, & quelquefois ces parties de plaisir ne sont que le prétexte d'expéditions plus sérieuses.

On passa la nuit à réparer une petite voiture que j'avois achetée à Yassy, & dont j'avois fait une espèce de dormeuse; un chariot portoit les malles, qui jusqu'en Moldavie avoient été chargées sur ma voiture; & les ordres du Sultan étant expédiés, je partis le lendemain de Kichela, avec un Mirza chargé

de me conduire à Baïtchéseray (1) sous l'escorte de quarante cavaliers armés d'arcs, de flèches & de sabres. Accoutumé au peu d'ordre, de discipline & d'intelligence militaire qui règne dans les troupes, je ne devois pas supposer les Tartares mieux instruits. Cependant après avoir passé le Niefter, qui sépare la Bessarabie du Yedsan dont on croyoit les hordes dans une sorte de soulèvement, l'Officier qui commandoit le détachement ordonna les dispositions de la marche en militaire éclairé; une avant-garde de douze cavaliers précédoit de 200 pas ma voiture, que l'Officier prit sous sa garde particulière avec huit hommes, dont il plaça quatre à chaque portière. Les deux chariots de suite venoient après; huit autres cavaliers fermoient la marche, & deux pelotons de six hommes chacun, à plus de 600 pas

(1) Baïtchéseray est la résidence du Kam des Tartares. Cette ville, considérée aujourd'hui comme la capitale de la Crimée, n'étoit autrefois qu'une maison de plaisance nommée le Palais des Jardins. Les Souverains, en s'y fixant, y ont attiré nombre d'habitans; & cette ville, en conservant le même nom, a successivement usurpé la primatie sur l'ancienne ville de Crimée, qui n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais village où les tombeaux seuls témoignent son ancienne importance.

de distance , éclairoient notre droite & notre gauche.

Les plaines que nous traversions sont tellement de niveau & si découvertes , que l'horison nous paroissoit à cent pas de tous côtés : aucune inégalité , pas même le moindre arbruste , ne varie ce tableau ; & nous n'aperçûmes pendant toute la journée que quelques Noguais à cheval , dont l'œil perçant de mes Tartares distinguoit les têtes , lorsque la convexité de la terre cachoit encore le reste du corps. Chacun de ces Noguais se promenoit à cheval tout seul ; & ceux que nos patrouilles interrogèrent , nous tranquilliserent sur les prétendus troubles qu'on nous avoit annoncés. Je n'étois pas moins curieux de savoir quel étoit le but de leurs promenades , & j'appris que ces peuples , crus Nomades , parce qu'ils habitent sous des espèces de tentes , étoient cependant fixés par peuplades dans des vallons de huit à dix toises de profondeur qui coupent la plaine du Nord au Sud , & qui ont plus de trente lieues de long sur un demi-quart de lieue de large ; des ruisseaux bourbeux en occupent le milieu , & se terminent vers le Sud par de petits lacs qui communiquent à la mer Noire (1). C'est sur

(1) Non-obstant le tableau aride que le pays des

le bord de ces ruisseaux que sont les tentes des Noguais, ainsi que les hangars destinés à servir d'abri pendant l'hiver aux nombreux troupeaux de ces peuples pasteurs. Chaque propriétaire a sa marque distinctive; on imprime cette marque avec un fer rouge sur la cuisse des chevaux, des bœufs & des dromadaires; les moutons marqués en couleur sur la toison, sont gardés à vue & s'éloignent peu des habitations; mais toutes les autres espèces réunies en troupeaux particuliers, sont conduites au printemps dans les plaines, où le propriétaire les abandonne jusqu'à l'hiver. Ce n'est qu'aux approches de cette saison qu'il va les chercher pour les ramener sous ses hangars. Cette recherche étoit aussi le but des Noguais que nous

Tartares leur offre constamment, & la facilité qu'ils ont de comparer leur sol avec celui des Moldaves & des Polonois, pour juger des avantages dont ces derniers jouissent; la force de l'habitude a un tel empire, & les besoins des hommes sont tellement relatifs à cette habitude, qu'elle maîtrise toutes les sensations. Les Noguais ne conçoivent pas qu'on puisse traverser leurs plaines sans en envier la possession. Vous avez beaucoup voyagé, me disoit un de ces Tartares avec lequel j'étois lié, avez-vous jamais vu un pays aussi somptueux que le nôtre? Il est aisé de voir que cette épithète établie n'admettoit aucune contradiction.

avions rencontrés ; mais ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'un Tartare occupé de ce soin , dans une étendue de plaine qui d'un vallon à l'autre a toujours dix à douze lieues de large sur plus de trente lieues de longueur , ne fait pas même de quel côté il doit diriger sa marche : il n'y réfléchit pas , il met dans un petit sac pour trente jours de vivres en farine de millet rôti ; six livres de farine lui suffisent pour cela. Ses provisions faites , il monte à cheval , ne s'arrête qu'au soleil couché , met des entraves à sa monture , la laisse paître , soupe avec sa farine , s'endort , se réveille , & se remet en route. Cependant il observe , chemin faisant , la marque des troupeaux qu'il rencontre , en conserve la mémoire , communique ses découvertes aux différens Noguais qu'il trouve occupés du même soin , leur indique ce qu'ils cherchent , & reçoit à son tour des notions utiles qui terminent son voyage. Il est sans doute à craindre qu'un peuple aussi patient ne fournisse quelque jour un militaire redoutable.

Notre première journée devoit se terminer au vallon le plus voisin qui n'étoit qu'à dix lieues. Cependant le soleil commençoit à baisser , & je ne voyois devant moi qu'un triste horizon , quand tout-à-coup je sentis descendre ma voiture , & j'aperçus la file des obas (1) qui

(1). Obas , tentes de Noguais.

de droite & de gauche prolongeoient le val-
 lon à perte de vue : nous traversâmes le ruis-
 seau sur un mauvais pont, auprès duquel je
 trouvai trois de ces obas séparés de la ligne,
 dont un neuf m'étoit destiné. Mes voitures fu-
 rent placées en arriere ; le détachement s'établit
 auprès de moi. Mon premier soin fut d'exa-
 miner l'ensemble d'un tableau dont je formois
 un groupe isolé ; je remarquai surtout la so-
 litude dans laquelle on nous laissoit, & j'en
 étois d'autant plus étonné que je me croyois
 assez curieux pour mériter un peu d'attention.
 Le Mirza m'avoit quitté en arrivant pour al-
 ler demander des vivres, & je m'occupai en
 attendant, à examiner la structure de ma mai-
 son Tartare. C'étoit une grande cage à pou-
 let, dont la charpente construite en treillage,
 formoit une enceinte circulaire, surmontée d'un
 dôme ouvert au sommet, un feutre de poil de
 chameau fixé extérieurement enveloppoit le
 tout, & un morceau de ce même feutre re-
 couvroit le trou supérieur destiné à servir de
 souchoir à la fumée. J'observai aussi que les
 obas habités par les Tartares & dans lesquels
 on faisoit du feu, avoient chacun ce même
 morceau de feutre, attaché en forme de ban-
 nière, dirigé du côté du vent, & soutenu par
 un long bâton qui sortoit de l'intérieur de l'o-
 bas : ce même bâton servoit aussi à rabattre.

cet éventail, lorsque le feu une fois éteint rendoit l'ouverture inutile ou incommode.

J'admirai surtout la solidité jointe à la délicatesse du treillage : des morceaux de cuir employés crus forment tous les ligamens, & j'appris que mon obas destiné à une nouvelle mariée, faisoit partie de sa dot.

Nous avions grand appétit, & nous vîmes avec satisfaction le Mirza revenir avec deux moutons & une marmite qu'il s'étoit procurée. On suspendit la marmite à trois bâtons écartés par le bas & réunis par les bouts supérieurs. La cuisine ainsi établie, le Mirza, l'Officier & quelques Tartares procédèrent à égorger & à dépecer les moutons ; on en remplit la marmite, tandis qu'on préparoit les broches pour faire rôtir ce qui n'avoit pu y trouver place. J'avois eu soin de faire provision de pain à Kichela : c'est un luxe que les Noguais ne connoissent pas ; & leur avarice leur interdit aussi l'usage habituel de la viande dont ils sont cependant très friands. Je fus curieux de connoître l'espèce de nourriture qu'ils prenoient, & d'ajouter leurs mets à la bonne chère qu'on me préparoit. Le Mirza, auquel je confiai ma fantaisie en sourit, & dépêcha un Tartare avec ordre de rassembler tout ce qui pouvoit la satisfaire : cet homme revint bientôt avec un vase plein de lait de jument, un petit sac de farine

de millet rôti, quelques ballotes blanches de la grosseur d'un œuf & dures comme de la craie, une marmite de fer, & un jeune Nougais médiocrement bien vêtu, mais le meilleur cuisinier de la horde. Je m'attache d'abord à bien suivre ses procédés; il met de l'eau dans sa marmite jusqu'aux trois quarts, ce qui pouvoit faire deux pintes; il y ajoute environ six onces de farine de millet rôti; il met son vase auprès du feu, tire une spatule de son gousset, l'essuie sur sa manche, remue circulairement du même côté, & jusqu'au premier frémissement de la liqueur; il demande alors une des ballottes blanches (c'étoit du fromage de lait de jument saturé de sel & desséché), la fait casser par petits morceaux, jette ces morceaux dans son ragoût, continue à tourner dans le même sens; la bouillie s'épaissit; il tourne toujours, mais vers la fin avec effort; jusqu'à consistance de pain cuit sans levure, il retire alors sa spatule, la remet dans son gousset, renverse la marmite sur sa main & me présente un cylindre de pâte feuilletée en spirale. Je m'empressai d'en manger & je fus véritablement plus content de ce ragoût que je ne l'avois espéré. Je goûtai aussi le lait de jument, que j'aurois peut-être trouvé aussi bon, sans un peu de prévention dont je ne pus garantir mon jugement.

Tandis que je m'occupois de mon souper avec autant de recherche, on me préparoit une scène plus intéressante.

J'ai dit qu'à mon arrivée les Noguais retirés chacun dans leur hutte, ne montroient aucune curiosité de me voir, & j'avois déjà fait le sacrifice de mon amour-propre à cet égard, quand j'aperçus une troupe assez considérable qui s'avançoit vers nous : la tranquillité, la lenteur même avec laquelle elle s'approchoit, ne pouvoit nous donner aucune inquiétude. Nous ne pouvions cependant soupçonner les motifs qui conduisoient ces Noguais de notre côté; lorsque nous les vîmes s'arrêter à plus de 400 pas, & l'un d'eux s'avancant seul jusqu'auprès du Mirza qui me conduisoit, lui exposa le desir que les principaux de sa nation avoient de nous voir; il ajouta, que ne voulant troubler en rien notre repos, il avoit été député pour demander si cette curiosité ne me déplairoit pas, & dans ce cas, qu'elle étoit la place, où ses camarades me feroient le moins incommodes. Je répondis moi-même à l'Ambassadeur, & je l'assurai qu'ils étoient tous les maîtres de se mêler avec nous, qu'entre amis il ne pouvoit y avoir aucune place distincte, encore moins de ligne de démarcation. Le Noguais insista sur l'ordre qu'il avoit à cet égard, & le Mirza se leva pour lui indiquer le site just-

qu'où les spectateurs pouvoient s'avancer: la troupe des curieux vint bientôt l'occuper. Je ne tardai pas non plus à m'en approcher, pour me laisser considérer de plus près & me procurer le plaisir de faire connoissance avec ces Messieurs. Ils se leverent tous quand je fus à portée d'eux, & le plus remarquable auquel je m'adressai me salua en m'ôtant son bonnet & en s'inclinant: j'avois observé ce cérémonial de la part du député au Mirza, & j'en avois été d'autant plus surpris, que les Turcs ne découvrent jamais leur tête que pour se mettre à leur aise, & seulement lors qu'ils sont seuls ou dans la plus grande familiarité: C'est aussi par cette raison que les Ambassadeurs Européens & leur suite, vont aux audiences du Grand-Seigneur le chapeau sur la tête: se présenter autrement devant un Turc, seroit manquer aux bien-séances, & j'aurai des remarques plus importantes à faire sur le rapport des usages des Tartares avec les nôtres.

Si je tirai peu de lumière de mes Noguais, c'est sans doute parceque je manquai de leur faire des questions qui auroient pu m'éclairer. Cependant la satisfaction attachée à toutes les choses nouvelles, me rendit la fin de cette journée assez agréable. Je m'accommodai aussi très-bien de mon souper; mais cette cuisine Tartare ne dut son succès auprès de mes gens, qu'au.

qu'au grand appétit qui fait tout trouver tout bon. Ils ne concevoient pas qu'on pût s'amuser du mal-être. J'étois en apparence le seul objet de leurs plaintes : mais depuis j'ai bien apperçu qu'ils ne me souhaitoient une aisance personnelle, que pour acquérir le droit de gémir librement sur leurs privations; en les partageant, je fus me rendre mes gens moins incommodes, & je donne cette recette à tous les voyageurs, comme la meilleure qu'ils puissent suivre.

Quelqu'intéressans que fussent les Noguais, pressé d'abrèger mon séjour parmi eux & d'aller le lendemain coucher à la seconde vallée, je partis de grand matin, & nous vîmes le soleil paroître sur l'horizon de ces plaines, comme les navigateurs l'observent en mer. Nous ne découvrîmes pendant cette matinée que quelques monticules semblables à celles qu'on voit dans beaucoup de parties de la Flandre, & surtout dans le Brabant, où l'opinion commune est, qu'elles ont été formées à main d'homme, & par la réunion des pelletées de terre que chaque soldat apportoit anciennement sur le corps mort de son Général pour lui élever un mausolée. On voit également un grand nombre de ces monticules dans la Thrace, où, ainsi qu'en Tartarie, dans le Brabant & partout où elles se trouvent, elles ne sont jamais

seules. Mais cette quantité de Généraux morts & souvent inhumés à des distances à-peu-près égales, & toujours avec un rapport de position qui semble plutôt indiquer une intention que le simple effet du hasard, m'avoit fait chercher dans les usages actuels, ce qui pouvoit avoir donné lieu à la formation de ces prétendus mausolées. Il m'a paru qu'on pouvoit en démêler le motif dans l'habitude que les Turcs ont encore aujourd'hui, lorsqu'ils vont à la guerre, de marquer par des monticules de terre, placées en vue l'une de l'autre, la route que leur armée doit suivre. Ces élévations sont à la vérité moins grandes que celles dont je viens de parler & qui ont résisté à l'action des siècles sur la surface de la terre. Mais ne peut-on pas ajouter à mon observation, que dans le cas où les monticules des anciens n'auroient eu d'autres objets que celui de jalonner leurs routes, afin d'assurer leur communication, l'esprit de conquête qui les faisoit pénétrer dans des pays inconnus, devoit aussi les inviter à préserver d'une destruction facile ces points de reconnoissement ? A l'égard des ossemens qui ont été trouvés sur quelques monticules, ils sont seulement la preuve qu'on les faisoit aussi servir de sépulture aux Généraux & aux soldats qui mouroient sur la route de ces armées : mais la plupart des buttes qu'on fait miner en Flandre,

ont prouvé que tous ces amas n'étoient pas des tombeaux ; & si l'on est ramené à les considérer comme des jalons , cette hypothèse donneroit encore l'explication des travaux dont parle Xénophon dans sa Retraite des Dix-mille. Un sol inconnu devoit offrir aux Grecs , à chaque instant , des obstacles plus difficiles à vaincre , & des pièges plus redoutables , que les nations même qu'il falloit intimider ou repousser.

Je ne vis sur ma route aucune apparence de culture , parce que les Noguais évitent d'ensemencer les lieux fréquentés : près des chemins , leurs semences n'y serviroient que de pâture aux chevaux des voyageurs. Mais si ces mesures sauvent les Tartares de ce genre de déprédation , rien ne peut sauver leurs champs d'un fléau plus funeste. Des nuées de sauterelles fondent fréquemment dans les plaines des Noguais , choisissent de préférence les champs de millet , & les ravagent en un instant. Leur approche obscurcit l'horison , & le nuage que produit la multitude énorme de ces animaux fait ombre au soleil. Si les Noguais cultivateurs sont en assez grand nombre , par leur agitation & par leurs cris , ils parviennent quelquefois à détourner l'orage , sinon les sauterelles s'abattent sur leurs champs , & y forment une couche de 6 à 7 pouces d'épaisseur. Au bruit de leur vol succède celui de leur travail dévorant ; il ressemble au cli-

quetis de la grêle , & son résultat la surpasse en destruction. Le feu n'est pas plus actif ; & l'on ne retrouve aucun vestige de végétation lorsque le nuage a repris son vol , pour aller produire ailleurs de nouveaux désastres.

Ce fléau s'étendrait sans doute sur une culture abondante , & la Grèce & l'Asie Mineure y seroient plus fréquemment exposées , si la mer Noire n'engloutissoit la plupart de ces nuées de sauterelles lorsqu'elles tentent de franchir cette barrière.

J'ai vu souvent les plages du Pont-Euxin , vers le Bosphore de Thrace , couvertes de leurs cadavres desséchés , & en si grand nombre , qu'on ne pouvoit marcher sur le rivage , sans enfoncer jusqu'à mi-jambe dans cette couche de squelettes pelliculaires. Curieux de connoître la véritable cause de leur destruction , j'ai cherché les occasions d'en observer le moment ; & j'ai été témoin de leur anéantissement total , par un orage qui les surprit assez près de la côte pour que leurs corps y fussent apportés par les vagues avant d'avoir été desséchés : ces cadavres y produisirent une telle infection qu'il fallut plusieurs jours , avant de pouvoir en approcher.

Nous arrivâmes avant midi à la première vallée ; & pendant que le Mirza chargé du soin de me conduire , cherchoit ceux qui devoient ordonner les relais que nous avions à

prendre, je m'approchai d'un groupe de No-
guais rassemblés autour d'un cheval mort qu'on
venoit de déshabiller. Un jeune homme nud,
d'environ 18 ans, reçut sur ses épaules la peau
de cet animal. Une femme qui faisoit avec
beaucoup de dextérité l'office de tailleur, com-
mença par couper le dos de ce nouvel habit,
en suivant avec ses ciseaux le contour du col,
la chute des épaules, le demi-cercle qui joint
la manche & le côté de l'habit, dont la lon-
gueur fut fixée au dessous du genou. Il ne fut
pas nécessaire de soutenir une étoffe que son
humidité avoit déjà rendue adhérente à la peau
du jeune homme. La couturiere procéda aussi
lestement à former les deux devans croisés &
les manches; après quoi le manequin qui ser-
voit de moule, donna en s'accroupissant la fa-
cilité de coudre les morceaux; de maniere que
vêtu en moins de deux heures d'un bon habit
bai-brun, il ne lui resta plus qu'à tanner ce
cuir par un exercice soutenu : ce fut aussi son
premier soin, & je le vis bientôt sauter les-
tement à poil sur un cheval pour aller joindre
ses compagnons, qui s'occupoient à rassembler
les chevaux dont j'avois besoin, & dont le
nombre n'étoit pas à beaucoup près complet.

On fait déjà que les chevaux Tartares sont
répandus dans les plaines, en troupeaux parti-
culiers & distingués par la marque du proprié-

taire ; mais comme il existe un service public auquel chaque individu doit contribuer , il existe aussi un troupeau de chevaux appartenant à la communauté. Ce troupeau est gardé à vue à portée des habitations. Mais ces animaux libres dans la campagne n'y sont pas faciles à saisir. On sent encore que le choix qu'il faut en faire pour fournir les différens chevaux de trait & de selle , ajoute à la difficulté ; c'est à quoi les Noguais réussissent par une méthode qui donne en même temps aux jeunes gens , toujours destinés à cette espèce de chasse , une occasion de devenir les plus intrépides & les plus adroits cavaliers qui existent. Ils se munissent à cet effet d'une longue perche , au bout de laquelle est attachée une corde , dont l'extrémité terminée en œillet passé dans la perche , forme un nœud-coulant assez ouvert pour que la tête d'un cheval puisse y passer facilement. Munis de cet outil , ces jeunes Noguais montés à poil , la longe du licol passée dans la bouche du cheval , joignent à toutes jambes le troupeau , observent l'animal qui leur convient , le poursuivent avec une extrême agilité , l'atteignent malgré ses ruses , auxquelles ils se prêtent avec une adresse infinie , le gagnent à la course , & saisissant le moment où le bout de la perche est arrivé au-delà des oreilles du cheval , ils font passer sa tête dans le nœud cou-

lant, ralentissent leur course, & retiennent ainsi leur prisonnier qu'ils ramènent au dépôt.

Comme il me falloit près de 80 chevaux, & qu'il n'y avoit à leur poursuite qu'une demi-douzaine d'Ecuyers, leur exercice dura assez long-temps pour m'en donner tout le plaisir; mais le relais fut si bien choisi que nous pûmes encore arriver d'assez bonne heure dans le fauxbourg d'Oczakow où nous logeâmes.

Cette forteresse, située sur la rive droite du Boristhène & près de son embouchure, occupe une petite pente qui conduit au fleuve. Un fossé & un chemin couvert sont les seuls ouvrages qui défendent la place : elle a la forme d'un parallélogramme incliné sur sa longueur, & l'on y remarque, ainsi qu'à Bender & à Cotchim, une nombreuse artillerie, dont chaque pièce mal montée est accolée de deux énormes gabions qui servant de merlons forment l'embrasure.

Quelques Juifs établis dans le fauxbourg d'Oczakow y tiennent auberge. Ils nous furent d'un grand secours pour renouveler nos vivres & nous mettre en état de traverser les plaines du Dgamboylouk, également habitées par les Noguais. Nous employâmes la matinée du lendemain à traverser le Boristhène. Ce fleuve, retréci à son embouchure par une langue de terre qui appartient à la rive opposée, & qu'on

nomme Kilbournou (1), forme en-dedans une espèce de lac qui se prolonge vers le nord d'où le fleuve descend. Sa largeur est de plus de deux lieues entre Oczakow & le fort situé vis-à-vis à la naissance de la pointe de sable ; c'est dans cette direction que nous passâmes le Boristhène. Des bâtimens destinés à cet usage sont voilés pour profiter du vent favorable, & peuvent aussi se pousser à la perche, à cause du bas-fond qui ne leur manque que vers le milieu & pendant l'espace de quelques toises seulement.

Après trois heures de cette ennuyeuse navigation, pendant laquelle nous ne fumes distraits que par les bonds de quelques dauphins, nous abordâmes à Kilbournou, vis-à-vis le château qui y est situé : le débarquement de mes voitures & la réunion des chevaux dont nous avions besoin, occuperent mes conducteurs le reste de la journée que j'employai à visiter le château. Il ne m'offrit rien de remarquable que son inutilité. En effet, son artillerie destinée à concourir avec celle d'Oczakow à la sûreté du fleuve, ne pouvant croiser son feu à une aussi grande distance, laisse constamment la liberté de pénétrer par le centre. J'ai observé que des batteries placées à la pointe de Kilbournou &

(1) Le nez ou le cap du Cheveu.

sur un banc de rocher situé à la rive opposée, défendroient constamment le passage à toute espèce de bâtiment ; mais c'est ce que les Turcs n'ont pas encore été en état de calculer ; & j'aurai d'autres occasions plus importantes de déterminer les bornes de leurs connoissances militaires.

On étoit convenu de se mettre en route une heure avant le jour, & j'avois élu mon domicile dans un chariot disposé en dormeuse, afin de prolonger le repos dont je commençois à avoir besoin.

Le Commandant de mon escorte ignoroit cette disposition ; & après avoir rangé sa troupe dans l'ordre que j'ai déjà expliqué, il accompagnoit soigneusement ma berline, jusqu'à ce que la pointe du jour lui permit d'appercevoir que je ne l'occupois pas : il se plaignit alors très vivement du peu de soin qu'on avoit eu de lui indiquer la voiture où je m'étois placé, & vint sur le champ l'environner avec la petite troupe qu'il s'étoit réservée à cet effet. On sentira sans doute que je ne rapporte cette circonstance, que parce qu'elle développe le moral des Tartares ; elle présente constamment le germe des plus saines idées.

Notre route nous avoit rapprochés de la mer Noire : nous suivions de temps en temps le rivage, & le seul bruit des vagues nous offroit

un objet d'intérêt que nous ne pouvions trouver dans les plaines rases que nous avions parcourues jusqu'alors. Celles qu'il nous restoit à prolonger étoient également dépouillées ; mais l'on m'a assuré qu'anciennement elles étoient couvertes de forêts, & que les Noguais en avoient arraché jusqu'aux moindres fouches, afin d'y être à l'abri de toute surprise. Si cette précaution peut en effet garantir une nation tellement transportable, qu'en moins de deux heures elle peut déménager ; ce moyen de sûreté a privé les Tartares de la ressource du chauffage nécessaire au climat. C'est aussi pour y pourvoir que chaque famille rassemble avec soin la fiente de ses troupeaux. On pêtrit cette fiente avec un peu de terre sablonneuse, & il en résulte une espèce de tourbe, qui par malheur enfume les Tartares beaucoup plus qu'elle ne les chauffe.

Aucun peuple ne vit plus sobrement. Le millet & le lait de jument sont sa nourriture habituelle : cependant les Tartares sont très carnivores ; un Noguais peut parier qu'il mangera tout un mouton, & gagner ce pari sans se donner une indigestion. Mais leur goût à cet égard est contenu par leur avarice ; & cette avarice est portée au point qu'ils se retranchent généralement tous les objets de consommation qu'ils peuvent vendre. Ce n'est aussi que lorsque

quelque accident fait périr un de leurs animaux, qu'ils se régalent de sa chair, pourvu qu'ils puissent toutefois être à temps de saigner l'animal mort. Ils suivent également ce précepte du Mahométisme sur les animaux malades. Les Noguais observent alors tous les périodes de la maladie, afin de saisir le moment où leur avarice condamnée à perdre la valeur de l'animal, leur appétit peut encore se ménager le droit de s'en repaître, en tuant la bête un instant avant sa mort naturelle.

Les foires de Balta & quelques autres qui sont établies sur les frontières des Noguais, leur procurent le débit annuel des immenses troupeaux qu'ils possèdent. Le bled qu'ils recueillent en abondance se débite également par la mer Noire, ainsi que les laines, soit du produit de toutes, soit pelades (1): il faut encore joindre à ces objets de commerce quelques mauvais cuirs & une grande quantité de peaux de lièvres.

Ces différens articles réunis procurent annuellement aux Tartares des sommes considé-

(1) On appelle laines pelades celles qui sont séparées des peaux par le secours de la chaux. Cette opération ne peut avoir lieu sur les animaux vivans; elle procure la plus grande quantité de laine possible, mais en détériore la qualité.

rables, qu'ils ne reçoivent qu'en ducats d'or de Hollande ou de Venise : mais l'usage qu'ils en font, anéantit toutes les idées de richesse que cet énorme numéraire présente.

Constamment augmenté sans qu'aucun besoin d'échange en rende une partie à la circulation, l'avarice s'en empare, elle enfouit tous ces trésors; & les plaines qui les recèlent, n'offrent aucune indication qui puisse guider dans les recherches qu'on voudroit en faire. Plusieurs Noguais, morts sans dire leur secret, ont déjà soustrait des sommes considérables. On pourroit aussi présumer que ces peuples se sont persuadés, que s'ils étoient forcés d'abandonner leur pays, ils pourroient y laisser leur argent sans en perdre la propriété. En effet, elle seroit pour eux la même à 500 lieues de distance : ils ne connoissent d'autre jouissance que l'opinion de posséder; mais cette opinion a pour eux tant d'attraits qu'on voit fréquemment un Tartare s'emparer d'un objet quelconque pour le seul plaisir de le posséder un moment. Bientôt contraint de le restituer, il faudra qu'il paye encore une amende assez considérable; mais il a joui à sa manière, il est content : l'avidité des Tartares ne calcule jamais les pertes éventuelles, elle ne jouit que des bénéfices momentanés.

Nous approchions d'Orcapi, & nous n'avions

plus qu'un mauvais gîte à supporter, lorsque je reçus un courier envoyé à ma rencontre. Il étoit chargé des ordres du Kam des Tartares, pour m'assurer des facilités que j'avois eu le bonheur de me procurer.

Nous passâmes la nuit dans une mauvaise baraque, couverte de roseaux, seule production du marais où elle étoit située, assez près de la mer. Nous en suivîmes le rivage le lendemain matin, & nous apperçûmes bientôt la côte occidentale de la presqu'île qui s'étendoit en mer sur notre droite. Cette terre, également plate, mais plus élevée que la plaine où nous étions, s'y réunit par un talus assez doux qui semble dressé au cordeau, & dont la partie supérieure présente le profil des lignes d'Orcapi. Nous les prolongeâmes d'assez bonne heure, & nous passâmes le fossé sur un mauvais pont de bois qui joint la contrescarpe à une porte voûtée qui traverse le terre-plein, & dont le Portier tient tous les soirs la presqu'île sous la clef. Une des redoutes qui coupe ces lignes à la portée du canon, revêtue en maçonnerie, garnie d'artillerie & de quelques soldats Turcs, jointe au commerce des Russes & des Tartares, a fait établir près de cette porte un mauvais village, où je mis pied à terre, dans le logement qu'on m'y avoit préparé. Le commandant de la citadelle ne tarda pas à me faire complimenter sur mon arrivée, en m'envoyant

un plateau chargé de viande de mouton rôti à la Turquie, qu'on nomme Orman Kébab (1). Je reçus bientôt aussi une députation des Jénissaires de la forteresse, qui m'invitoient à m'inscrire dans leurs compagnies; & j'acceptai cette offre avec autant d'empressement qu'ils en eurent à recevoir le présent de ma bienvenue. Le corps des Jénissaires, composé dans son origine d'esclaves enlevés à la guerre par les Turcs sur les Chrétiens, a été long-temps recruté par les enfans de tribut: mais les privilèges accordés à cette nouvelle milice, déterminèrent les Turcs à y faire inscrire leurs enfans. L'abus du privilège & le nombre des prétendans s'accrurent l'un par l'autre; on ne vit plus de sûreté que sous la protection de ce corps. Les Grands s'y firent inscrire. Le Grand-Seigneur lui-même voulut lui appartenir; & personne n'apperçut que ménager son insolence, c'étoit travailler à l'accroître. La règle établie soutint long-temps ce corps contre ses propres désordres; mais ils cessèrent enfin de se maintenir dans l'indépendance individuelle.

(1) Orman Kébab (le rôti des bois), c'est le rôti favori des Turcs; il consiste en des morceaux de mouton coupés & enfilés sur des brochettes alternativement avec des tranches d'oignons qu'on fait rôtir à grand feu.

Chaque Jénissaire devint propriétaire ; & ren-
trés aujourd'hui dans l'ordre général par l'in-
térêt particulier , ce corps a cessé d'être redou-
table à ses maîtres.

Tandis que ces différens soins m'occupaient ,
je vis paroître une troupe d'Européens con-
duite par des Tartares de la plaine. C'étoient
des Allemands fugitifs de Russie dont les No-
guais s'étoient emparés. La situation de ces
malheureux me porta à les réclamer : on me
les livra sur le champ , & je leur abandonnai
la pyramide de mouton rôti dont ils avoient
sans doute plus besoin que moi. J'examinai en-
suite ma nouvelle colonie ; elle étoit compo-
sée de sept hommes , de cinq femmes & de
quatre enfans. Le malheur les avoit abattus ,
mais ils commençoient à sourire à l'espoir du
bien-être. Ces malheureux , nés dans le Paka-
tinat , avoient été attirés en Russie par l'espé-
rance d'une meilleure fortune , qui détermine
les émigrations , trompe toujours les émigrans ,
& leur fait bientôt regretter leurs foyers. Em-
prisonnés dans une contrée étrangère , ils ne
conçurent d'autre projet que la fuite , & ne
connurent de route que celle qui les éloignoit
le plus promptement. Parvenus dans des plai-
nes désertes , à peine respiroient-ils en liberté ,
que les Noguais s'en étoient saisis pour les ven-
dre au premier acquéreur. Je fus fort aise d'a-
voir sauvé ces malheureux , & je pris les me-

tures nécessaire pour les faire arriver sûrement à Bactchéseray.

J'employai le reste de la journée à visiter les lignes d'Orcapi. Aucun tableau de ce genre n'est plus imposant; mais à cela près que cet ouvrage est un peu gigantesque, je n'en connois point où l'art ait mieux secondé la nature. On peut aussi garantir la solidité de ce retranchement. Il coupe l'isthme sur trois quarts-de-lieue d'étendue; deux mers lui servent d'épaulement; il domine d'environ quarante pieds sur la plaine inférieure, & il résistera long-temps à l'ignorance qui néglige tout. Rien n'indique l'époque de sa construction; mais tout assure qu'elle est antérieure aux Tartares, ou que ceux-ci étoient jadis plus instruits qu'ils ne le sont à présent. Il n'est pas moins évident que si ces lignes étoient palissadées en fausse braye, ainsi que les redoutes qui les coupent, & garnies d'artillerie & surtout d'obus, elles assureroient la libre possession de la Crimée contre une armée de cent mille hommes. En effet, une pareille armée ne pouvant prendre ces lignes d'assaut, seroit bientôt réduite par le manque d'eau à chercher son salut dans la retraite. Ce n'est aussi qu'en passant un petit bras de mer marécageux, pour gagner la tête d'une langue de terre très étroite qui prolonge parallèlement la côte orientale de la Crimée, que les Russes y ont pénétré dans la dernière guerre. Cette

route avoit déjà été tentée avec succès dans les campagnes de 1736 & 1737 par le Général Munick; mais cela n'a point inspiré aux Tartares le desir & les moyens de se garantir désormais d'un pareil malheur en défendant la naissance de cette langue de terre, où la moindre résistance auroit suffi pour arrêter leurs ennemis.

En partant d'Orcapi, j'observai que le chemin sur lequel nous roulions étoit recouvert d'une croûte blanchâtre occasionnée par le transport des sels que les Tartares vendent aux Russes. Les salines d'Orcapi réunies au domaine du Souverain, sont affermées à des Arméniens ou à des Juifs; & ces deux nations également commerçantes & toujours en rivalité, favorisent le fisc par leurs mutuelles encheres. Ils sont aussi maladroits dans l'administration de leurs concessions, & leur avidité est toujours la dupe de leur ignorance. Aucun hangard n'est destiné à recevoir, à sécher & à conserver le sel naturel qui se forme dans les lacs salins. Il en résulte que l'abondance d'une bonne année ne peut compenser le déficit d'une mauvaise, & que les pluies détruisent souvent une production si riche & si facile à emmagasiner. L'ignorance du vendeur & celle de l'acheteur paroissent aussi se réunir pour dicter les conditions qui les lient réciproquement. Elles permettent à l'acheteur de venir lui-même puiser le sel dans

le lac, & d'en charger ses voitures, dont le nombre des chevaux est convenu, ainsi que le prix; mais sous la clause que si la voiture casse sous son poids avant d'être arrivée à un point déterminé, cet événement entraîne amende & confiscation. Le vendeur & l'acheteur n'ont pas apperçu qu'ils perdoient l'un & l'autre tout ce qui se répand sur la route, & qu'un état de guerre continuelle ne peut être la base d'un commerce avantageux.

Après avoir dépassé le site des salines, nous trouvâmes au milieu d'une culture plus fertile que soignée; & nombre de villages épars dans la plaine nous offrirent un coup-d'œil d'autant plus intéressant qu'il y avoit longtemps que nous n'en avions joui. Nous arrivâmes vers le soir dans une habitation située au fond d'un vallon, où quelques rochers nous annonçoient un nouveau sol. Nous aperçûmes en effet le lendemain un terrain montueux que nous parcourûmes durant toute la matinée. Il fallut à midi enrayer les quatre roues de ma voiture pour la descendre par un chemin taillé dans le roc & très étroit qui me conduisit à Bactchéseray. J'arrivai dans cette ville d'assez bonne heure pour appercevoir dans le plus grand détail toutes les commodités auxquelles il me falloit désormais renoncer. Le Sr. Fornetty, Consul de France auprès du Kam des Tartares, me reçut dans la maison qu'il occu-

poit depuis dix ans & qui m'étoit destinée. La distribution de cet édifice n'étoit pas favorable au surcroît d'habitans que je menois avec moi. Cet inconvénient fut surtout très sensible à mes gens. Fatigués du mal-être d'une longue route, l'aspect de cette étrange terre promise acheva de les décourager. Je dois convenir en effet que ma nouvelle habitation ne pouvoit consoler des 930 lieues que nous venions de faire pour y arriver. Un escalier de bois découvert, & dont les marches pourries par la pluie cédoient sous le poids des assaillans, conduisoient les plus lestes à un unique étage composé d'une salle & de deux chambres latérales qui servoient de salon & de chambre à coucher. Les murailles, autrefois revêtues de blanc en bourre, laissoient, ainsi que le plancher, distinguer la construction de cet édifice. On délibéra s'il pourroit supporter le poids de mes malles : cependant nous hasardâmes cette opération avec assez de succès ; & comme tout s'arrange, chacun eut bientôt élu le gîte où il devoit se reposer de ses fatigues.

Si la variété des objets qui se succèdent pendant la route, ne permet de s'occuper que des obstacles qu'il faut surmonter pour arriver au but du voyage, ce terme ramene naturellement à l'examen de la position durable où l'on est parvenu. C'est aussi ce que nous fîmes à notre

réveil. Le temps que j'avois déjà passé avec M. Constillier qui m'accompagnoit en qualité de Secrétaire, suffisoit pour me garantir que la douceur de son caractère & sa patience résisteroient à tous les inconvéniens de sa position. Je ne fus pas moins heureux dans le choix que M. de Vergennes avoit fait de M. Ruffin pour résider auprès de moi en qualité de Secrétaire-interprète ; & bientôt l'intimité de ces deux jeunes gens, en animant leur gaieté, me rendit leur société très agréable. C'étoit aussi la seule qui m'étoit réservée, & je ne pouvois me flatter qu'un Moine que j'avois pris à Yaffi, & deux Missionnaires Arméniens Polonois me fussent d'un grand secours, non plus que le sieur Fornetty qui devoit me quitter pour retourner à Constantinople, lorsque ses lumières locales me seroient devenues inutiles.

Mon arrivée avoit été annoncée sur le champ au Visir du Kam ; & ce premier Ministre, en me faisant assurer de la satisfaction que son maître auroit à me voir lorsque je me serois disposé à recevoir ma première audience, m'envoya l'état du Tain que le Prince m'avoit assigné. Cet usage consiste dans la fourniture des vivres jugés nécessaires à la consommation de celui qu'on en gratifie. Dans tout l'Orient, c'est toujours en donnant qu'on honore ; & forcé de me soumettre à cette manière d'hon-

norer, j'appliquai mon Tain à la subsistance de ma petite colonie Allemande : mais si ce secours suffisoit pour la mettre dans l'abondance, mes gens ne voyoient aucun moyen de pourvoir à ma subsistance personnelle. Réduits à de mauvais pain, au riz, au mouton, & à des volailles étiques, nous étions en effet menacés de faire bien mauvaise chere. Je ne concevois pas que le plus beau sol du monde, & le voisinage de la mer me laissassent manquer de beurre, de légumes & de poissons ; mais j'appris bientôt que le céleri étoit cultivé dans le jardin du Kam comme une plante rare, que les Tartares ne savoient pas battre le beurre, & que les habitans des côtes n'étoient pas plus marins que ceux des plaines ; il fallut me soumettre. Mes gens découvrirent ensuite quelques légumes spontanés qui nous consolèrent, & je pris des mesures pour faire venir des graines de Constantinople, afin de les cultiver. Je louai à cet effet une maison de campagne : j'y établis mes Allemands, je leur donnai des vaches ; & ma nouvelle métairie me fournit bientôt de tout en abondance. Je pris aussi le parti de faire mon pain. Un de mes gens devint un excellent boulanger, & nous joignîmes à la bonne chere le plaisir d'en avoir créé les moyens.

J'attendois, pour prendre ma première au-

dience, quelques présens qui n'arrivoient pas; mais l'impatience de Mackfoud-Gueray, alors sur le trône des Tartares, leva toute difficulté. Le jour pris pour la remise de mes lettres de créance, le maître des cérémonies se rendit chez moi avec un détachement de la garde & quelques Officiers chargés de m'accompagner au Palais. Notre cavalcade mi-partie Européenne & Tartare attira un grand concours de peuple. Nous mîmes pied à terre dans la dernière cour; & le Visir qui m'attendoit dans le vestibule du Palais, me conduisit dans la salle d'audience, où nous trouvâmes le Kam assis dans l'angle d'un sofha. On avoit mis vis-à-vis de lui un fauteuil où je me plaçai après avoir complimenté ce Prince & remis mes créances. Cette première cérémonie qui m'installoit en Tartarie, fut suivie des politesses d'usage chez les Turcs, & d'une invitation que le Kam me fit lui-même de le voir fréquemment. Je fus ensuite reconduit chez moi dans le même ordre. J'employai les jours suivans aux différentes visites que je devois rendre ministériellement. Je m'attachai aussi à former des liaisons, dans le desir que j'avois de connoître le gouvernement des Tartares, leurs mœurs & leurs usages; & le Musti, homme d'esprit, homme vraiment loyal & susceptible d'attachement, fut un de ceux avec qui je me liai le plus étroitement, & dont je tirai le plus de lumière.

Après avoir donné mes premiers soins à ces objets, je crus devoir m'occuper à me garantir des intempéries de l'air avant que l'hiver vînt m'affaillir dans ma baraque : l'augmenter & la réparer, c'étoit à peu près la reconstruire. Nous étions au mois de Novembre ; il n'y avoit pas de temps à perdre. J'en dessinai le plan, j'assemblai les matériaux, je surveillai le travail, sans m'écarter de la méthode des Tartares ; & je fus passablement logé avant la fin de Décembre, moyennant deux mille écus de dépense. C'est ici le moment d'examiner la construction des maisons en Crimée ; & ces détails sur l'architecture des Tartares seront plus utiles à ceux qui ont à cœur l'économie rustique, qu'aux disciples de Vitruve.

Des piliers placés sur des points qui déterminent les angles & les ouvertures fixés perpendiculairement par une architrave qui appuie les solives, prépare le plan supérieur qu'on dispose de même pour recevoir le toit. L'édifice étant ainsi disposé, d'autres piliers plus minces, espacés à un pied de distance, également perpendiculaires, occupent les pleins, & sont destinés à contenir des baguettes de coudrier, pour donner à l'édifice la façon d'un panier. On applique ensuite sur cette espèce de claie, de la terre gâchée, avec de la paille hachée ; après quoi une couche de blanc en bourre, appliquée

intérieurement & extérieurement , jointe à la peinture qu'on étend sur les piliers , sur les portes , sur les plintes & sur les fenêtres , achève de donner au bâtiment un aspect assez agréable.

J'observerai que cette maniere de construire a infiniment plus de solidité que sa description ne le feroit peut-être présumer. Elle est certainement aussi plus salubre que celle des maisons de nos payfans. Je suis encore très convaincu que les Seigneurs qui possèdent des terres , & qui , soit pour leur intérêt , soit par principe de bienfaisance , veulent y faire construire des habitations dans la vue d'augmenter & de favoriser la population de leurs vassaux , gagneroient de toutes manieres à adopter ce nouveau plan de construction ; ils y trouveroient une grande économie , ils ménageroient d'avance aux habitans la facilité de réparer eux-mêmes leurs maisons ; & ce dernier avantage paroîtra le plus important.

Après m'être logé passablement , & en très peu de temps , il ne me restoit qu'à m'occuper des meubles. Mon maître-d'hôtel étoit tapissier. Je me chargeai de la menuiserie , de la ferrurerie , du tour ; & ces différentes occupations , jointes à mes affaires & à mes visites au Kam , me procurerent un emploi suivi & varié de tous mes momens.

Makfoud-

Makfoud-Gueray m'avoit admis dans sa société privée : elle étoit composée du Sultan Nouradin son neveu , d'un Mirza des Chirins (1) nommé Kaïa (2) Mirza , mari d'une Sultane cousine-germaine du Kam , du Kadi-Lesker & de quelques autres Mirzas que Makfoud favorisoit. Ce Prince nous recevoit après la priere du coucher du soleil , & nous retenoit jusqu'à minuit. Plus méfiant par calcul que par caractère , Makfoud-Gueray , prompt à se prévenir , se livroit avec la même facilité à ce qui pouvoit ramener le calme dans son ame , & lui rendre agréable tout ce qui l'environnoit : avec plus de connoissance que les Orientaux n'en ont communément , il aimoit la littérature , s'en entretenoit volontiers. Le Sultan Nouradin , élevé en Circassie , parloit peu & ne parloit que des Circasses : le Kadi-Lesker au contraire parloit beaucoup & parloit de tout. Peu instruit , mais d'un esprit gai , il sacrifioit souvent la gravité de son état au plaisir d'animer nos conversations. Kaïa-Mirza les nourrissoit de toutes les nouvelles du jour , tandis que je fournissois celles

(1) Chirin est le nom de la famille la plus distinguée parmi celles qui composent la haute noblesse des Tartares ; on verra dans la suite de ces Mémoires , que l'ordre établi exclut à jamais de cette classe toutes les familles ennoblis.

(2) Kaya , en Tartare , veut dire rocher.

de l'Europe, & que je répondois à toutes les questions dont on m'accabloit. L'étiquette de cette Cour permet à peu de personnes de s'asseoir devant le Souverain; les Sultans jouissent de ce privilège par leur naissance, à l'exception des enfans du Prince, qui par respect ne s'asseoient jamais devant leur pere. Ce droit est accordé aussi aux Chefs de la loi, aux Ministres du Divan, & à ceux des Cours étrangères; mais excepté Kaïa-Mirza, qui s'asseoit en sa qualité de mari d'une Sultane, les autres courtisans restoient debout au bas du sofha, & se retiroient à l'heure du souper. Ce repas étoit servi sur deux tables rondes : l'une dressée devant le Kam n'étoit destinée qu'à sa Majesté Tartare qui mange ordinairement seule, & ne déroge à cette étiquette qu'en faveur de quelque Sultan distingué par son âge ou Souverain lui-même. La seconde table, dressée dans la même pièce, est destinée aux personnes que le Kam admet à son souper. Je mangeois avec le Kadi-Lesker & Kaïa-Mirza. Makfoud-Gueray prenoit toujours plaisir à animer les petits débats d'opinion qui s'élevoient journellement entre le juge & moi, & dans lesquels ce Magistrat paroissoit beaucoup moins occupé de la justesse de ses raisonnemens que du desir d'amuser son maître. Nos positions étoient si différentes que nous ne pouvions nous disputer sa faveur par

les mêmes moyens ; mais je ne négligeois pas ceux par lesquels je pouvois plaire au Prince. J'avois observé qu'il aimoit les feux d'artifice , & que l'ignorance de ses artificiers servoit très mal son goût. J'apprêtai les outils , je préparai les matieres , j'instruisis mes gens , & lorsque je me crus en état de remplir mon objet , je demandai au Kam la permission de fêter le jour de sa naissance : l'habitude de ne voir que des gerbes enfumées , de mauvais pétards , & des petites fusées mal garnies & mal dirigées , me donna de grands succès.

J'avois prévu que le Kam , après m'avoir remercié du salpêtre que je venois de brûler , se plaindroit obligeamment du peu de durée de la fête , & j'avois préparé pour ma réponse quelques expériences d'électricité que je lui proposai de voir , comme un petit feu de chambre qui pourroit nous amuser le reste de la soirée. Les premiers effets de ce phénomène excitèrent un tel étonnement que j'eus bien de la peine à détruire l'opinion de magie que je voyois germer dans les esprits , & que chaque expérience augmentoit par degrés. Le Kam eut cependant l'air de m'entendre. Il voulut être électrisé en personne ; j'en usai modérément avec lui , mais je traitai les courtisans de manière à mériter l'approbation du Prince.

Toute la ville retentit le lendemain du prodige que je venois d'opérer ; & il fallut me soumettre les jours suivans à satisfaire la curiosité de ceux qui n'avoient pu assister chez le Kam aux expériences. Plusieurs personnes vinrent successivement me prier de les répéter sur elles & sur leurs amis : je renvoyois tout mon monde également émerveillé ; & chacun d'eux vantant l'électricité , augmentoit encore successivement le nombre des curieux. Je commençois cependant à me lasser des inconvéniens de cette célébrité , & je m'en plaignoïs le soir à M. Rufin qui s'en ennuyoit autant que moi , lorsque nous vîmes paroître plus de vingt lanternes , dont la file dirigée sur ma maison , s'arrêta à ma porte. J'envoyai sur le champ M. Rufin pour interroger cette troupe sur le motif qui l'amenoit. Un orateur lui tint ce discours : *Nous sommes , M. les Mirzas Circasses en ôtage auprès du Kam ; nous avons entendu raconter les merveilles que votre Bey (1) opere quand il lui plaît : merveilles dont on n'a jamais eu l'idée depuis la naissance du Prophète*

(1) Bey est le titre qu'on donne aux personnes de distinction ; il équivaut à celui de Seigneur , & s'emploie aussi pour celui de Prince , comme Bey de Valachie & Bey de Moldavie.

jusqu'à lui, & qui ne seront plus connues des hommes après sa mort : priez-le de permettre que nous en soyons les témoins, afin de pouvoir un jour rendre témoignage à notre Patrie ; & que la Circassie, privée de ce phénomène, puisse au moins en conserver la mémoire dans ses annales.

La gravité avec laquelle M. Rufin me rendit cette harangue, en conserva tout le piquant. Je fis monter mes nouveaux hôtes dans le salon, où, après s'être rangés en demi-cercle, avec tout le respect & le recueillement d'une dévotion mystique, l'orateur Circasse m'adressa le même compliment qu'il avoit déjà fait à mon interprète. Je reçus sa harangue le plus sérieusement qu'il me fut possible, & je complimentai à mon tour toute la Circassie ; après quoi, je me disposai à leur imprimer fortement le souvenir de l'électricité, tandis que M. Rufin, en leur faisant les politesses d'usages, s'amusoit à fortifier l'opinion du merveilleux qui les avoit attirés chez moi.

On juge que dans cette disposition il me fut aisé de choisir mes victimes. Chaque spectateur voulut l'être à son tour ; & ces malheureux, dont j'avois quelquefois pitié, rioient aux anges en souffrant le martyre. Ce ne fut aussi qu'après les plus rudes épreuves, que j'eus le bonheur de renvoyer mes Circassies pleinement

fatifsait : mais ils furent les derniers que
 j'électrifiai ; & je tâchai de me procurer des
 délassemens moins brillans , mais plus utiles.
 Mon uniforme , que je portois toujours , mena-
 çoit ruine : je travaillai à devenir mon pro-
 pre tailleur. J'eus aussi la fantaisie d'équiper à
 la françoise un joli cheval Arabe ; je ne pou-
 vois le dresser avec les selles Tartares , dont
 la forme éloigne trop le cavalier du cheval.
 Ce n'étoit pas une petite besogne. Il me fallut
 commencer par faire des outils : je préparai les
 arçons , je disposai toutes les pièces , & je
 parvins à finir une selle de velours cra-
 moisi , avec la housse & le harnois bien assor-
 tis : j'en fis usage à ma première promenade
 avec le Kam. Ce Prince avoit la bonté de
 m'admettre à toutes ses parties , & je fus bien
 aise de lui donner quelque idée de notre ma-
 nière de monter à cheval. Les Tartares ne
 connoissent d'autres principes d'équitation que
 la fermeté de l'assiette , & cette fermeté va
 jusqu'à la rudesse ; aussi la souplesse des mou-
 vemens de ma bête Arabe étonna toute la
 Cour. Le premier Ecuyer du Prince voulut
 en essayer ; mais à peine eut-il enfourché une
 selle rase qu'il fut réduit bien vite à chercher
 son équilibre en serrant les talons. Mon che-
 val , peu fait aux manières d'un semblable ca-
 valier , alloit s'en débarrasser , lorsque ses gens

accoururent à son secours pour lui éviter cette catastrophe.

Le Kam m'invitoit également aux parties de chasse du vol & de levriers qu'il faisoit fréquemment. Cinq ou six cents cavaliers l'accompagnoient. Nous parcourions ainsi les plaines des environs, où l'abondance du gibier, jointe à l'amour-propre des chasseurs, rendoit ces chasses très vives. Le vol avoit surtout un grand attrait pour Mackfoud-Gueray : ses oiseaux étoient parfaitement bien dressés ; il ne lui manquoit que de bons chiens pour faire lever le gibier. J'en avois amené un de France, dont la beauté étoit remarquable ; mais il étoit si caressé, si gâté, si volontaire, que je ne le conduisois jamais avec moi ; par cela même on le crut précieux. Les courtisans en parlèrent au Prince : il me témoigna le desirer, & me fit même quelques reproches avec une sorte d'affectation de ce que je le lui cachois. En vain je lui objectai que mon chien étoit mal discipliné, qu'il se jetteroit infailliblement sur ses oiseaux, qu'il arriveroit quelque malheur : il prit tout cela pour une défaite, & je fus contraint de céder à sa fantaisie, dont il eut bientôt lieu de se repentir. J'envoyai sur le champ chercher mon chien ; il arriva ; son début fut familier. Un bassin avec un jet-d'eau occupoit le milieu de l'appartement. Diamant

s'y baigne, saute ensuite sur le sofa, pour me caresser ; & prenant le rire du Kam pour une invitation amicale, s'élance avec gaieté sur lui, & culbute chemin faisant tout ce qui l'environne. Dans le premier moment de la faveur, on peut avoir tort impunément : aussi Diamant recommandé à un page, eut dès le même soir bouche en Cour, & grande chasse ordonnée pour le lendemain. On ne parla toute la soirée que des talens du nouveau favori : je parlai, moi, de sa vivacité, de sa désobéissance : tout fut trouvé charmant ; & le Kam avoit une telle impatience de voir Diamant en action, qu'il nous donna rendez-vous de meilleure heure qu'à l'ordinaire. En arrivant, j'aperçus le héros de la fête, conduit par son page entouré de spectateurs, & ne sachant ce qu'on lui vouloit ; on m'attendoit pour le mettre en liberté. A peine en jouit-il, que la cavalerie s'ébranle pour se déployer à la droite & à la gauche du Kam auprès duquel j'étois. Diamant effrayé n'éprouva d'abord que la crainte d'en être écrasé. Cependant une caille se leve devant lui, un des faucons du Kam est lancé à la poursuite de ce gibier ; il joint sa proie, s'en saisit & pousse son vol à quelque distance où un fauconnier à toutes jambes va s'en emparer. Diamant prend également son essor, une double capture avoit animé son

ambition, & sans un marteau d'armes qu'on lui lança pour le forcer à lâcher prise, ma prédiction auroit été accomplie ; mais l'effroi, s'emparant également du chien & du faucon, chacun par des routes différentes prit celle du logis, & le Kam en fut quitte pour la peur de perdre son oiseau.

Ma position vis-à-vis de Mackfoud-Gueray & de ses Ministres, jointe à la maniere dont j'étois parvenu à arranger mon nouvel établissement, me rendoit le séjour de Baïchéseray supportable : j'étois lié particulièrement avec Kaïa-Mirza de la famille des Chirins, réputée la premiere noblesse des Tartares. Il avoit épousé une Princesse du Sang, qui occupoit la charge d'Olou-Kané (Gouvernante de la Crimée) ; & cette Sultane, voulant me donner une marque de bienveillance, m'envoya, par l'Intendant de sa maison, un présent composé d'une chemise de nuit brodée richement, & de tout ce qui appartient au déshabillé le plus magnifique & le plus complet. Le mystere qui accompagnoit cette mission pouvoit me donner une sorte d'inquiétude : en effet, la Princesse avoit 70 ans : mais je fus bientôt rassuré : j'appris que des présents de ce genre ne sont jamais faits par une Sultane qu'à un de ses parens ; & il me fut permis de me livrer sans crainte à toute ma re-

connoissance. La Princesse avoit quelque crédit auprès de Mackfoud-Gueray; mais ce crédit n'auroit peut-être pas suffi pour préserver un de ses protégés de l'avarice de ce Prince.

Yacoub-Aga, Gouverneur & Grand-Douanier de Balta, alloit en être la victime. Dépossédé de son emploi, dépouillé de ses biens & enchaîné dans les prisons, il couroit encore le risque de perdre la tête, nonobstant le zèle de sa protectrice : il me parut très important de travailler à sauver & à rétablir cet homme, dont la France avoit toujours eu sujet de se louer. Les Ministres me seconderent, le Mufti nous servit avec chaleur; ainsi que la Sultane. Yacoub-Aga quitta ses chaînes pour reprendre, avec son ancienne dignité, les moyens de recommencer l'édifice de sa fortune, que le Kam ne lui restitua pas. Mais si l'on peut reprocher à ce Prince ce trait d'avidité, il veilloit soigneusement au bon ordre, sans adopter les principes fanatiques & superstitieux qui portent les Turcs à y déroger si souvent. L'esclave d'un Juif avoit assassiné son maître dans sa vigne; la plainte fut portée par les plus proches parens. On saisit le coupable; & tandis qu'on instruit le procès de ce malheureux, des zélés Mahométans le déterminent à se faire Turc, dans l'espoir d'obtenir sa grace. On oppose à la sentence de mort prononcée par le

Kam, la conversion du coupable. Il est bon d'observer que la loi Tartare fait périr le criminel par la main de l'offensé ou par celle de ses ayans-cause. On objecta donc, mais on objecta en vain, qu'un Turc ne pouvoit être abandonné à des Juifs : je leur livrerois mon frere, répond le Kam, s'il étoit coupable; je laisse à la Providence à récompenser sa conversion, si elle est pure; & je ne me dois qu'au soin de faire justice. L'intrigue des dévots Musulmans étoit cependant parvenue à retarder ce jugement jusqu'au Vendredi après midi, afin de rendre favorable au Néophite la loi qui oblige les offensés d'exécuter la sentence dans les vingt-quatre heures, & celle qui assujettit les Juifs à se renfermer pour le Sabbat, au coucher du soleil. Cependant on conduit l'assassin chargé de chaînes sur la butte destinée à ces sortes d'exécutions; mais un nouvel obstacle s'y oppose. Les Juifs ne peuvent répandre le sang. Un crieur public parcourt la ville pour offrir une somme considérable à celui qui voudra leur prêter sa main; & c'est chez le peuple le plus misérable que cette enquête est inutile. Ce nouvel incident fut porté au tribunal du Kam. Les dévots comptoient en tirer grand parti, mais ils furent trompés dans leur attente. Mackfoud-Guéray permit aux Juifs d'exécuter le coupa-

ple suivant les lois de l'ancien testament, & la lapidation termina cette scène.

La loi Turque dont je parlois précédemment, celle qui livre le coupable à l'offensé, est fondée sur le Coran, qui accorde au plus proche parent du mort le droit de disposer du sang de l'assassin. On a vu qu'en Turquie, la partie plaignante assiste au supplice; la loi Tartare, plus littérale, charge la partie plaignante elle-même de l'exécution. J'observerai encore que chez les Turcs où le bourreau attend pour donner le coup, que la somme offerte par le coupable soit refusée, il n'est pas sans exemple qu'une femme ait vendu le sang de son mari. En Tartarie, au contraire, cette femme, chargée d'enfoncer le couteau de sa propre main, ne se laisse jamais tenter par aucune offre; & la loi qui lui laisse le soin de sa vengeance, la rend inaccessible à tout autre sentiment. Un Officier du Prince, le bras levé & armé d'une hache d'argent, précède le criminel, le conduit au supplice, & assiste à son exécution.

Il n'est point de pays où les crimes soient moins communs qu'en Tartarie. Les plaines où les malfaiteurs pourroient d'ailleurs s'échapper aisément, offrent peu d'objets à la cupidité; & la presqu'Isle de Crimée qui en présente davantage, fermée journellement, ne laisse aucun espoir de se soustraire au châtement: aussi n'ap-

perçoit-on nulle précaution pour la sûreté de la capitale ; elle ne contient de gardes que celles qui appartiennent à la Majesté du Souverain. Le Palais qu'il habite, autrefois entièrement bâti à la Chinoise, mais réparé à la Turque, présente encore des beautés de son premier genre de construction. Il est placé à une des extrémités de la ville, & environné de rochers très élevés ; les eaux y abondent & sont distribuées dans les Kiosks & dans les jardins de la manière la plus agréable. Cependant cette situation qui n'offre pour point de vue que des rochers arides, oblige le Kam d'aller fréquemment se promener sur les hauteurs pour y jouir de la beauté du site le plus varié.

On a remarqué que les plaines des Noguais, qui prolongent le continent de la Crimée, étoient presque au niveau de la mer, & que l'Isthme présentait un autre niveau plus élevé de 30 à quarante pieds. Cette plaine supérieure occupe la moitié septentrionale de la presqu'Isle ; après quoi le terrain hérissé de rochers, & chargé de montagnes dirigées de l'Ouest à l'Est, est pyramidé par le *Tchadir-Dague* (le mont de la Tente). Cette montagne, placée trop près de la mer pour que sa base puisse ajouter beaucoup à son élévation dans l'atmosphère, ne peut être classée que parmi les montagnes du second ordre : mais si l'on jette un coup-d'œil

sur la carte de notre hémisphère, on ne pourra méconnoître dans le Tchadir-Dague le chaînon qui lie les Alpes avec le Caucase. On voit en effet que la branche des Apennins qui traverse l'Europe de l'Ouest à l'Est, sépare l'Allemagne de l'Italie, la Pologne de la Hongrie, & la Valachie de l'ancienne Thrace ; après s'être plongée dans la mer Noire, reparoît dans la même direction sur la partie méridionale de la Crimée, laisse à peine un passage pour la communication des mers de Sabache & du Pont-Euxin, & continue jusqu'à la mer Caspienne sous le nom de Caucase, pour reparoître ensuite sous celui de Thibet, & s'étendre jusqu'au rivage oriental de l'Asie.

La série de ces montagnes n'est pas moins sensible, & n'est pas moins démontrée par les détails qui concernent leur aspect, leur structure, les fossiles qu'elles offrent, & les minéraux qu'elles contiennent.

La première observation qui se présente en Crimée, est l'uniformité d'un lit de rochers qui y couronnent toutes les montagnes sur le même niveau. Ces rochers, extérieurement à pic sur plus ou moins d'épaisseur, offrent les traces les plus certaines du travail des eaux : l'on y distingue par-tout le caractère de ceux qui sont actuellement exposés aux efforts de la mer, & ils sont encore semés d'huîtres fossiles appa-

rentes , mais tellement enveloppées , que l'on ne peut s'en procurer qu'en les détachant avec le ciseau. On observe aussi que le vif de ces fossiles , qui sont de la plus grosse espèce , n'est pas connu dans les mers du Levant : j'ajouterai que la côte septentrionale de la mer Noire est aujourd'hui dépourvue d'huîtres , & qu'il n'y en a que de la petite espèce dans la partie méridionale de cette mer.

On trouve aussi parmi les fossiles adhérens aux rochers , l'espèce d'ourfin , dont le vif est particulier à la mer Rouge. Les vallons qui sillonnent cette partie de la Crimée contiennent de très grands bancs de fossiles univalves , & presque tous du genre des bonnets Chinois. Ces fossiles diffèrent cependant de ceux que l'on trouve dans la Méditerranée , par une coquille plus épaisse , moins évasée , & couvertes de stries circulaires : dans quelques vallons , leur abondance est telle qu'elles y étouffent absolument toute végétation : ces coquilles y sont mêlées avec des fragmens d'un tuf follié & herborisé , dont le principal lit se découvre dans le fond des ravins.

Le niveau des bancs de rochers que j'ai vérifié d'une montagne à l'autre avec le niveau d'eau , annonce que toutes les couches sont également horizontales. J'ai toujours porté la plus scrupuleuse attention dans mes recherches sur un objet aussi intéressant que neuf , &

je n'ai rien découvert qui altérât cette uniformité (1).

La carte des terres supérieures de la Crimée, prise sur le niveau de ces bancs de rochers, ne présenteroit qu'un Archipel, un amas d'isles plus ou moins élevées, placées à peu de distance les unes des autres, & toujours à l'Ouest du Caucase, mais fort éloignées des terres qui pouvoient à cette époque former le continent vers le Nord; & ce n'est que vers le petit Don que le sol commence à s'élever jusqu'au même niveau.

Ces recherches sur la Géographie primitive, en servant aux progrès des connoissances humaines, répandroient sans doute un nouveau jour sur un objet dont l'esprit de système s'est emparé depuis long-temps. Les Savans qui seront curieux de connoître le premier aspect du globe, le retrouveront en suivant le même

(1) Lorsque les connoissances humaines auront pénétré le principe des révolutions du globe, l'observation que je rapporte sur l'immutabilité du sol de la Crimée, acquerrera plus de valeur; elle prouvera que les causes du renversement ont été sans effet pour la presqu'Isle. Les tremblemens de terre, qui y sont à peine connus, n'ont jamais dû y être centraux; le sommet des rochers y est encore couvert d'une terre végétale; les montagnes les plus élevées n'offrent aucun indice de crathère, aucun vestige de laves.

niveau dont ils appercevront par-tout les traces les plus distinctes. Des montagnes plus élevées leur présenteront encore des niveaux plus anciennement abandonnés par les eaux ; mais borné dans ces Mémoires aux seuls détails du tableau actuel des pays que j'ai parcourus , & du moral de leurs habitans , je ne me permettrai plus sur cette matiere que de rapporter la réponse d'un Tartare. Je me promenois avec cet homme dans une des gorges qui joignent celle dans laquelle Bactcheseray est situé. J'y remarquai un anneau de fer placé au haut d'un rocher inaccessible qui couronnoit & fermoit cette gorge dans son enfoncement. J'interrogeai mon Tartare sur l'utilité de cet anneau. J' imagine qu'il servoit , me répondit-il froidement , à attacher les vaisseaux lorsque la mer , en baignant ces rochers , formoit un port de cette gorge. Je restai confondu , j'admirai le génie qui , n'ayant d'autre guide que la comparaison journaliere du rivage actuel de la mer avec les anciennes traces de ses eaux , imprimées & conservées sur les montagnes , s'élevoit jusqu'à la solution du problème. Les anciens Grecs & les anciens Romains eurent des occasions d'admirer aussi la plus sublime philosophie morale dans des Scithes ; mais l'idée la plus vaste sur les révolutions du globe est sans doute plus étonnante dans un Tartare , & sa simplicité naïve ajoutoit encore à mon admi-

ration. On peut juger par lui que ses compatriotes accordent peu d'intérêt aux monumens qui attestent les différens âges de la nature ; ils négligent aussi de s'en approprier le travail par l'exploitation des mines du Tchadir-Dague. Les Génois plus instruits , & sûrement plus avides , avoient commencé à extraire l'or que cette montagne contient en assez grande abondance. On peut même présumer que le Kam n'auroit pas été insensible à l'acquisition de ces richesses , si la crainte d'exciter l'avidité de la Porte ne lui avoit fait préférer l'inaction à un travail dont elle se feroit approprié le fruit. Le danger de voir passer ces richesses à Constantinople n'est pas le seul auquel le Kam des Tartares se feroit exposé , en voulant exploiter la mine d'or qu'il possède. Forcé d'attirer les gens de la monnoie pour diriger ce travail , il auroit introduit en Crimée le fléau des prohibitions ; & c'est à la tranquillité publique que l'humanité des Souverains Tartares a sacrifié leur propre intérêt. Il y a bien quelque gloire à être pauvre à ce prix.

Accoutumés à une existence dont les agrémens appartiennent plus à la richesse du sol qu'au faste qui s'emprisonne dans des lambris dorés , les Tartares mettent en jouissance jusqu'à l'air qu'ils respirent ; & ce premier besoin de tous les êtres est pleinement satisfait par la beauté du climat.

Les météores que le ciel de la Crimée présente dans toutes les saisons, ainsi que la blancheur des aurores boréales qui y sont assez fréquentes, attestent la pureté de l'atmosphère. On pourroit aussi attribuer sa qualité, pour ainsi dire éthérée, aux plaines immenses & desséchées qui sont au Nord de ce pays, aussi bien qu'au voisinage du Caucase, dont les sommets attirent & absorbent toutes les vapeurs qui peuvent s'élever à l'Ouest.

Des saisons réglées, & qui se succèdent graduellement, se joignent à la beauté du sol pour y favoriser la plus abondante végétation : elle se reproduit dans une terre végétale, noire, mêlée de sable, & dont le lit s'étend depuis Léopold, dans la Russie rouge, jusques dans la presqu'île. La chaleur du soleil y fait fructifier toutes les graines qu'on y répand, sans exiger du cultivateur qu'un léger travail. Ce travail se borne effectivement à sillonner avec le soc le terrain qu'on veut ensemençer. Les graines de melon, d'aubergine, de pois, de fèves mêlées ensemble dans un sac, sont jetées par un homme qui suit la charrue. On ne daigne pas prendre le soin de recouvrir ces graines. On compte sur les pluies pour y suppléer ; & le champ est abandonné jusqu'au moment des différentes récoltes qu'il doit offrir, & qu'il faudra seule-

ment tirer de l'état de confusion que cette manière de semer rend inévitable.

Dans le nombre des productions spontanées qui couvrent la surface de la Crimée, les asperges, les noix & les noisettes se distinguent par leur grosseur. L'abondance des fleurs est également remarquable ; des champs entiers couverts de tulipes de la petite espèce forment, par la variété de leurs couleurs, le plus agréable tableau.

La manière dont on cultive la vigne en Crimée ne sauroit améliorer la qualité du raisin : l'on voit avec regret que les plus belles expositions du monde n'ont pu déterminer les habitants à les préférer aux vallons ; les ceps y sont plantés dans des trous de huit à dix pieds de diamètre sur quatre à cinq de profondeur. Le haut de l'escarpement de ces fosses sert de soutien aux branches du cep, qui en s'y appuyant couvrent tout l'orifice de feuillage au-dessous desquels pendent les grappes, qui par ce moyen y sont à l'abri du soleil, & abondamment alimentées par un sol toujours humide & même souvent noyé par les eaux de pluies qui s'y rassemblent. On éfeuille les vignes un mois avant les vendanges, après lesquelles on a soin de couper le cep près de terre ; & le vignoble submergé pendant l'hiver par le débordement des ruisseaux, laisse un champ libre aux oiseaux aquatiques.

Dans les différentes espèces de ce genre qui abondent en Crimée, la plus remarquable est une sorte d'oie sauvage plus haut montée que les nôtres, & dont le plumage est d'un rouge de brique assez vif. Les Tartares prétendent que la chair de cet animal est très dangereuse. J'ai cependant voulu la goûter, & je ne l'ai trouvée que très mauvaise.

Aucun pays n'abonde plus en cailles que la Crimée; & ces animaux dispersés dans tout le pays pendant la belle saison, se rassemblent à l'approche de l'automne pour traverser la mer Noire, & se rendre à la côte du Sud, d'où ils se transportent ensuite dans des climats plus chauds. L'ordre qui conduit ces émigrations est invariable. Vers la fin d'Août, les cailles qui se sont réunies en Crimée choisissent un de ces jours sereins où le vent du Nord, en soufflant au coucher du soleil, leur promet une belle nuit. Elles se rendent au rivage, partent ensemble à six ou sept heures du soir, & ont fini le trajet de 50 lieues à la pointe du jour, où des filets tendus sur la côte opposée, & des chasseurs qui guettent leur arrivée, déciment les émigrans.

L'abondance des eaux qui est grande en Crimée, n'y forme cependant aucune rivière remarquable; & la proximité du rivage appelle chaque ruisseau à la mer. Les plus fortes chaleurs

n'y tarissent point les sources , & les habitans trouvent dans chaque gorge des eaux d'autant plus belles , qu'elles coulent alternativement dans des prairies agréables , & à travers des rochers dont le choc entretient leur limpidité. Le peuplier d'Italie se plaît dans leur voisinage , & son abondance pourroit faire regarder cet arbre comme naturel à la Crimée , si les établissemens des Génois n'indiquoient pas ceux qui peuvent les y avoir apportés.

Cette nation , qui domina long-temps par son industrie , avoit étendu son commerce & ses conquêtes jusques dans la Chersonese Taurique , où les descendans du fameux Gengiskam furent contraints de céder à l'oppression de ces négocians jusqu'à Mahomet II , qui ne délivra les Tartares de la tyrannie des Génois que pour y substituer un joug aussi pesant peut-être , mais moins humiliant sans doute.

On voit encore en Crimée les débris des chaînes qui contenoient les Tartares & les assujétissoient aux Génois. Ces monumens de la tyrannie attestent également la crainte & l'inquiétude qui dévoroient les tyrans. Ce n'est que sur les rochers les plus escarpés que l'on retrouve les traces de leurs anciennes habitations. Le rocher même qui servoit de base à des châteaux forts , est creusé tout au tour , & représente encore le plan de leurs demeures. On y

voit des écuries dont les mangeoires sont taillées dans le roc. La plupart de ces excavations se communiquent entr'elles, & quelques-unes joignent la ville supérieure par des souterrains dont les avenues sont encore libres. J'ai trouvé dans le centre d'une salle assez grande, un bassin carré, de dix pieds de diamètre, sur sept de profondeur, actuellement remplis d'ossements humains. Je ne hasarderai aucune conjecture sur cette circonstance, & je me borne à rapporter le fait qu'on peut encore observer, puisque ces ruines ne sont qu'à deux lieues de Bactchéseray. On voit en Crimée plusieurs de ces retraites ménagées dans le roc, & toujours sur des montagnes d'un accès difficile; & l'on peut présumer qu'elles servoient d'asyle aux troupeaux que les Génois faisoient paître dans les plaines pendant le jour, & qu'ils renfermoient ainsi pendant la nuit.

Les lieux les plus escarpés ont toujours été l'asyle de la liberté, ou le repaire de la tyrannie. Les rochers sont en effet le site le plus capable de dissiper les craintes qui assiègent les oppresseurs & les opprimés.

Il est probable que la ville de Cafa, qui est encore aujourd'hui le centre du commerce de la Crimée, étoit également celui où se réunissoit le commerce des Génois : mais en considérant la beauté du port de Baluklava, &

quelques ruines d'anciens édifices qu'on y aperçoit, on est porté à penser qu'ils n'avoient pas négligé d'en faire usage. Ce port est situé sur la pointe la plus méridionale de la Crimée; les deux caps qui en forment l'entrée sont la première terre qui se présente au Nord-Est du Bosphore de Thrace. A la proximité de ce port, à son étendue, à sa sûreté, se joint le voisinage des forêts qui pouvoient fournir les bois de construction : entièrement abandonné aujourd'hui, le port de Baluklava ne conserve que des vestiges de son ancienne importance, comme on a déjà vu que les tombeaux qui subsistent encore à Krim, l'ancienne capitale de la presqu'isle, sont les seules indices qui restent d'une ville jadis considérable.

La Crimée en offre peu qui soient dignes d'être citées ; on doit cependant compter Geuzlevé à cause de son port sur la côte occidentale de la presqu'isle, & Acmedchid, résidence du Calga-Sultan (1).

Après avoir parcouru les principaux objets qui ont trait à l'Histoire naturelle de la Crimée, jetons un coup-d'œil plus réfléchi sur la situation politique des Tartares, & sur les principes de leur gouvernement.

(1) On verra plus loin quelle est cette dignité.

Les pays compris sous le nom de la petite Tartarie , sont la presqu'isle de Crimée , le Couban , une partie de la Circassie , & toutes les terres qui séparent l'Empire de Russie de la mer Noire. Cette zone , depuis la Moldavie jusqu'auprès de Taganrog , située entre le 46^e & le 44^e degré de latitude , a dans sa largeur trente à quarante lieues sur près de deux cents de longueur ; elle contient de l'Ouest à l'Est le Yetitchékoulé , le Dgiamboylouk , le Yédesan & la Bessarabie. Cette dernière province que l'on nomme aujourd'hui le Boudjak , est habitée par des Tartares fixés dans des villages , ainsi que ceux de la presqu'isle ; mais les habitans des trois autres provinces n'ont que des tentes de feutre qu'ils emportent où il leur plaît.

Ces peuples qu'on nomme Noguais , & qu'on croit Nomades , sont cependant fixés dans les vallons qui du Nord au Sud coupent les plaines qu'ils habitent ; & leurs tentes rangées sur une seule ligne y forment des espèces de villages de trente à trente-cinq lieues de long , qui distinguent les différentes hordes.

On peut présumer que la vie champêtre & frugale de ces peuples pasteurs , favorise la population , tandis que les besoins & les excès du luxe chez les nations policées , la coupent dans sa racine. On remarque en effet qu'elle est déjà

moins considérable sous les toits de la Crimée & du Boudjak que sous les tentes des Noguais ; mais on ne peut s'en procurer le dénombrement que dans l'aperçu des forces militaires que le Kam est en état de rassembler : on verra bientôt ce Prince lever en même temps trois armées : celle qu'il commandoit en personne de 100,000 hommes, celle de son Calga de 60,000, & celle de son Nouradin de 40,000. Il auroit pu en lever le double sans préjudicier aux travaux habituels ; & si l'on considère ce nombre de soldats & la surface des états de Tartarie, on pourra comparer leur population avec la nôtre.

La manière la plus sûre d'évaluer les forces de ces nations, c'est de les voir opérer en corps d'armées : mais il est bon de commencer par observer la nature de ces forces même, & les moyens qui les rassemblent. Ces moyens tiennent au Gouvernement ; & l'origine de tout Gouvernement est du ressort de l'Histoire.

Celle des Tartares en particulier présente l'image d'un vaste Océan, dont on ne peut connoître l'étendue qu'en parcourant les côtes qui l'environnent. On ne retrouve en effet les fastes de ce peuple que chez les nations qui ont eu le malheur d'être à portée de lui, & qu'il a successivement ravagées. Cependant ces mêmes nations qui ont peu ou point écrit, contraignent l'Histoire de se renfermer dans les proba-

bilités ; mais elles sont telles qu'en les comparant avec les annales de tous les peuples , on est forcé de convenir que les Tartares ont par-devers eux les titres d'ancienneté les mieux constatés.

Sans prétendre moi-même à faire un examen approfondi de la grande question qui agite aujourd'hui nos Littérateurs , celle de la véritable situation de l'Isle des Atlantes , j'observerai seulement que le plateau de la Tartarie qui prolonge au Nord la chaîne des montagnes du Caucase & du Thibet jusques vers la presqu'isle de Corée , présente , à en juger par le cours des eaux qui du centre de l'Asie se répandent au Sud & au Nord de cette partie du globe , la portion la plus élevée des terres qui séparent les mers des Indes & du Kamtchatka. Cette seule observation semble garantir que cette zone , occupée encore présentement par les Tartares , a dû être la première terre découverte en Asie , la première habitée , le foyer de la première population , celui d'où sont parties ces émigrations qui constamment repoussées par la muraille de la Chine & par les défilés du Thibet & du Caucase , en se portant sur l'Asie septentrionale , ont reflué dans notre Europe sous les noms de Goths , d'Ostrogoths & de Visigoths.

Aux observations géographiques qui appuient cette hypothèse , se joint encore la tradition

Tartare que Krim Gueray m'a communiqué. On verra bientôt ce Prince sur le trône, on admirera son courage, ses connoissances, sa philosophie & sa mort.

Il seroit cependant difficile de démêler rien de fixe & de parfaitement avéré dans les annales des Tartares avant Gengiskan; mais on sait que ce Prince, élu grand Kam par les Kams des différentes tribus, ne fut choisi pour être le Roi des Rois que parce qu'il étoit le plus puissant d'entr'eux. On fait également qu'à cette époque Gengiskan conçut & exécuta les projets d'envahissement, qui lui ont formé le plus vaste empire dont l'histoire fasse mention. Les émigrations qui ont suivi ce conquérant & qui ont couvert les pays conquis, prouvent encore le degré de population nécessaire à ces débordemens; & tous ces motifs réunis rejettent l'origine de cette famille dans l'obscurité des temps les plus reculés.

Une chaîne non interrompue a amené jusqu'à nos jours cette dynastie des Princes Gengiskiëns, ainsi que le Gouvernement féodal auquel les Tartares sont encore soumis. On retrouve chez eux les premières loix qui nous ont gouvernés, les mêmes préjugés qui nous maîtrisent; & si l'on réunit ces rapports avec les émigrations de ces anciens peuples vers le Nord, & celles des peuples du Nord vers nous, on

s'accordera peut-être pour reconnoître la source de nos usages les plus antiques.

Après la famille souveraine, on compte celles de Chirine, de Mansour, de Sedjoud, d'Arguin & de Baroun. La famille de Gengiskan fournit les Seigneurs suzerains, & les cinq autres familles fournissent les cinq grands Vassaux de cet Empire. Ceux-ci qu'on nomme Beys, sont toujours représentés par les plus âgés de chaque famille, & cet ordre est invariable. Ces anciens Mirzas, dont les annales placent la tige dans les compagnons de Gengiskan, forment la haute noblesse dans l'ordre où ils sont nommés : ils ne peuvent jamais être confondus avec les familles ennoblies. Celles-ci, réunies sous la dénomination de Mirza-Capikouli, c'est-à-dire, Mirza esclave du Prince, ont cependant un Bey qui les représente, & le droit de grande vassalité, celui de siéger aux états. Parmi les Mirzas-Capikouly, la famille de Koudalak, distinguée par l'antiquité de son ennoblissement, jouit du droit de fournir dans le plus âgé de ses membres le représentant de toutes les familles ennoblies ; & ces six Beys, réunis au suzerain, forment le Sénat, la Cour ilté, la toute-puissance des Tartares.

On ne convoque ces assemblées que dans les cas extraordinaires : mais pour que le Kam, qui a le droit de réunir les grands Vassaux, ne

puisse abuser de leur éloignement pour étendre son autorité au-delà des bornes de la féodalité, le Bey des Chirines représente constamment les cinq autres Beys; & ce chef de la noblesse Tartare a, ainsi que le Souverain, son Calga, son Nouradin, ses Ministres, & le droit de convoquer les Beys, si leur réunion négligée par le Kam devenoit utile contre lui-même. La charge de Calga des Chirines est toujours occupée par le plus âgé de la famille après le Bey: ce chef a donc constamment son successeur auprès de lui, & ce contrepoids de la puissance souveraine est toujours en activité.

Le même ordre qui réunit toutes les forces contre les attentats du despotisme, veille également à la sûreté & au maintien du pouvoir légitime du Souverain. Les grands Vassaux Tartares semblent en effet n'appartenir au Gouvernement que comme des colonnes à un édifice; ils le soutiennent sans pouvoir l'ébranler. On n'a jamais vu chez ce peuple aucun exemple de ces troubles qui ont agité la France dans tous les temps de sa féodalité. Le Gouvernement Tartare, encore dans sa pureté, ne laisse aucune marge à l'ambition. On naissoit grand Vassal en France, à peine a-t-on le temps de l'être en Tartarie.

Il est probable que le même ordre étoit anciennement établi dans la famille souveraine, &

que le Kam des Tartares étoit constamment le plus âgé des membres de cette famille : mais quel que fût l'ordre de succession avant l'arrivée des Génois en Crimée, on apperçoit distinctement à cette époque la tyrannie protégeant les intrigues, trois Kams élus à la fois, & Mingli-Gueray, dont les droits étoient les plus certains, prisonnier dans Mancoup.

Mahomet II venoit de consommer la conquête de Constantinople : il en avoit expulsé les Génois, il courut les chasser de la Crimée, & délivra Mingli-Gueray de leurs mains ; mais il ne le rétablit sur le trône qu'après avoir fait avec ce Prince un traité qui soumettoit à la Porte sa nomination & celle de ses successeurs. Une grande partie de la Romélie fut donnée en appanage au Prince Gengizien ; de riches possessions devinrent le dédommagement de la liberté des Sultans Tartares, & le garant de leur soumission ; & chacun des Princes de la famille régnante eut l'espoir de parvenir au trône par ses intrigues à Constantinople.

Malgré les précautions que prit Mahomet II, vainqueur des Génois en Tartarie, pour assurer l'exécution de son traité avec Mingli-Gueray, il est certain que les parties contractantes ne pouvoient réellement stipuler qu'en vertu de leurs droits respectifs : que ceux de la république des Tartares ne purent être compromis, & que la déposition du suzerain attribuée au Grand-

Seigneur, ne portoit aucune atteinte légitime à l'indépendance de la nation. Le droit public des Tartares a donc été négligé ou méconnu quand on a prononcé l'indépendance de cette nation. Déclarer libre une nation qui n'a jamais cessé de l'être, est le premier acte de son assujettissement.

Les moyens politiques qui maintiennent en Crimée un parfait équilibre entre les Grands-Vassaux & le Suzerain, avoient besoin que la distribution des terres en assurât la durée. Mais cette répartition devoit elle-même se ressentir des différences qui se trouvent dans la manière d'exister des habitans.

Les terres de Crimée & de Bessarabie sont divisées en fiefs nobles, en domaines royaux, & en possessions roturieres. Les premières, qui sont toutes héréditaires, ne relevent pas même de la Couronne & ne payent aucune redevance. Celles du domaine sont en partie annexées à certaines charges dont elles composent le revenu; le surplus est distribué par le Souverain à ceux qu'il veut en gratifier. Le droit d'aubaine, établi en Crimée au défaut d'héritier au septieme degré, met le Kam en jouissance de ce privilège pour tout ce qui concerne les biens nobles; & chaque Mirza jouit du même droit sur tous les biens roturiers dans l'étendue de son fief. C'est d'après ce principe

qu'est également perçue la capitation annuelle à laquelle tous les Vassaux Chrétiens ou Juifs sont assujettis ; & ce dernier objet donne au bien noble en Tartarie toute l'extension de la propriété la plus absolue.

Ce n'est aussi qu'aux Etats assemblés que les Mirzas possesseurs de fiefs sont redevables du service militaire ; & je traiterai cet article, lorsque j'en ferai aux circonstances qui en ont mis tous les détails en action.

On ne connoît point chez les Noguais ces distinctions de propriété territoriale ; & ces peuples pasteurs, uniquement occupés de leurs troupeaux, leur laissent la libre jouissance des plaines qu'ils habitent, & se bornent aux seules limites qui sont marquées entre les hordes voisines.

Mais si les Mirzas Noguais partagent avec leurs Vassaux la communauté du sol, s'ils attachent même une sorte de honte à la culture, ils n'en sont pas moins puissans. Retirés pendant l'hiver dans les vallons que leurs hordes occupent, ils y perçoivent, chacun dans son Aoul (1), la redevance en bestiaux & en denrées qui leur est due ; & lorsque la saison

(1) Aoul, portion d'une horde qui comprend les vassaux relevans du même noble.

permet d'ensemencer, ils se transportent avec les cultivateurs dans la plaine, choisissent le lieu de la culture, & en font le partage entre leurs Vassaux.

En promenant ainsi leur culture, les Noguais réunissent d'excellens pâturages à des récoltes abondantes que produisent des terres qu'ils n'épuisent jamais.

Le droit de corvée, qui tient moins sans doute à la constitution féodale qu'au luxe des Grands-Vassaux & des Seigneurs de fiefs, est établi en Crimée, & n'est point connu chez les Noguais; mais ils payent la dîme au Gouverneur de la province.

Les Sultans, qui sont ordinairement revêtus de ces Gouvernemens, y résident sous le titre de Séraskiers, & y commandent en Vicerois. Mais la première dignité de l'Empire est celle de Calga; elle est toujours conférée par le Kam à celui des Princes de sa maison, dans lequel il a le plus de confiance. Sa résidence est à Achmet-Chid, ville située à quatre lieues de Bactchéseray; il y jouit de tout le décorum de la souveraineté. Ses Ministres font exécuter ses ordres, & son commandement s'étend jusqu'auprès de Casa.

La dignité Calga, anciennement destinée au successeur présomptif, conserve encore le privilège de suppléer la souveraineté dans le cas

de mort du Kam & jusqu'à l'arrivée de celui qui doit le remplacer. Il commande en chef les armées Tartares, si le Kam ne va pas en personne à la guerre, & il hérite comme le Suzerain de tous les Mirzas qui meurent dans son appanage sans héritiers au septieme degre.

La charge de Nouradin, la seconde dignité du Royaume, est également occupée par un Sultan; il jouit aussi du droit d'avoir des Ministres; mais ils sont, ainsi que leur maître, sans aucune fonction. Cette petite Cour, qui n'a point d'autre résidence que Bactchéseray, se confond avec celle du Kam: cependant si quelque événement met en campagne des troupes dont le commandement soit confié au Nouradin, son autorité, ainsi que celle de ses Ministres, acquiert dès ce moment toute l'activité du pouvoir souverain.

La troisieme dignité du Royaume, occupée par un Sultan sous le titre d'Or-Bey, Prince d'Orcapy, a cependant été quelquefois conférée à des Mirzas Chirines qui avoient épousé des Princesses du Sang Royal. Ces nobles, qui dédaignent les premières places du Ministère & n'acceptent que celles destinées aux Sultans, ont aussi été admis aux Gouvernemens extérieurs: mais ces Gouvernemens de frontieres sont communément occupés par les fils ou neveux du

Prince régnant; ils y font les Généraux particuliers des troupes de leur province; & lorsqu'on rassemble celles du Boudjak, du Yédessan & du Couban, elles sont toujours commandées par leurs Sultans Séraskiers, même après leur réunion, sous les ordres du Kam, du Calga ou du Nouradin.

La horde du Dgamboilouk n'est gouvernée que par un Caïmakan ou Lieutenant de Roi. Il y fait les fonctions de Séraskier & conduit ses troupes jusques à l'armée; mais alors il en remet toujours le commandement au Général en chef, pour retourner dans son Gouvernement, & y veiller à la sûreté des plaines situées devant l'Isthme de la Crimée.

Outre ces grands emplois, dont les revenus sont fondés sur certains droits perçus dans les provinces, il y a encore deux dignités féminines. Celle d'Alabey que le Kam confère ordinairement à sa mere ou à une de ses femmes; & celle d'Ouloukani, qu'il donne toujours à l'aînée de ses sœurs ou de ses filles. Plusieurs villages sont dans la dépendance de ces Princesses; elles y connoissent des différends qui s'élèvent entre leurs sujets, & rendent la justice par le ministère de leurs Intendants, qui siègent à cet effet à la porte du Sérail la plus voisine du Harem.

Je n'entrerai point dans les détails qui con-

cernent le Mufti, le Vifir & les autres Miniftres ; leurs charges font analogues à celles qui y correspondent en Turquie , à cela près que les principes & les ufages du Gouvernement féodal y modèrent feulement l'exercice de leurs fonctions.

Les revenus du Kam montent à peine à 600,000 liv. pour l'entretien de fa maifon ; cependant , fi ce modique revenu gêne la libéralité du Prince , elle ne l'empêche pas d'être généreux. Nombre de Mirzas vivent à fes dépens , jufqu'à ce que le droit d'aubaine lui fournilfe le moyen de s'en débarrasser , en leur concédant quelques biens domaniaux.

La levée de fes troupes ne lui occafionne d'ailleurs aucune dépense. Toutes les terres font tenues à redevance militaire. Le Souverain ne fupporte non plus aucun frais de juftice , & la rend gratuitement dans toute l'étendue de fes Etats , comme les jurifdictions particulières la rendent gratuitement dans leur diftrict. On appelle de ces tribunaux particuliers à celui du Suzerain.

L'éducation la plus foignée chez les Tartares fe borne au talent de favoir lire & écrire : mais fi l'instruction des Mirzas eft négligée , ils font diftingués par une politelTe aifée ; elle eft le produit de l'habitude où ils font de vivre fa-

milièrement avec leurs Princes, sans jamais manquer au respect qu'ils leur doivent.

Bactchéseray renferme cependant un Journal historique très précieux, entrepris par les ancêtres d'une famille qui l'a toujours conservé & suivi avec soin. Ce manuscrit, que son premier Auteur a commencé en recueillant d'abord les traditions les plus anciennes, contient tous les faits qui se sont succédés jusqu'à ce jour. L'événement de ma mission en Tartarie ayant engagé le Continuateur de ce Journal à prendre de moi quelques informations qui me l'ont fait découvrir, j'ai voulu inutilement en faire l'acquisition. Dix mille écus n'ont pu le tenter, & les circonstances ne m'ont pas laissé le temps d'en obtenir des extraits.

Les Gazettes ont assez parlé des troubles qui de nos jours ont agité la Pologne, & des discussions de la Porte & de la Russie. Mackfoud-Guéray se trouvoit au foyer de cet incendie; obligé d'y jouer un rôle considérable, il en redoutoit les suites pour lui-même, voyoit son successeur dans Krim-Guéray; & ne se trompoit dans aucune de ces conjectures.

Cependant l'affaire de Balta décida le Grand-Seigneur à déployer l'étendard de Mahomet; le Ministre de Russie fut conduit aux Sept-Tours; & Krim Guéray, remis sur le trône des Tartares, fut appelé à Constantinople pour y con-

certes avec Sa Hauteſſe les premières opérations militaires. Ces nouvelles arriverent à Baſtchéſeray avec celle de la dépoſition de Mackſoud. Le même courier apporta les ordres du nouveau Kam pour installer un Caïmakan (1), & ceux qui fixoient le rendez-vous général à Kaouchan en Beſſarabie. Je m'empreſſai de m'y rendre, & je me diſpoſois à aller au-devant de Krim-Guéray juſqu'au Danube, lorsque je reçus un courier de ſa part qui me diſpenſoit de cette formalité, bornoit pour mon compte le cérémonial à l'accompagner à ſon entrée, m'aſſuroit de ſa bienveillance, & m'invitoit à lui faire préparer à ſouper pour le jour de ſon arrivée.

Ce début me parut très aimable; mais le ſouper m'eût embarrasſé, ſans les éclairciſſemens que j'obtins facilement du courier. C'étoit l'homme de confiance. Notre maître aime le poiſſon, me dit-il, il ſait que votre Cuſinier l'accommode bien; les ſiens ne mettent que de l'eau dans les ſauces. Il ne m'en fallut pas davantage pour connoître le goût du Prince, & je donnai des ordres pour que le meilleur poiſſon du Nieſter fût noyé dans d'excellent vin.

Le Kam devoit faire ſon entrée le lende-

(1) Ce titre, qui veut dire tenant place, répond à celui de régent.

main. Je montai à cheval, & je le rencontrai à deux lieues de la ville. Une nombreuse cavalcade l'accompagnoit ; & la réception qu'il me fit répondit au témoignage de bonté qui l'avoit précédé.

Krim-Gueray, âgé d'environ soixante ans, joignoit à une taille avantageuse un maintien noble, des manières aisées, une figure majestueuse, un regard vif, & la faculté d'être à son choix d'une bonté douce ou d'une sévérité imposante. La circonstance de la guerre conduisoit à sa suite un très grand nombre de Sultans, dont sept étoient ses enfans. On me fit surtout remarquer le second de ces Princes, dont le courage bruloit de se distinguer, & qui, par l'habitude d'exercer ses forces, étoit parvenu à tendre facilement deux arcs à la fois. Il s'étoit occupé de cet exercice dès son enfance, & ce Prince avoit à peine neuf ans, que son pere voulant piquer son amour-propre, lui dit d'un air méprisant, qu'une quenouille conviendrait mieux à un poltron comme lui : poltron, répond l'enfant en pâlisant, je ne crains personne, pas même vous : en même temps, il décoche une flèche, qui heureusement n'aboutit que dans un panneau de boiserie où le fer s'enfonça de deux doigts. Lorsqu'une grande douceur & les marques du plus grand respect filial précédent & suivent un tel emportement, on

ne peut sans doute attribuer cet attentat qu'à une excessive sensibilité sur le point d'honneur.

Tout ce qui devoit servir à l'entrée du Kam & à son installation étoit préparé à la porte de la ville ; il y mit pied à terre un moment pour faire sa toilette sous une tente dressée à cet effet : coëffé d'un bonnet chargé de deux aigrettes enrichies de diamans, l'arc & le carquois passé en sautoir, précédé de sa garde & de plusieurs chevaux de main, dont les têtieres étoient ornées d'aigrettes, suivi de l'étendard du Prophète & accompagné de toute sa Cour, ce Prince se rendit à son Palais, où il reçut dans la salle du Divan, assis sur son trône, l'hommage de tous les Grands.

Cette cérémonie nous occupa jusqu'à l'heure du souper que j'avois fait préparer, & que mon cuisinier eut la liberté de servir. Ceux du Prince, prévenus de cette concurrence, avoient aussi travaillé à se distinguer ; mais ils ne purent lutter contre les sautes au vin. Les entremêts n'eurent pas moins de succès ; & la supériorité de la cuisine françoise me valut l'avantage de fournir journellement au Prince douze plats à chacun de ses repas.

Krim-Gueray n'étoit pas uniquement sensible à la bonne chère ; tous les plaisirs avoient des droits sur lui. Un nombreux orchestre, une troupe de Comédiens & des Baladines, qu'il avoit également à sa solde, en variant ses amu-

sémens, remplissoient toutes les soirées, & délassoient le Kam des affaires politiques & des préparatifs de guerre dont il étoit occupé pendant le jour.

L'activité de ce Prince, qui suffisoit à tout, le portoit à en exiger aussi beaucoup des autres, & j'oserai dire qu'il paroissoit content de la mienne. J'avois part à sa confiance, j'étois admis à ses plaisirs, je m'amusois surtout du tableau piquant & varié que m'offroit sa Cour.

Kaoucham étoit devenu le centre de la Tartarie; tous les ordres en émanoient, on s'y rendoit de toutes parts, & la foule des Courtisans augmentoit chaque jour. Les nouveaux Ministres que j'avois connus en Crimée, & qui s'étoient apperçus des bontés particulières dont le Kam m'honoroit, me choisirent pour obtenir de leur maître une grace qu'ils n'auroient osé solliciter. L'expérience de son premier regne leur avoit fait observer qu'il étoit important de le garantir d'un premier acte de cruauté qui répugneroit d'abord à son caractère; mais après lequel il étoit à craindre qu'il ne s'arrêtât plus. Un malheureux Tartare, pris en contravention de quelques ordres trop sévères, venoit d'être condamné à mort par le Kam. On se préparoit à conduire ce malheureux au supplice au moment où j'arrivois au Palais. Plusieurs Sultans m'entourerent aussi-tôt, m'expliquerent le fait, m'engagerent à préserver les Tartares des suites de

cette exécution. J'entrai chez Krim-Gueray, que je trouvai encore agité de l'effort qu'il avoit fait sur lui-même pour l'ordonner : je m'approchai de lui , & m'étant incliné pour lui baiser la main , ce qui ne m'arrivoit jamais ; je la retins , nonobstant le mouvement qu'il fit pour la retirer. Que voulez-vous , me dit-il , avec une sorte de sévérité ? La grace du coupable , lui répondis-je. Quel intérêt , me répliqua-t-il , pouvez-vous prendre à ce malheureux ? Aucun , ajoutai-je ; un homme qui vous a désobéi ne peut m'en inspirer : ce n'est aussi que de vous seul dont je m'occupe ; vous seriez bientôt cruel , si vous étiez un moment trop sévère ; & vous n'avez pas besoin de cesser d'être bon , pour être constamment craint & respecté. Il sourit , m'abandonna sa main , je la baisai , & je fus de sa part annoncer la grace qu'il m'accordoit. La joie qu'elle répandit fut entretenue par une nouvelle Comédie Turque d'un genre assez burlesque. Krim-Gueray me fit pendant la pièce beaucoup de questions sur le théâtre de Molière , dont il avoit entendu parler. Ce que je lui dis des regles dramatiques & des bienséances qui s'observent sur nos théâtres , lui donna du dégoût pour les parades auxquelles les Turcs sont encore réduits. Il sentit lui-même que le Tartuffe étoit préférable à Pourceaugnac ; mais il ne put concevoir que le sujet du Bourgeois Gentilhomme existât dans une société où les

lois ont fixé les différens états d'une manière invariable ; & j'aimai mieux lui laisser croire que le Poëte avoit tort , que d'entreprendre de le justifier en lui présentant le tableau de nos désordres : mais si personne, ajouta-t-il, ne peut tromper sur sa naissance, il est aisé d'en imposer sur son caractère. Tous les pays ont leurs Tartuffes, la Tartarie a les siens, & je desiré que vous me fassiez traduire cette pièce (1).

Tandis que notre imagination se livroit à des projets aussi pacifiques, un Envoyé des Confédérés de Pologne arrivoit à Kaouchan pour combiner avec le Kam l'ouverture de la campagne. Ce Prince avoit promis au Grand-Seigneur de débiter par une incursion dans la nouvelle Servie : l'Ukraine Polonoise pouvoit s'en ressentir ; & cette circonstance exigeoit quelques négociations préliminaires auxquelles les pouvoirs de l'Envoyé Polonois ne parurent pas suffisans. Cependant le temps pressoit , & Krim-Gueray desira que je me rendisse auprès de Cotchim pour y traiter en son nom avec

(1). M. Ruffin, Secrétaire-Interprète du Roi à Versailles, étoit chargé de ce travail : son esprit eût jeté les fondemens du bon goût chez les Tartares, si les circonstances lui avoient permis de se livrer à cette traduction.

les Chefs de la confédération qui s'y étoient réfugiés : mais quelque flatté que je fusse de la confiance de ce Prince, je ne crus pas devoir accepter cette commission sans un Collègue Tartare, qui, nommé sur le champ, fut ainsi que moi, revêtu de pleins pouvoirs. Notre Ambassade exigeoit plus de promptitude que de luxe, & nous fûmes le lendemain coucher sur les terres de Moldavie. Le tableau de la plus affreuse dévastation y avoit précédé la guerre; & l'effroi des habitans, produit par les incursions de quelques troupes avoit seul occasionné ce désastre. La désertion des villages & la cessation de toute culture, ne promettoient sans doute pas à l'armée Ottomane l'abondance des vivres qu'elle devoit naturellement espérer de rassembler dans le voisinage du Danube : mais ces réflexions dont j'entretenois mon Collègue l'intéressoient infiniment moins que la disette actuelle qu'il nous fallut supporter jusqu'à notre arrivée à Dankowtza (1). Les Comtes Crazinski & Potoski nous y reçurent avec toute la considération due au Prince que nous représentions. Mais ce qui plut davantage à l'Ambassadeur Tartare ce fut le bon vin de Tockai, dont on le régala. Je l'avois amené dans ma voiture; mais l'incom-

(1) Village près de Cotchim où les Confédérés s'étoient retirés après la déclaration de la guerre.

modité d'un siège élevé lui fit desirer pour son retour un chariot Turc , dans lequel il pût être couché tout à son aise. Je m'empressai de procurer cette satisfaction à un homme dont le grand âge & le caractère aimable étoient également intéressans. Un chariot de suite voiturait nos équipages & quelques domestiques. Nous nous acheminâmes ainsi par une route qu'on nous avoit assurée meilleure , quoiqu'un peu plus longue. A des neiges abondantes venoit de succéder un froid assez vif ; il falloit en profiter pour passer à gué le Pruth , avant la crue des eaux , que le plus petit dégel eût occasionnée. Conduits par un guide , nous arrivons au bord de cette rivière , dont le courant charioit des glaces avec rapidité. J'ignorois la profondeur de ses eaux , & j'en craignois l'effort ; mais le conducteur me rassura en précédant ma voiture , qui ouvrit la marche. Elle étoit attelée de six bons chevaux & assez pesante pour résister au courant : elle arriva en effet très heureusement sur le bord opposé. Je m'empressai d'y mettre pied à terre pour voir les deux autres chariots dont la légèreté m'inquiétoit. Ils étoient à peine au tiers du passage que l'eau commençoit à les soulever. Je criai d'arrêter ; mais loin de m'écouter , les postillons appuient leurs chevaux , les deux voitures se renversent ; & dans l'instant le fleuve entraîne pêle mêle avec les glaçons tous les débris de ce naufrage.

Je cours au postillon de ma voiture pour lui dire de dételer la volée & de conduire ses chevaux au secours de l'Envoyé Tartare & de mes gens: je le trouve à terre expirant de froid; je le traîne près d'un fossé voisin où je le précipite pour le couvrir de neige. Mon cocher avoit déjà suivi le cours de la rivière jusqu'au moulin, où par ses cris il avoit excité l'attention des meuniers. J'y arrive aussitôt, & je les trouve occupés à repêcher avec des crocs ceux qui avoient été submergés. Mais je cherche en vain mon vieux collègue; & j'étois agité du plus violent désespoir sur son sort, lorsque j'entendis sa voix qui m'invitoit à me calmer, tandis qu'au milieu des glaçons, la tête seulement hors de l'eau par la portière de sa voiture, il n'étoit retenu que par un bas fonds, d'où le moindre effort pouvoit l'entraîner. Je fus enfin assez heureux pour lui porter du secours & réunir tous mes naufragés, qu'il me falloit encore préserver du risque de mourir de froid. En effet la gelée avoit tellement durci leurs vêtemens qu'on ne put les déshabiller, qu'après que la chaleur d'un grand feu eut ramolli les étoffes. Quand je me fus assuré que le soin des meuniers pouvoit leur suffire, je courus avec mon cocher pour ramener mon postillon: la neige l'avoit guéri. Nous le vîmes en arrivant occupé à sortir du trou où je l'a-

vois précipité. Le bon feu du moulin acheva de le tirer d'affaire; & je fus agréablement surpris en y rentrant de voir tous mes équipages repêchés. Je pourvus de mon mieux à tous les nouveaux secours que la circonstance exigeoit; & bientôt je n'eus plus qu'à m'attendre sur l'extrême sensibilité de mon collègue, qui, après avoir couru lui-même le plus grand risque, ne parloit jamais que de mon inquiétude. Le temps qu'il fallut pour sécher les habits, pour rétablir les chariots & ravitailler la troupe, ne nous permit de partir que le lendemain. Jusques-là je n'avois pas à me louer de ma nouvelle route; & les mauvais chemins que nous rencontrâmes auroient achevé de m'en dégoûter sans l'espoir d'arriver bientôt à Botouchan. On m'avoit annoncé cette ville, l'une des plus considérables de la Moldavie, comme une terre de promesse où je pourrois m'approvisionner pour le reste de ma route: il étoit encore jour quand nous y entrâmes; mais nous la trouvâmes totalement abandonnée; & les maisons ouvertes nous permirent d'entrer dans celle qui avoit le plus d'apparence, & que mon conducteur me dit appartenir à un Boyard (1). Cette position nous offroit peu de ressources, j'obtins cependant de mon guide d'aller en demander

(1) Gentilhomme Moldave.

de ma part, au Supérieur d'un Couvent voisin, j'attendois son retour avec impatience, lorsque je vis paroître dans ma cour un carosse à six chevaux; c'étoit le maître du logis : il me dit en entrant, qu'informé par mon Emissaire du domicile que j'avois élu, & de mes besoins, il étoit venu lui-même pour ne laisser à personne la satisfaction d'y pourvoir. Un début aussi honnête ranima nos espérances, & l'arrivée des provisions ne nous fit pas languir. Quelqu'important que fût mon hôte, j'aperçus dans sa conversation qu'il n'étoit pas l'aigle du canton, & que, cédant par foiblesse de caractère à toutes les impulsions qu'on lui donnoit, le dernier avoit toujours raison auprès de lui. En conséquence il me devint facile de lui démontrer le danger où les Boyards s'exposoient, en ne s'opposant pas à l'abandon des maisons, & même en l'autorisant par leur exemple. Il venoit de m'apprendre que tous les habitans de la ville, au nombre de sept à huit mille, effrayés des mauvais traitemens & du maraudage de quelques Sipahis, s'étoient réfugiés dans l'enceinte du Couvent où j'avois envoyé; que plusieurs Boyards aussi timides que la multitude, fomentoient ce désordre sans en prévoir les suites : j'ai été du nombre, ajouta-t-il, vous m'avez converti; venez rendre le même service à mes compagnons. Le plaisir

de rapprocher tous ces malheureux de leurs foyers, qu'aucune vexation ne menaçoit, m'entourdit sur le danger de tenter cette bonne œuvre. Je retins mon hôte à coucher ; & comme ma route m'obligeoit de passer devant la porte du Monastere, les cris des femmes, des enfans, le tumulte d'une multitude entassée, & le tableau de la misere qui l'environnoit, acheverent de me déterminer à suivre mon Boyard. Il m'aida à percer la foule jusqu'à un perron, au haut duquel ses compagnons me reçurent & m'introduisirent dans le salon où ils tenoient leurs assises. J'avois fait un tel effet sur mon hôte, qu'encore plein de mes argumens, il voulut essayer la conversion de ses camarades ; mais il fut d'abord interrompu par les injures dont on l'accabla, & qui me confirmerent dans l'opinion que cet homme n'étoit pas Chef de parti. Je crus devoir alors développer mon éloquence ; & je vis bientôt qu'elle n'auroit pas grand succès ; mon auditoire étoit orageux, le tumulte laissoit peu d'accès au calme que je voulois établir. J'eus recours alors à des moyens plus efficaces. Une terreur panique avoit occasionné le désordre ; une terreur plus réelle pouvoit seule y remédier. Je changeai de ton, je menaçai de porter plainte au Kam, & de lui faire faire une prompte justice. J'excusai le peuple qui se laisse toujours conduire :

j'inculpai de rébellion ceux qui m'écoutaient, & je ne vis plus devant moi que des gens tremblans & soumis. Parlez donc vous-même à cette foule effrayée, me dit le plus turbulent des Boyards; vous les persuaderez mieux que nous ne les persuaderions nous-mêmes; ils vous béniront; & loin de nous accuser, vous rendrez témoignage de notre bonne volonté. Je me défendis long-temps, je n'aurois même jamais accepté le dangereux rôle qu'on me proposoit, si, en revenant sur le perron pour m'en aller, je n'avois apperçu l'impossibilité de percer la foule, que l'inquiétude agitoit fortement depuis mon arrivée: parlez à ces malheureux, me répète encore le même Boyard, en s'avancant sur le devant du perron, pour me servir sans doute de collègue sur cette nouvelle tribune aux harangues. Trois Jénissaires, armés jusqu'aux dents, y siégeoient avec toute la morgue de l'islamisme. Leur air d'importance annonçoit des protecteurs; & forcé de mettre à fin cette aventure, je crus qu'il étoit à propos de commencer par en imposer à ces braves pour étonner la multitude. Que faites-vous ici? leur dis-je d'un ton ferme. Nous défendons ces infidèles, me répondit un d'eux. Vous les défendez, répliquai-je, & contre qui? Où sont leurs ennemis? Est-ce le Grand-Seigneur, ou le Kam des Tartares? Dans ce cas vous êtes des rebelles & les seuls moteurs du

désordre qui regne ici. Comptez sur moi pour vous en faire punir. Je n'avois pas fini cette courte apostrophe, que l'orgueil de mes Turcs avoit fait place à la crainte; ils s'étoient levés pour m'écouter, ils descendirent les escaliers en se disculpant. Ce premier avantage sur les troupes auxiliaires avoit attiré l'attention de la foule, dont le silence me parut d'un bon augure. Je m'avance alors; & élevant ma voix en Grec, j'allois obtenir tous les succès de Démosthène, quand un ivrogne, perçant la foule, & s'érigeant en champion adverse, me tint insolemment ce discours: que parlez-vous de soumission, de tranquillité, de culture, tandis que nous mourons de faim? Apportez-nous du pain, s'écria ce furieux; voilà ce qu'il nous faut: oui du pain, répéta le peuple en fureur. Voyant alors tout mon édifice renversé, & nulle ressource pour sortir du pas où je m'étois engagé si imprudemment, je prends dans mes poches deux poignées d'argent que j'avois en différente monnoie; tenez, m'écriai-je, en le jettant sur la foule, voilà du pain, mes enfans; rentrez dans vos habitations, vous y trouverez l'abondance. La scène change aussi-tôt; tout se culbute pour ramasser les espèces, l'ivrogne dispaçoit sous le poids des assaillans, les bénédictions succèdent aux injures; & mon empressement à me retirer fut égal au zèle indiscret qui m'avoit amené. Ma retraite eut

ependant tous les honneurs de la guerre, & je parvins à ma voiture au milieu des applaudissemens du peuple qui m'avoit ouvert le passage, & qui le lendemain regagna ses foyers. Mon collègue, en attendant à la porte de ce couvent où j'avois été pèrorer, n'étoit pas sans inquiétude sur les suites de mon imprudence. Nous eûmes l'un & l'autre grand plaisir à nous rejoindre ; & nous continuâmes notre route en ménageant journellement les provisions que le Boyard nous avoit données. Les villages que nous traversions, compris dans la dévastation qui couvroit la Moldavie, nous offroient à peine le couvert pendant la nuit. La Valachie avoit essuyé les mêmes ravages de la part de quelques troupes Turques destinées à joindre le Kam, & qui ne s'étoient en effet occupées qu'à détruire leur propre pays. Il n'est point d'horreur que ces Turcs n'aient commis ; & semblables aux soldats effrénés, qui dans le sac d'une ville, non contents de disposer de tout à leur gré, prétendent encore aux succès les moins désirables, quelques Sipahis (1) avoient porté leurs attentats jusques sur la personne du vieux Rabin de la Synagogue, & celle de l'Archevêque Grec.

Nous arrivâmes enfin à Kichenow après

(1) Cavaliers Turcs.

beaucoup de fatigues, & après avoir tristement vécu de régime ; mais le Gouverneur nous fit tout oublier , en nous donnant bon souper & bon gîte. Il ne restoit plus que douze lieues à faire ; & je me dispoisois à partir de grand matin , lorsqu'à mon réveil on m'en assura l'impossibilité. Au froid excessif de la veille venoient de succéder des neiges si abondantes , que la route par les montagnes qu'il nous falloit traverser , étoit devenue impraticable pour les voitures. Je n'étois cependant nullement disposé à céder aux contrariétés qui sembloient se réunir pour retarder mon retour auprès du Kam ; mais mon vieux Tartare, moins actif & plus fatigué , resta pour garder les équipages. Je partis en traîneau. La célérité de cette voiture m'eut bientôt transporté jusques dans les plaines de Kaouchan : de nouveaux obstacles m'y attendoient. Le défaut de neiges, joint au dégel le plus complet , alloit encore m'arrêter , sans le secours d'une charrette que je rencontrai , & qui étoit fort à ma bienséance ; mais il fallut user d'un peu de violence pour forcer l'homme à qui elle appartenoit de me conduire. J'étois huché avec mon Secrétaire sur cette voiture , & nous nous applaudissions de ne pas arriver à pied , lorsqu'une des roues faisant le chapelet, nous fûmes enfin contraints de prendre ce dernier parti qui rame-

noit avec bien peu de dignité l'Ambassadeur des Tartares. Je n'attendis pas mon Collègue, dont le retour tarda de quelques jours, pour voir le Kam. On lui avoit déjà rendu compte de mon entrée dans Kaouchan ; & ce Prince débuta, dès qu'il m'aperçut, par me railler sur la modestie de son Plénipotentiaire. Tout ce que je lui racontai de la Moldavie lui parut si important, qu'en faisant part à la Porte de ce désastre, il expédia sur le champ des ordres pour y remédier. L'examen des motifs qui en étoient cause invita Krim-Gueray à me développer l'opinion qu'il avoit conçue du Grand-Visir Emin Pacha. Ce Turc avoit commencé par être courtaut de boutique ; parvenu ensuite à une charge d'Ecrivain de la Trésorerie, il s'étoit rapidement élevé aux premières charges par ses intrigues : son insolente présomption lui fit desirer le Visiriat lors de la déclaration de la guerre, & son ignorance donna bientôt lieu à son maître de se repentir d'avoir fait un si mauvais choix. Ces défauts du Grand-Visir ne pouvoient échapper aux lumières du Kam ; il s'en expliquoit hautement, & ne pensoit qu'aux moyens de préserver l'Empire Ottoman des suites de l'inconduite & de l'ineptie de son premier Ministre.

L'incursion de la nouvelle Servie décidée à Constantinople, avoit été consentie dans l'as-

semblée des Grands Vassaux de Tartarie ; & les ordres furent expédiés dans toutes les provinces pour y imposer la redevance du service militaire. On demanda trois cavaliers par huit familles ; on estima ce nombre suffisant aux trois armées qui devoient attaquer en même temps : celle du Nouradin , de quarante mille homme , avoit ordre de se porter sur le petit Don ; celle du Calga , de soixante mille hommes , devoit prolonger la rive gauche du Boristhène jusqu'au-delà de l'Orèle ; & celle que le Kam commandoit en personne , & qui étoit de cent mille hommes , étoit destinée à pénétrer dans la nouvelle Servie. Les troupes du Yédesan & du Boudjak furent particulièrement affectées à cette dernière armée , dont le rendez-vous général fut fixé près de Tombachar.

En me faisant part de tous ces détails , Krim-Gueray me demanda si je comptois le suivre dans cette expédition : je lui répondis que l'honneur de résider auprès de lui de la part de l'Empereur de France , m'imposant le devoir de ne pas m'éloigner de sa personne , m'ôtoit le mérite du choix. Ce titre qui vous a fixé près de moi , répliqua-t-il , m'invite à vous conserver. Nous allons essuyer de grands froids ; votre habit ne vous permettroit pas de les supporter : vêtissez-vous à la Tartare : le temps presse , nous partirons dans huit jours. Je me levai aussi.

tôt pour aller mettre ordre à mon équipage de campagne , & je sortois de l'appartement du Prince , lorsque le Maître des Cérémonies , suivi de deux Pages de la Chambre , me revêtit d'une superbe pelisse de gorge de loup blanc de Laponie , doublée de petit-gris. Je me retournai pour remercier le Kam de l'honneur qu'il me faisoit : c'est une maison tartare que je vous donne , me dit-il en riant ; j'en ai une pareille , & j'ai voulu que nous fussions en uniforme.

Le Grand-Ecuyer m'envoya le même jour dix chevaux Circaïsses , en m'invitant de la part de son maître de ne pas mener en campagne mes chevaux Arabes , qui ne pourroient supporter ni le froid ni le défaut de nourriture : mais la maigreur de cette remonte n'excitoit pas ma confiance ; & je ne crus pas devoir suivre le conseil qui l'accompagnoit.

Tandis qu'on travailloit à mes vêtemens Tartares , je me pourvus de trois dromadaires , & je fis préparer les tentes dont j'avois besoin. Leur mécanisme , aussi simple que facile , mérite quelques détails : habituellement campés , les Tartares ont dû sans doute perfectionner cet art. Toutes leurs idées se sont réunies sur un objet devenu pour eux le premier des besoins. Une nation qui n'a jamais connu le luxe de l'indolence , devoit porter tous ses soins , &

toutes ses recherches vers celui qui concerne l'exercice du corps, les chasses & l'attirail de la guerre. Les Tartares ne goûtent que le repos dans leurs loisirs, ils sont sédentaires sans mollesse, & leurs camps ressemblient absolument à leurs habitations ordinaires.

Un treillage qui se plie & se développe facilement, forme un petit mur circulaire de quatre pieds & demi d'élévation; les deux extrémités de ce treillage, écartées d'environ deux pieds l'une de l'autre, déterminent l'entrée de la tente; après quoi une vingtaine de baguettes réunies par un des bouts, & dont l'autre extrémité est garnie d'un petit anneau de cuivre pour l'accrocher sur les croisées du treillage, forment la charpente du dôme & soutiennent la toiture: elle consiste en un coqueluchon de feutre, dont le pourtour recouvre les murailles qui sont également garnies de la même étoffe; une sangle enveloppe ce recouvrement, & quelques pelletées de terre ou de neige rapprochées du pied des murs, empêchent l'air d'y pénétrer, & consolident parfaitement ces tentes sans mâts ni cordages. Une plus grande recherche en fait construire dont le cône tronqué par un cercle qui réunit les baguettes, sert de passage à la fumée, permet d'allumer du feu dans la tente, & la rend inaccessible aux intempéries du climat le plus rigoureux.

La tente du Kam étoit de ce genre, mais

d'un si grand volume, que plus de soixante personnes pouvoient s'y asseoir commodément autour d'un feu de bois de corde. Intérieurement décorée d'une étoffe cramoisie, elle étoit meublée d'un tapis circulaire & de quelques coussins. Douze petites tentes placées autour de celle du Prince, destinées à ses Officiers & à ses Pages, étoient comprises dans une enceinte de feutre de cinq pieds d'élévation.

Tout étoit préparé pour entrer en campagne ; les troupes de Bessarabie rassemblées à Kichela sous les ordres du Sultan Séraskier, n'attendoient que le signal du départ. Il fut fixé au 7 Janvier 1769 que Krim-Gueray partit lui-même de Kaouchan avec les troupes de sa garde, les Sultans admis à le suivre, ses Ministres, ses Grands Officiers & tous les Mirzas volontaires. Cette première journée ne fut cependant employée qu'à passer le Niester. On avoit à cet effet préparé sur ce fleuve huit radeaux dont on s'étoit servi la veille pour transporter les équipages. Nous trouvâmes aussi à l'autre rive toutes les tentes dressées. Le premier soin du Kam fut de demander où les miennes étoient placées ; & les trouvant trop éloignées, il ordonna qu'à l'avenir elles fussent rapprochées de son enceinte. Ce Prince avoit également exigé que je ne fisse aucunes provisions, & s'étoit réservé le soin de me nourrir

pendant la campagne. La journée du 8 ne fut employée qu'à passer en revue les troupes de Bessarabie.

J'étois le soir dans la tente du Kam, avec quelques Sultans qui lui tenoient compagnie, lorsque son Visir vint lui annoncer l'arrivée d'un Prince Lesguis frere du Souverain de ces Tartares Asiatiques. Il étoit revêtu du caractère d'Ambassadeur, afin de rendre hommage à Krim-Gueray & de lui offrir un secours de trente mille hommes pour la présente guerre. J'eus le plaisir d'assister à sa présentation. Une courte harangue, prononcée noblement, expliquoit l'objet de sa mission ; & la réponse du Kam en agréant l'hommage, sans accepter le secours, ménageoit à la fois la dignité du Suzerain & l'amour-propre du Général. L'Ambassadeur sollicita alors & obtint la permission de faire la campagne. Le cérémonial terminé, Krim-Gueray voulant traiter ce Prince avec distinction, le fit manger avec lui.

Si l'on pouvoit juger d'une nation par un Ambassadeur de ce rang & par les personnes qui l'accompagnoient, on devroit avoir des Lesguis l'opinion la plus avantageuse. Ceux-ci d'une grande taille bien proportionnée, réunissoient à des figures nobles, un maintien aisé, un air militaire. J'observerai que leurs armes à l'Européenne étoient parfaitement travaillées ; &

J'ajouterai, sur le témoignage de Krim-Gueray lui-même, que cet échantillon n'exagère point l'ensemble des troupes Lesguis. J'ai lieu de croire aussi, qu'à portée de cette nation, le Kam n'auroit pas refusé son offre, si le côté de la mer Caspienne que ces peuples habitent, avoit pu, sans danger pour le Cabarta, être dégarni des moyens de le défendre.

Les froids qui, malgré l'abondance des neiges, n'avoient pas encore fait geler le Boristhène, devinrent bientôt assez vifs pour livrer passage sur la glace aux Tartares rassemblés à l'autre rive. Nous fîmes camper près de Tombachar pour les y attendre. Je passois mes soirées avec Krim-Gueray, dont les idées souvent neuves, étoient toujours nobles & toujours rendues de la manière la plus piquante. Ce Prince avoit essentiellement besoin de donner carrière à un esprit philosophique que ses courtisans ne pouvoient alimenter. Nos entretiens étoient aussi le seul remède capable de dissiper les affections hypocondriaques auxquelles il étoit sujet. Il se plaisoit sur-tout dans l'examen des préjugés qui gouvernent les différentes nations; il s'égayoit à remonter aux sources mêmes de ces préjugés; il leur attribuoit les erreurs & même la plupart des crimes; & en plaignant l'humanité, il se faisoit ainsi un amusement philosophique de la justifier. Je dois

rendre témoignage aux talens & à l'esprit de ce Prince : je l'ai entendu plusieurs fois s'exprimer sur l'influence des climats , sur l'abus & les avantages de la liberté , sur les principes de l'honneur , sur les loix & sur les maximes du Gouvernement, d'une maniere qui auroit fait honneur à Montesquieu lui-même.

Une grande partie des troupes étoit déjà rassemblée , & l'effet des mesures prises pour approvisionner l'armée pendant le séjour qu'elle devoit faire à Balta, détermina le Kam à s'y rendre. Cete ville, située sur la lisiere de la Pologne, & dont le fauxbourg est en Tartarie, devenue célèbre par les premieres hostilités , mais alors entièrement dénuée d'habitans , n'offroit plus que le tableau du plus affreux ravage. Les dix-mille Sipahis , destinés par la Porte à se joindre aux Tartares , nous y avoient précédés : ils avoient non-seulement dévasté Balta , mais brulé aussi tous les villages voisins. Krim-Gueray ne conduisoit qu'à regret des troupes si mauvaises & si mal disciplinées ; il auguroit mal de leur courage , & déféroit seulement à la bonne opinion que le Grand-Seigneur en avoit conçue. Cette cavalerie , accoutumée aux douceurs & à l'inaction d'une longue paix , nullement faite à la fatigue , incapable de résister au froid , & d'ailleurs trop mal vêtue pour le pouvoir supporter , n'étoit effectivement d'au-

cune ressource. Leur bravoure n'étoit pas moins suspecte au Kam des Tartares que leurs principes de religion le sont en général. On ne fait en effet auquel du Coran ou de l'Evangile les Arnaouts (1) Timariots (2) donnent la préférence. Vêtu à la Tartare, je revenois un soir de chez le Kam, & je traversois la place de Balta pour me rendre au logement qu'on m'y avoit donné : deux Sipahis qui gagnoient aussi leur gîte, me précédoient, causoient en Grec, maudissoient leur position & juroient sur la sainte Croix de se révolter à la première occasion. Je cede aussitôt au désir de me faire expliquer cette contradiction ; & doublant le pas, je les joins, en leur donnant le salut mahométan, qu'ils me rendent dévotement en Turc. Parlant Grec alors, je leur dis : Adieu freres, nous ne sommes pas plus Turcs l'un que l'autre. Cet adieu n'étoit pas de nature à nous séparer sitôt. Enchantés de moi, ils étoient seulement étonnés qu'un Chrétien pût être Tartare ; mais ne vou-

(1) On comprend sous le nom d'Arnaouts les peuples de la Turquie Européenne qui avoisinent la Sclavonie.

(2) Timariots sont des possesseurs de fiefs domaniaux à redevance militaire ; & les Timars sont particulièrement affectés aux Sipahis qui composent la cavalerie turque.

lant pas me faire connoître, je fabriquai une histoire. Ils m'avouerent qu'ils n'étoient Mahométans que pour le Timar : c'étoit tout ce que je voulois savoir.

L'armée étoit rassemblée, & les froids devinrent si violens qu'ils donnoient aux Tartares un champ libre pour pénétrer dans la nouvelle Servie. On venoit d'apprendre que l'armée du Calga s'élevoit vers la Samara; que celle du Nouradin étoit également en marche; & Krim-Gueray, après avoir rectifié son plan sur de nouvelles informations, partit de Balta pour aller camper près d'Olmar. Ce bourg, dépendant de la Tartarie, avoit été en partie brûlé par les Sipahis, qui acheverent de le consumer sous les yeux même du Souverain. A cet excès ils joignirent l'insolence de venir en troupe lui demander de l'orge pour leurs chevaux, lorsque les siens, ainsi que tous ceux de l'armée, étoient réduits à brouter sous la neige. Peu s'en fallut que l'indignation du Kam ne se manifestât de la maniere la plus cruelle; mais il s'en tint aux menaces, & se contenta de prévoir que ces insolens seroient bientôt réduits par le froid & la misere à la plus grande soumission.

Jusques-là j'avois été nourri par le Prince; nos provisions étoient toujours fraîches, & je n'avois pas été à portée de juger de celles qui nous étoient destinées pendant le cours de la campagne

campagne : mais la disette des vivres au camp d'Olmar nous y prépara le premier souper vraiment militaire. Je l'attendois sans inquiétude, mais non sans appetit, lorsque les Officiers de la bouche vinrent disposer la table de campagne : elle consistoit en un plateau rond de cuir de roussi, d'environ deux pieds de diamètre : deux sacs accompagnoient ce plateau ; de ces sacs l'on tira d'excellent biscuit & des côtes de cheval fumées, sur le bon goût desquelles les éloges ne tarirent point. De la poutargue, du caviar (1), & des raisins secs, en succédant à ce service, complèterent le festin. Comment trouvez-vous la cuisine Tartare, me dit le Kam en riant ? Effrayante pour vos ennemis, lui dis-je. Un Page, auquel il venoit de parler bas, me présenta un moment après la même coupe d'or qui servoit à son maître : goûtez aussi ma boisson, me dit Krim-Gueray. C'étoit d'excellent vin de Hongrie, dont il continua de me faire part pendant toute la campagne.

L'armée marcha les jours suivans en se rapprochant du Bog que nous traversâmes sur la glace pour établir notre premier camp dans les

(1) La Poutargue & le Caviar sont des œufs de poisson salés, mais différemment préparés.

déserts Zaporoviens. Nonobstant le conseil qu'on m'avoit donné, j'avois au nombre de mes chevaux une bête Arabe, qui bientôt épuisée, cédant à la rigueur du climat, tomba mourante après le passage du fleuve. Cet animal respiroit encore à peine, lorsque quelques Noguais vinrent me prier de leur en faire présent. Eh ! que ferez-vous, leur dis-je, d'un cheval mort ? Rien, me dit l'un d'eux ; mais il ne l'est pas encore, nous serons à temps de le tuer & de nous en régaler d'autant mieux que la chair de cheval blanc est la plus délicate. Je cédai sans difficulté à ce qui pouvoit satisfaire leur appétit ; mais je ne garantirois pas qu'ils soient arrivés à temps pour satisfaire la loi musulmane avec le scrupule & l'exactitude requise.

Cependant le froid étoit devenu si violent, & les plaines que nous parcourions, précédemment brûlées, offroient si peu de pâturages, qu'après avoir traversé l'Eau-Morte (1) on se détermina à côtoyer cette rivière pour aller camper au milieu des roseaux qui venoient d'être découverts par nos patrouilles. Nous en avions besoin pour nous réchauffer & pour alimenter les chevaux ; mais la cavalerie Turque qui s'étoit sans doute flattée de ne faire la guerre

(1) Rivière de la nouvelle Servie.

qu'aux villages Polonois, n'étant pourvue ni de tentes ni de vivres , éprouvoit à la fois les rigueurs du froid & celles de la faim : à leur première imprudence , ils joignirent celle de s'approcher indiscrettement du feu ; le plus grand nombre en fut estropié , & la pitié succéda bientôt à l'indignation que leur brigandage avoit inspirée. Le Kam , instruit que ces malheureux mandioient leur subsistance à la porte de toutes les tentes , ordonna que sur chaque Mirza il se fit une perception de biscuit qu'on leur distribua.

Une petite bute que nous trouvâmes le lendemain sur notre route , pendant que l'armée développée dans la plaine marchoit en bataille , inspira à Krim - Gueray le desir d'y monter pour voir toutes ses troupes d'un coup - d'œil. Il ordonna de faire halte : je le suivis sur cette éminence ; & la couleur sombre des vêtemens Tartares , jointe à la blancheur de la neige qui servoit de fond à ce tableau , n'en laissoit rien échapper. On y distinguoit par les étendards les troupes des différentes provinces ; je remarquai que sans aucun ordre déterminé , cette armée étoit naturellement sur vingt files de profondeur & passablement alignée. Chaque Sultan Séraskier , avec une petite Cour , formoit un groupe en avant de sa division. Le centre de la ligne , occupé par le Souverain , présentait

un corps avancé assez nombreux dont l'arrangement offroit un tableau également militaire & agréable. Quarante compagnies, chacune de quarante cavaliers, marchaient en avant sur quatre de front, en deux colonnes, & formaient une avenue bordée de chaque côté de vingt étendards. Le Grand-Ecuyer, suivi de douze chevaux de main & d'un traîneau couvert, marchait immédiatement après, & précédoit le gros de cavaliers qui environnoit le Kam. L'étendart du Prophète, porté par un Emir, ainsi que les deux flammes vertes qui l'accompagnent, venoient ensuite & flottoient avec les étendarts des Inat-Cosaques, dont la troupe annexée à la garde du Prince fermoit la marche.

Cette nation, qui doit ses possessions & son nom aux circonstances qui l'ont fait émigrer de la Russie, est établie dans le Couban. Un certain Ignace, plus jaloux sans doute de sa barbe que de sa liberté, se réfugia auprès du Kam avec une nombreuse suite pour se soustraire au rasoir de Pierre I. Les Tartares trouverent tant de rapport entre le mot d'Inat (entêté) & celui d'Ignace, que le premier leur est resté pour désigner le motif de leur émigration. Ils ne paroissent pas avoir pris le même soin de conserver la pureté du christianisme, mais ils en ont fidèlement gardé le signe dans leurs drapeaux, & sont toujours scrupuleusement atta-

chés au privilège de manger du porc. Chacun de nos Inats en avoit un quartier en guise de porte - manteau. Les Turcs devoient trouver l'étendard du Prophete en mauvaise compagnie ; & j'en ai souvent entendu plusieurs qui blamoient entre leurs dents , comme une profanation sacrilège , ce que les Tartares avoient le bon esprit de trouver tout simple & tout naturel.

Le reste de l'armée n'avoit pas une prévoyance aussi apparente. Huit ou dix livres de farine de millet rôti , pilée & pressée dans un petit sac de cuir pendu à la selle de chaque Nougais , assuroit à l'armée cinquante jours de vivres. Les chevaux seuls pour leur subsistance étoient abandonnés à leur propre industrie ; mais leur position différoit peu de celle qui leur est habituelle. La possibilité d'en user sans assujettissement fait aussi que chaque Tartare mene avec lui deux ou trois chevaux , souvent davantage , & que notre armée en réunissoit plus de trois cent mille.

Le Kam qui s'étoit plu à ce coup - d'œil , demanda aux Sultans & à ses Ministres , si dans l'examen qu'ils venoient de faire , ils avoient démêlé le plus brave de l'armée. Le silence des Courtisans indiquoit assez leur réponse. Ce n'est ni vous ni moi , reprit Krim-Gueray avec gaieté. Nous sommes tous armés ; Tott est le

seul qui sans armes ose venir à la guerre : il n'a pas même un couteau. Cette plaisanterie termina la revue, & l'armée reprit sa marche pour se rendre à la source de l'Eau-Morte. Nous n'y arrivâmes que très tard, & nous y établîmes notre camp dans un espace immense bordé de roseaux.

Depuis plusieurs jours Krim-Gueray se plaignoit d'une douleur au pouce : un abcès s'y étoit formé, il en avoit la fièvre; aucun chirurgien ne nous accompagnoit. J'offris mes services; & l'inspection d'un étui de lancettes que je portois sur moi pour en faire usage au besoin, déterminâ sa confiance. J'instrumentai aussi-tôt : l'incision calma les douleurs, la fièvre disparut, & la plaie cicatrisée en peu de jours me fit grand honneur & surtout grand plaisir.

Depuis notre entrée dans les plaines Zaporoviennes, je ne quittois pas la tente du Kam, nous y causions tête-à-tête jusqu'à minuit. Enveloppé de sa pelisse, il s'appuyoit alors sur un coussin pour reposer, & m'ordonnoit d'en faire autant, tandis que deux Pages entretenoient le feu dont nous avions grand besoin; mais s'il s'occupoit de mon repos, il n'étoit pas d'humeur à m'en laisser jouir long-temps. Ce Prince étoit accoutumé à ne dormir que trois heures, & j'en obtenois à peine cinq minutes de grace, pendant lesquelles le café se préparoit. Réveillé

alors, sans changer de place, je reprenois l'attitude de la veille.

On s'étoit bien apperçu que la tente du Kam étoit assise sur la glace; mais on ne découvrit qu'à la pointe du jour & au moment du départ que toute l'armée avoit campé sur un lac, dont la surface criblée par une infinité de trous faits pour se procurer de l'eau, menaçoit de tout engloutir. Il ne restoit plus sur pied que la tente du Kam: j'étois seul avec lui, lorsqu'un soldat Polonois attaché à ma suite, entrant comme un furieux, se précipite auprès du feu, se déshabille: je cours à cet homme, je le crois ivre ou fou; pour le faire sortir, je le menace de la colere du Kam; rien ne l'émeut, & je n'obtiens qu'un signe de le laisser tranquille. Déjà ses bottes sont ôtées, quand Krim-Gueray apperçoit au craquement de ses habits qu'il étoit tombé dans l'eau. Qu'exigez-vous de ce malheureux, me dit-il avec bonté? L'homme qui se meurt n'est-il pas indépendant? Il ne connoît que celui qui peut le secourir: les Rois ne sont plus rien pour lui; laissons-lui le champ libre. Nous sortîmes, & j'ordonnai à mes gens de pourvoir à ses besoins.

L'armée, dirigeant toujours sa marche vers le Nord, cherchoit à se rapprocher du grand Ingul sur la position duquel on n'avoit que des notions assez vagues. Ce fut aussi par une mar-

che forcée de douze lieues que nous parvînmes à asséoir notre camp sur la rive de ce fleuve : quelques habitations abandonnées , & des meules de foin qui les environnoient , nous furent d'un grand secours.

Nous touchions à la nouvelle Servie, nous étions arrivés au point d'où l'incursion devoit frapper sur ses malheureux habitans , & le conseil de guerre fut convoqué pour régler la quantité de troupes nécessaires à cette expédition. Tandis qu'il se rassembloit , un courier & quelques prisonniers faits par les patrouilles , déposèrent que sur notre droite les Cosaques Zaporoviens , contenus par le Calga-Sultan , ayant demandé & obtenu de ce Prince la neutralité , venoient de refuser tout secours au Gouverneur général de Sainte - Elisabeth. Les prisonniers ajoutaient que ce fort situé sur notre gauche contenoit une forte garnison. Ces détails éclairèrent le Kam & les Généraux sur leur véritable position. Il fut décidé que le tiers de l'armée , composée de volontaires rassemblés sous les ordres d'un Sultan & de plusieurs Mirzas , passeroit le fleuve à minuit , se diviserait en plusieurs colonnes , se subdiviserait successivement , & couvrirait ainsi la surface de la nouvelle Servie , pour y brûler tous les villages , toutes les récoltes amoncelées , enlever tous les habitans , & emmener tous les troupeaux. On

décida

décida encore que chaque soldat employé pour l'incursion auroit deux associés dans le reste de l'armée. Par cet arrangement, tout le monde devoit avoir part au butin, sans discussion sur les partages ; & l'intérêt général concouroit avec l'intérêt particulier pour bien choisir les soldats destinés à faire cette expédition. Le détachement fut également prévenu que le reste de l'armée, après avoir passé l'Ingul le lendemain, dirigeroit sa marche à petites journées vers la frontière de Pologne, en serrant Sainte-Elisabeth, pour protéger les fourageurs & attendre leur retour. Les talens destructifs dont les Sipahis avoient fait preuve, sembloient annoncer tant de zèle pour la dévastation, qu'on leur proposa d'y avoir part ; mais le froid les avoit si fort abattus, qu'aucun d'eux ne voulut marcher. Il n'y eut que les Serdenguetchety (1) & quelques autres Turcs qui suivirent le Sultan.

Le détachement sous ses ordres étoit parti ; & le froid, déjà moins rigoureux que la veille, s'étoit tellement adouci pendant la nuit qu'on devoit craindre le dégel. L'eau commençoit

(1) Espèce de troupes Turques dont le nom désigne des enfans perdus, des volontaires déterminés à vaincre ou mourir ; mais il ne leur arrive jamais ni l'un ni l'autre.

même à recouvrir la glace du fleuve , & ne laissoit d'espoir pour le traverser qu'en précipitant notre départ. L'armée fut bientôt prête. On la développa le long de l'Ingul : elle s'ébranle en même temps ; & les Tartares accoutumés à de semblables expéditions , en s'éloignant à une certaine distance les uns des autres , traverserent légèrement au petit trot : mais nombre de Sipahis , que la crainte faisoit marcher pécuniamment , & que le fracas des glaces rompues intimidait au point de les faire arrêter , disparurent & furent engloutis à nos yeux. Nous avions fait halte de l'autre côté du fleuve pour donner aux troupes le temps de se reformer. Quelques Sipahis échappés au danger de leur pusillanimité , vinrent déplorer le sort de leurs camarades ; ils plaignent surtout un de ces malheureux qui vient d'être abîmé dans le fleuve , avec une somme assez considérable pour faire la fortune d'un fils qu'il laisse. Un des Irats-Cosaques propose aussi-tôt d'aller pour deux séquins repêcher la bourse. On accepte son offre : il se déshabille pendant qu'on lui indique le trou parmi les glaces ; il y plonge aussi-tôt , & reste assez long-temps sous l'eau pour inquiéter les spectateurs ; mais au bout de quelques minutes il reparait avec le trésor en main. Ce succès encourage les camarades du mort ; ils regrettent encore des pistolets garnis en argent ;

l'intrépide Cosaque entreprend un second voyage, les satisfait sans disputer sur une augmentation de salaire, reçoit les deux séquins, reprend ses vêtemens, & court rejoindre ses drapeaux.

Pour suivre le plan arrêté, l'armée remonta jusqu'à ce qu'elle eût joint le chemin frayé dans la neige par les troupes de l'incursion. Nous traversâmes ce chemin près de l'endroit où se divisant en sept branches, il formoit une patte d'oie, dont nous tîmes constamment la gauche, observant de ne jamais entamer aucune des subdivisions que nous rencontrâmes successivement, & dont les dernières n'étoient plus que des sentiers tracés par un ou deux cavaliers. Le temps devenu pluvieux força l'armée de s'arrêter sur le bord de l'Adjemka, où elle passa la nuit. Mais au dégel qui nous avoit d'abord inquiétés, succéda rapidement un froid si vif, qu'on eut peine à plier les tentes. Une petite grêle violemment poussée coupoit le visage, faisoit sortir le sang par les pores du nez; & la respiration se gelant aux moustaches, y formoit des glaçons dont le poids étoit très douloureux. Une grande partie des Sipahis, éstrapés des marches précédentes, périt dans cette journée : les Tartares même en furent maltraités, mais personne n'osoit s'en plaindre. Krim-Gueray, qui depuis son incommodité

faisoit une partie de la route dans un traîneau couvert , s'égayoit pendant ce temps à me faire des questions sur le Pape , comparoit sa position à celle du Saint Pere , & regrettoit de n'être pas à sa place. Je saisis ce moment pour lui représenter la désolation que le froid occasionnoit dans son armée , & le danger d'une trop longue marche. Je ne puis adoucir le temps , me dit-il ; mais je puis leur inspirer le courage d'en supporter la rigueur : aussi - tôt il demande un cheval , & se conformant à l'usage qui interdit aux Souverains Orientaux les Chales (1) dont les particuliers s'enveloppent la tête , il brave les frimats , & force par son exemple les Sultans , ses Ministres , & tout ce qui l'environne , à se découvrir. Cet acte de vigueur , en arrêtant les murmures , plaçoit sous les yeux du Prince le tableau des désastres qui les occasionnoient. En effet , chaque instant nous enlevait des hommes & des chevaux. Nous ne rencontrions que des troupeaux gelés dans la plaine , & vingt colonnes de fumée qui s'élevoient déjà dans l'horison , complétoient l'horreur du tableau , en nous annonçant les feux qui dévastotent la nouvelle Servie (2).

(1) Les Chales sont une étoffe de laine fabriquée aux Indes , & de la plus grande finesse.

(2) Cette journée coûta à l'armée plus de trois

La rencontre de quelques broussailles & d'un peu de fourage détermina enfin le Kam à s'arrêter. On établit sa tente près d'une meule de foin qu'il fit distribuer, & qui malgré son énormité disparut en un instant. Nous nous amusâmes de ce coup-d'œil : il présentait à la fois l'avidité du pillage & la sévérité du bon ordre ; un courier du Sultan qui commandait l'incursion, nous apporta le soir des nouvelles de ce Prince. Il mandoit que les habitans d'un gros village s'étant retirés au nombre de douze cents dans un monastere, l'avoient contraint par leur résistance de faire attacher des mèches souffrées à quelques flèches, dans l'espérance de voir céder leur opiniâtreté à la crainte du feu ; mais que l'incendie, en enveloppant trop rapidement ces malheureux, les avoit tous consumés. Le Sultan ajoutoit au regret qu'il témoignoit de cet événement, quelques plaintes sur la cruauté des Turcs qui l'avoient accompagné, dont le seul courage, disoit-il, étoit de se baigner dans le sang de leurs prisonniers.

Krim-Gueray ne fut pas moins sensible que le Sultan au triste effet de l'incendie ; la cruauté des Turcs l'indigna : l'aspect des têtes coupées

mille hommes & trente mille chevaux qui périrent de froid.

le révoltoit d'avance (1). Je ferois pendre, ajouta-t-il, un Tartare qui oseroit se présenter devant moi dans l'attitude d'un bourreau. Comment peut-il exister une nation assez féroce pour entretenir la barbarie en la payant, & pour se plaire à des objets aussi dégoûtans ?

L'arrivée successive des Tartares qui revenoient déjà chargés de butin, en apportant de nouveaux détails, nous avoit fait veiller jusqu'à trois heures du matin. L'entrée de la tente du Kam ne pouvoit être interdite dans cette circonstance, & j'obtins la liberté d'aller prendre quelques heures de repos dans la mienne. MM. Ruffin & Coustillier l'occupoient, étoient gelés, dormoient peu, mouroient de faim. Une neige formoit le lit que je venois partager avec eux, & sur lequel, enveloppé de ma pelisse, je pris place & m'endormis : bientôt après un page du Kam entr'ouvre la porte, annonce un présent que son Maître envoie, le place aux pieds de M. Ruffin, & se retire. M. Coustillier que la faim tenoit plus éveillé, ne doute pas un moment que le présent ne soit mangeable ; il fait aussi que je n'ai rien de caché pour son

(1) Les Turcs sont dans l'usage d'apporter les têtes des ennemis tués au Général qui les commande ; les Tartares, au contraire, répugnent à cet usage.

appétit : mais trop éloigné pour faire l'examen du paquet, il prie son camarade de le visiter : celui-ci que le grand froid retient, se défend long-temps ; & forcé de céder , il avance son bras sans sortir sa tête de sa pelisse , saisit quelque chose de velu , le souleve à la lueur d'une lanterne suspendue au dôme de la tente , & ne présente à l'œil avide de M. Coustillier qu'une figure humaine. Frappé de cet objet horrible , il s'écrie : mon ami , c'est une tête ; & l'éclair n'est pas plus prompt que M. Ruffin ne le fut à la jeter hors de la tente , en maudissant tous deux le froid , la faim , & les plaisanteries Tartares.

Le froid augmenta si fort le lendemain , qu'au moment du départ , nonobstant des gants doublés de peau de lievre , mes mains en furent saisies dans le seul instant de me mettre en selle , & j'eus beaucoup de peine à y rétablir la circulation. Les colonnes de fumée qui bordoient l'horison à droite , & le Fort Sainte - Elisabeth que nous appercevions à gauche , ne laissoient plus d'incertitude sur la route que nous devions tenir. Nous la dirigeâmes vers des espèces de jalons placés devant nous , & que nous reconnûmes bientôt pour une préparation de feux de signaux. Des charpentes triangulaires à huit étages , remplies de paille & de fagots , n'étoient sans doute destinées qu'à répandre l'alarme à la

premiere apparition des Tartares : elles ne survirent cependant que de guides à leur armée jusqu'à Adjemka ; ce bourg , préservé des ravages de l'incursion par sa position dans le voisinage de Sainte - Elisabeth , ne nous présentait qu'un petit nombre d'habitans , & l'on soupçonna que la plus grande partie s'étoit réfugiée sous le canon de cette forteresse.

L'armée étoit en si mauvais état , qu'elle avoit tout à craindre elle-même d'une sortie. En effet , deux ou trois mille hommes , en l'attaquant dans la nuit , n'auroient eu que la peine de nous tailler en pièces. Ce danger n'étoit pas moins prouvé que l'impossibilité de s'y soustraire en continuant une marche dont les troupes ne pouvoient plus supporter la fatigue. Dans cette extrémité , Krim - Gueray ordonna aux Sultans & aux Mirzas de former un détachement de trois cents cavaliers pour aller aller au coucher du soleil insulter Sainte-Elisabeth , afin d'en tenir la garnison sur la défensive. Cette troupe d'élite , la seule dont le ressort moral pût encore surmonter l'abattement physique , en allant faire des prisonniers jusques dans le faux bourg , assura tellement le succès de cette ruse militaire , que l'armée put séjourner & réparer ses fatigues au milieu de la plus grande abondance. Le bourg d'Adgemka , de huit à neuf cent feux , situé sur une petite rivière du même

nom, annonçoit par l'abondance des récoltes en tout genre la fertilité du sol. On défendit cependant aux troupes d'occuper les maisons, dans la crainte d'un incendie prématuré. Il fut seulement permis d'enlever le bois & les vivres qu'on pourroit consommer. Le Kam lui-même donna l'exemple en logeant sous la tente. Le repos du lendemain, en réparant les forces & en donnant à une partie des troupes de l'incursion le temps de rejoindre avec une infinité d'esclaves & de troupeaux, acheva de répandre la gaieté dans l'armée.

J'observai que les Tartares de chaque horde & de chaque troupe avoient un mot de ralliement auquel leurs camarades répondoient pour les diriger. Celui d'Ak-sérai (le Palais blanc) étoit affecté à la maison du Kam. Mais s'il est aisé de concevoir l'utilité de cet expédient ; ce que l'on comprendroit à peine en le voyant, ce sont les soins, la patience, & l'extrême agilité que les Tartares mettent à conserver ce qu'ils ont pris. Cinq ou six esclaves de tout âge, soixante moutons & vingt bœufs, la capture d'un seul homme, ne l'embarraissent pas. Les enfans, la tête hors d'un sac suspendu au pommeau de la selle, une jeune fille assise sur le devant, soutenue par le bras gauche, la mère en croupe, le père sur un des chevaux de main, le fils sur un autre, moutons & bœufs en

avant , tout marche , & rien ne s'égare sous l'œil vigilant du berger de ce troupeau. Le rassembler , le conduire , pourvoir à sa subsistance , aller à pied lui-même pour soulager ses esclaves ; rien ne lui coûte , & ce tableau seroit vraiment intéressant si l'avarice & l'injustice la plus cruelle n'en étoit pas le sujet. J'étois sorti avec le Kam pour jouir de ce spectacle ; un Officier de la garde qui formoit autour de sa tente une ligne de circonvallation , vint l'avertir qu'un Noguais demandoit à lui porter plainte. Krim-Gueray y consentit , & suivi du même Officier , le Noguais s'avance vers nous ; mais incertain par la conformité de nos pelisses , ne sachant auquel des deux s'adresser , il semble me destiner la préférence. Cependant j'allois me reculer pour terminer son embarras , lorsque le Kam qui s'en étoit apperçu faisant signe à l'Officier de le laisser dans l'erreur , se recula lui-même , & m'ordonna d'écouter. Il s'agissoit d'un cheval perdu & d'un autre qu'il avoit volé en échange , sans pouvoir justifier le droit de représailles qu'il s'étoit attribué. Que dois-je répondre , dis-je au Kam ? Jugez comme vous pourrez , me répondit-il en riant. Je prononçai alors la restitution du vol , & j'allois mettre les parties hors de Cour , lorsque Krim-Gueray , qui s'amusoit de cette plaisanterie , me dit à l'oreille de ne pas oublier la bastonade. J'ajou-

taï aussi-tôt : je te fais grace des coups de bâton que tu as mérités. Un signe à l'Officier d'exécuter ma sentence , me prouva que le Kam ne me savoit pas mauvais gré d'avoir adouci la sienne.

Quelque soin qu'on eût mis en arrivant à la recherche des habitans d'Adgemka , ce ne fut que le surlendemain , au moment du départ , lorsqu'on mit le feu à toutes les meules de bled & de fourage qui receloient ces malheureux , qu'ils vinrent se jeter dans les bras de leurs ennemis pour échapper aux flammes qui dévoroient leurs récoltes & leurs foyers. L'ordre de brûler Adjemka fut exécuté si précipitamment , & le feu prit à toutes ces maisons couvertes de chaume avec une telle violence & une telle rapidité , que nous ne pûmes en sortir nous-mêmes qu'à travers les flammes. L'atmosphère , chargé de cendres & de la vapeur des neiges fondues , après avoir obscurci le soleil pendant quelque temps , forma de la réunion de ces matieres une neige grisâtre qui craquoit sous la dent. Cent cinquante villages également incendiés , en produisant le même effet , étendirent ce nuage cendré jusqu'à vingt lieues en Pologne , où notre arrivée put seule donner l'explication de ce phénomène. L'armée marcha long-temps dans cette obscurité ; & ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'on dé-

couvrit la désertion d'une grande partie des No-
guais du Yédesan, dont les fourageurs nous
avoient déjà rejoint, & qui, dans l'espérance
de soustraire leurs prises au droit de dix pour
cent dû au Souverain, s'en retournoient à tout
risque par le désert.

La route, dirigée vers la frontière de l'Ukraine
Polonoise, conduisit l'armée à Crasnikow. Ce
village, situé derrière un ravin marécageux, con-
tenoit une espèce de redoute dans laquelle les
habitans, réunis à une centaine de soldats, op-
posèrent d'abord quelque résistance; mais la
crainte des flammes les força bientôt de fuir
dans le bois voisin, d'où ils pouvoient fusiller
jusques dans le village. Pour les en délo-
ger, Krim-Gueray, qui s'étoit porté à la tête
du bois, ordonna de rassembler le reste des
Sipahis qu'il vouloit faire attaquer. Mais ces
braves, que le séjour d'Adgemka & la cessa-
tion du grand froid rendoit déjà insolens, s'étoient
dissipés au premier coup de fusil. Les Ignats
Cosaques, rangés derrière nous, animés par la
présence du Souverain, demandèrent & obtin-
rent la permission d'attaquer. Pied à terre aussitôt,
ils pénétrèrent dans les bois, enveloppèrent
le groupe qui s'y défend, en tuent une qua-
rantaine & ramènent prisonniers ceux qui
n'ont pu échapper par la fuite. Pendant cette
expédition, qui ne coûta aux Cosaques que

huit ou dix des leurs & quelques légères blessures aux Tartares qui environnoient le Kam , ce Prince, indigné de la lâcheté des Turcs, m'en entretenoit & présageoit l'humiliation qu'elle préparoit à l'Empire Ottoman. Occupé de cette idée, il étoit encore à cheval à l'entrée du village, lorsqu'il apperçut un Turc de la race des Emirs, qui venoit à pied, du bois, en tenant une tête à la main. Voyez-vous, me dit-il, ce coquin ? il vient m'empêcher de souper ; mais remarquez-le bien, à peine ose-t-il toucher la tête qu'il a coupée. L'Emir arrive, jette son trophée aux pieds du cheval du Prince, & prononce avec emphase les vœux qu'il fait pour que tous les ennemis de l'Empereur des Tartares éprouvent le même sort que celui qu'il vient d'exterminer. Cependant Krim-Gueray avoit déjà reconnu dans cette tête coupée la figure d'un de ses propres Cosaques. Malheureux, dit-il à l'Emir, comment l'aurois-tu tué ? mort, il te fait peur ; vivant, il t'auroit mangé ; c'est un de mes Ignats tué à l'attaque du bois : quelqu'autre, pour t'aider à me tromper, aura séparé sa tête, tu n'aurois pas même eu ce courage. Le Turc déconcerté cherche à se défendre ; il insiste, il ose assurer qu'il a tué cet homme lui-même, & que c'étoit un ennemi. Visitez ses armes, dit alors le Prince : cou-

teau, fabre, pistolets, tout fut visité sur le champ, & rien n'annonçoit le meurtre. Assez-mmez ce faux brave, s'écria Krim-Gueray. Aussi-tôt un Officier de sa garde, le frappant légèrement avec son fouet, veut, en satisfaisant la colere de son maître, préserver ce malheureux; mais celui-ci, fier de sa qualité d'Emir, dont le seul privilège en Turquie n'est toutefois que d'ôter respectueusement la coëffure de celui qu'on veut rosser, réclame insolemment contre l'attentat commis en sa personne. La fureur du Kam éclate alors : coupez le turban verd à coups de fouet sur la tête de ce coquin. Cet ordre, prononcé d'un ton ferme qui n'admettoit plus de ménagement, fut exécuté avec une rigueur plus cruelle que la mort. Cette exécution en imposa aussi aux Sipaïs, qui, après avoir refusé de partager avec les Tartares la fatigue de l'incursion, guettoient leur retour, leur enlevoient, le pistolet sur la gorge, les esclaves qu'ils amenoient; traînoient ces malheureux pendant quelque temps, & fatigués de ce soin, les coupoient en pièces pour s'en débarrasser.

Le Kam s'étoit proposé de faire attaquer le lendemain matin la petite ville de Sibiloff, située derriere le bois, à une lieue & demie de nous; mais sur le rapport des prisonniers, la garnison lui paroissoit trop forte, pour espérer de

l'enlever sans artillerie ; il permit seulement à quelques volontaires d'y aller , tandis qu'à la tête de son armée il se porta sur Bourki en Pologne. Le canon de Sibiloff, dont nous entendîmes le bruit pendant notre route , ne put empêcher le détachement Tartare qui s'y étoit porté , de brûler les fauxbourgs & d'y faire un grand nombre d'esclaves. Tous les villages qui étoient sur notre direction éprouverent le même sort ; & les Tartares , plus disposés à s'approprier la personne des habitans , qu'à s'étudier à distinguer les limites de la Pologne , continuèrent leurs brigandages bien au-delà des bornes qui leur étoient prescrites : mais si la sévérité des ordres du Kam ne put d'abord empêcher les ruses de l'avidité Tartare , qui ne s'occupoit qu'à confondre les habitans de la nouvelle Servie avec ceux de l'Ukraine Polonoise , les mesures que ce Prince avoit prises , eurent à la fin le succès qu'il desiroit ; & d'ailleurs la punition suivit toujours le délit de très près.

Pour garder plus sûrement les ménagemens dûs à la République de Pologne ; le gros de l'armée campoit toujours dans les environs des villages , se nourrissant de ses propres vivres ; & les Turcs , qu'on ne pouvoit se dispenser de loger , ayant osé mettre le feu à quelques maisons , furent rigoureusement punis. Un premier

apperçu portoit à vingt mille le nombre des esclaves que l'armée conduisoit; les troupeaux étoient innombrables. Nous ne pouvions plus aller qu'à petites journées; & la nécessité de surveiller la conduite des Tartares déterminâ Krim-Gueray à marcher sur sept colonnes. Dans chaque village où nous nous arrêtions, nos logemens marqués à la craie, laissoient aux Sipahis la jouissance des maisons que la suite du Kam n'occupoit pas. Ce Prince avoit ordonné que la mienne fût toujours à portée de lui. Je jouissois tranquillement de cet avantage depuis plusieurs jours, lorsqu'un Alay-Bey (1), qui n'avoit pas trouvé sans doute dans le village une habitation digne de lui, entre gravement chez moi, suivi de deux Sipahis qui portoient son équipage. Je lui demande ce qu'il veut : ne vous dérangez pas, me dit-il froidement. En même temps il s'établit sur une espèce d'estrade entre deux coussins qui ne le quittoient pas, & demande sa pipe. En vain lui fais-je observer que ce logement m'est destiné, que nous ne pouvions l'occuper ensemble, que je ne puis m'éloigner du Souverain, ni lui de sa troupe. Aucun argument ne le persuade; son établissement est fait, il est inébran-

(1) Colonel des Arnaouts Sipahis,

lable. Je prends alors le parti de faire prier le Sélictar de me débarrasser de cet hôte incommode. Le Sélictar vient aussi-tôt sous le prétexte de me visiter, & demande, en entrant, au Colonel, depuis quand il me connoît ? Celui-ci, sans se déconcerter, répond qu'il est venu pour faire connoissance en logeant avec moi. C'est à l'attaque du bois, lui répond avec ironie le Capitaine des gardes, qu'il falloit chercher à nous connoître, nous vous aurions tous bien reçus alors ; mais il faut aujourd'hui vous retirer & ne pas attendre surtout que le Kam, informé de votre démarche, ne saisisse ce prétexte pour faire éclater son mécontentement. Je connois, répond l'Officier, tout son pouvoir ; pour disposer de ma tête, un mot lui suffit ; il peut le prononcer ; mais vivant, je ne sortirai d'ici que lorsque l'armée partira. C'étoit son dernier mot ; rien ne put l'émouvoir. Furieux contre ce fou, le Sélictar me quitta pour aller informer Krim-Gueray de ce qui se passoit. Je reçus bientôt l'invitation de me rendre chez lui. Ce Prince étoit occupé à donner des ordres dont la sévérité me fit trembler. Animé depuis long-temps contre l'indiscipline & la lâcheté des Turcs, l'insolence de mon Alay-Bey venoit de le pousser à bout. On ne m'appelloit en effet que pour laisser le champ libre au coup qu'on alloit lui porter. Le Kam vouloit étendre sa ri-

gueur sur tous les Sipahis, & ne pouvoit être retenu que par la crainte du soupçon de partialité. S'il hésitoit à cet égard, j'étois bien décidé à mettre tout en usage pour laisser en paix le Colonel, dont la devise n'étoit pas vaincre ou mourir, mais dormir ou mourir. Je prétendis que ma plainte pouvoit avoir été mal rendue, que c'étoit moi qu'il falloit entendre; & parvenu à égayer le Kam sur le ridicule entêtement des Arnaouts, je fis disparaître le mien dans la foule. L'ordre fut révoqué sous la clause obligeante que je ne quitterois plus sa tente.

L'armée, chargée des dépouilles de la nouvelle Servie, réglant sa marche sur celle des troupeaux, s'approchoit lentement de la frontière; & les Tartares, toujours insatiables, n'étoient occupés qu'à tromper la surveillance du Kam, pour ajouter à leur butin, par une maraude prohibée sous les peines les plus sévères; mais la couleur brune des vêtemens Tartares s'appercevoit de trop loin sur la neige pour favoriser les ruses des pillards. Quelques Noguais s'étoient cependant détachés, pour tourner un village Polonois derriere lequel ils étoient prêts à se cacher, lorsque le Kam, qui prolongeoit la lisiere d'un bois sur un plateau d'où l'on dominoit la plaine, apperçut ces maraudeurs: il ordonna aussitôt de faire halte, & chargea son Sélictar d'aller en personne avec quatre Seimens nettoyer le village, & lui ame-

ner celui des Noguais, qu'il trouveroit en flagrant délit. L'air sombre, dont Krim-Gueray donna cet ordre, annonçoit un exemple. Déjà le Sélietar, qui s'étoit transporté à toutes jambes pour l'exécuter, reparoit & ramene un Noguais avec une pièce de toile & deux pelotons de laine qu'il avoit pris. Interrogé par son Souverain, ce maraudeur avoue sa faute, convient qu'il est instruit de la rigueur des défenses, n'objecte rien en sa faveur, ne sollicite aucune grace, ne cherche à intéresser personne, & attend froidement son arrêt, sans montrer ni orgueil ni foiblesse. Qu'il mette pied à terre, qu'on l'attache à la queue d'un cheval, qu'on le traîne jusqu'à ce qu'il expire, & qu'un crieur, en l'accompagnant, instruisse l'armée du motif de la punition. A cette sentence prononcée par le Kam, le Noguais ne répond qu'en descendant de cheval, & en s'approchant des Seimens qui doivent le lier; mais on ne trouve ni corde ni courroie. Tandis qu'on se dispose à en chercher, j'essaye un mot en sa faveur; & pour toute réponse, l'impatience de Krim-Gueray prescrit d'en finir, en se servant de la corde d'un arc : on objecte qu'elle est trop courte : eh bien, dit-il, qu'il passe sa tête dans l'arc tendu : le Noguais obéit, suit le cavalier qui l'entraîne; mais ne pouvant suffire au trot du cheval, il tombe & échappe ainsi au joug qui le retenoit. Cependant un nouvel

ordre du Prince remédie encore à cet incident. Qu'il tienne l'arc avec ses mains, ajouta-t-il. Le coupable passe aussi-tôt ses bras en croix ; & l'exécution de cet arrêt, qui condamnoit le coupable à être son propre bourreau, est sans doute l'exemple de la soumission la plus extraordinaire ; elle surpasse ce qu'on a raconté de plus étrange sur l'aveugle dévouement aux ordres du vieux de la Montagne (1).

Les soins de Krim-Gueray pour le maintien du bon ordre en Pologne s'étendirent jusqu'au culte religieux des habitans ; & quelques No-guais , convaincus d'avoir mutilé un tableau représentant le Christ , reçurent cent coups de bâton à la porte de l'Eglise : il faut, disoit-il, apprendre aux Tartares à respecter les beaux arts & les Prophètes.

Savran (2) étoit le point désiré, celui où l'on devoit faire les partages, congédier les différentes hordes, ne réserver que les troupes de Bessarabie & nous débarrasser de la cohue qui nous environnoit. Il fut décidé qu'on y séjourneroit, & l'on procéda le lendemain de notre arrivée aux partages ; mais l'exactitude des enquêtes n'empêcha pas quelques frippons

(1) M. Ruffin qui m'accompagnoit, & qui est aujourd'hui Professeur au Collège Royal, a été, ainsi que moi, témoin d'un fait aussi incroyable.

(2) Ville de Pologne dans le Palatinat de Bruklaw.

de soustraire une partie de leur butin au droit de 10 pour $\frac{0}{0}$, qui se prélevoit pour le Souverain. Cependant, malgré la fraude, ce Prince eut encore pour sa part près de deux mille esclaves qu'il distribuoit à tous venans. J'assistois nécessairement à ces détails; & témoin des libéralités du Kam dans ce genre, je lui représentai que s'il continuoit il en tariroit bientôt la source.

K R I M - G U E R A Y.

Il m'en restera toujours assez, mon ami; l'âge de la soif est passé; mais je ne vous ai pas oublié: éloigné de votre harem, courant les déserts, bravant les frimats avec nous, il est juste que vous ayez votre part; je vous destine six jeunes garçons d'une jolie figure, & tels enfin que je les choisirois pour moi.

L E B A R O N.

Je suis comblé de vos bontés; mais est-on digne d'une faveur si l'on n'en sent pas tout le prix? je craindrois, Seigneur, de ne pas attacher à ce présent celui que vous paroissez y mettre.

K R I M - G U E R A Y.

Je ne prétends pas non plus marchander votre reconnaissance. Je vous donne des esclaves, ils vous plairont: c'est tout ce qu'il me faut.

LE BARON.

Mais votre Sérénité n'observe donc pas que ma position est un obstacle invincible ? vos esclaves sont tous Russes : comment pourrois-je accepter à ce titre les sujets d'une Puissance amie de l'Empereur mon maître ?

KRIM-GUERAY.

Cette raison ne pouvoit manquer de m'échapper, je n'en conçois pas même encore le principe. L'hostilité fait les esclaves ; l'amitié les donne & les reçoit ; voilà ce qui vous concerne : au reste, je ne veux pas discuter vos devoirs, c'est à vous de les remplir ; & pour nous accorder, je substituerai six jeunes Géorgiens aux six Russes : tout s'arrange.

LE BARON.

Pas aussi aisément que vous le croyez, Seigneur, j'ai encore un retranchement difficile à attaquer.

KRIM-GUERAY.

Lequel ?

LE BARON.

Ma religion.

KRIM-GUERAY.

Pour celui-ci, je me garderai bien d'y tou-

cher : c'est sans doute bien fait de s'y conformer ; mais convenez au moins que cela est pénible.

LE BARON.

Je ferai plus, j'avouerai que la foiblesse humaine s'en écarte assez souvent ; par exemple, il est possible aujourd'hui que je ne me montre si scrupuleux & si attaché à mes devoirs, que parce que votre offre ne me tente nullement d'y manquer ; peut-être que six jolies filles m'auroient fait oublier tous mes principes ; & si l'on recherchoit bien, on verroit souvent que les plus sublimes efforts de vertu ne tiennent gueres qu'au genre de la tentation.

K R I M - G U E R A Y.

J'entends cela parfaitement, & ce moyen de séduction ne m'auroit pas échappé si j'avois pu l'employer ; mais, mon ami, j'ai ma religion aussi : elle me permet de donner aux Chrétiens des esclaves mâles, & me prescrit de garder les femelles afin d'en faire des prosélytes.

LE BARON.

Les hommes vous paroissent-ils donc moins précieux à convertir que les femmes ?

K R I M - G U E R A Y

Non sans doute : la sagesse de notre grand

Prophète a tout prévu. Cette distinction en est la preuve.

LE BARON.

J'avoue, Seigneur, que je n'en connois pas le motif, & vous me permettrez de croire simplement que les jolies filles vous plaisent davantage.

KRIM-GUERAY.

Point du tout, je vous jure; mais j'obéis à la loi la plus raisonnable. En effet, l'homme étant par sa nature indépendant, dans l'esclavage même il conserve un ressort que la crainte contient à peine. Il a le sentiment de ses forces, le moral le domine; Dieu seul peut agir sur ce moral. Chez vous, chez moi il peut être également éclairé: la conversion d'un homme est toujours un miracle; celle des femmes, au contraire, est la chose du monde la plus naturelle & la plus simple: elles sont toujours de la religion de leurs amans: oui, mon ami, l'amour est le grand missionnaire; lorsqu'il paroît, jamais elles ne disputent.

Je ne disputai pas non plus sur cette étrange assertion qui, sans doute, n'est applicable qu'aux femmes dans l'esclavage.

Après avoir distribué la plus grande partie des esclaves qui lui étoient échus en partage, & congédié les Noguais, le Kam dirigea sa
marthe

marche sur Bender ; mais si la diminution de l'armée lui promettoit plus de légèreté dans sa marche , la générosité du Prince venoit de mettre un nouvel obstacle au desir qu'il avoit de presser son retour. En effet , les Sultans & les Ministres réduits jusques-là au seul équipage de campagne , tenoient de leur maître un superflu qui ne leur permettoit plus de marcher avec autant de célérité. Le Cadi-Lesker , le plus insatiable comme le plus habile à succéder , étoit aussi le mieux partagé. Curieux de l'examiner au milieu de son abondance , je fus le voir un soir.

Ce grand Juge , vénérable par son âge & sa barbe blanche , nonchalamment couché sur le tapis destiné aux cinq prières , l'œil avide & avec un sourire malin , n'y contemploit alors qu'une quarantaine d'esclaves de tout âge , qui rassemblés autour d'un poêle , formoient un groupe de figures des deux sexes dont tous les regards étoient également fixés sur lui. Je vous fais mon compliment , lui dis-je en entrant , sur le succès d'une guerre dont il me paroît que vous avez tiré bon parti.

LE CADI-LESKER.

Vous voyez en effet que le Kam m'a très bien traité ; mais vous savez aussi qu'il faut employer ses richesses pour en jouir , & cela m'est difficile.

P

LE BARON.

Si j'en crois cependant les principes du Kam sur la conversion des femmes, il a compté sur vous pour des profélytes.

LE CADI-LESKER.

Je cherchois, quand vous êtes venu, laquelle de ces figures est la plus agréable. Examinez de votre côté, & voyons si nous ferons le même choix.

LE BARON.

Je suis déjà décidé : cette jolie fille élevée sur ce banc, dont la taille est svelte, le maintien modeste, le regard doux, emporte mon suffrage.

LE CADI-LESKER.

Moi, je donne le mien à ce visage rond, bien coloré ; & je réponds que ce petit drôle vêtu en Page sera charmant. Je vous avouerai même que cette taille svelte qui vous a séduit, ne me paroît à moi qu'un défaut d'embonpoint.

LE BARON.

En ce cas, je cesse de vous plaindre, car elle est la seule à qui l'on puisse reprocher ce défaut ; mais j'en vois là de bien jeunes : pour-

riez-vous me dire à quel âge on s'occupe de leur conversion ; & si les Nonguais , dont je connois la diligence à enlever les filles , n'ont pas trop de promptitude à les épouser ?

LE CADI-LESKER.

Non , les Tartares sont au contraire très scrupuleux à cet égard.

LE BARON.

Mais , Monsieur , scrupuleux tant que vous voudrez , ils ne peuvent interroger leurs esclaves sur leur âge ; & cette connoissance même ne suffiroit pas.

LE CADI-LESKER.

Ils ont aussi un meilleur moyen pour tranquilliser leur conscience. Le voici : la force d'une jeune fille leur paroît-elle douteuse , ils ont l'air de se fâcher , l'effrayent , l'obligent à se sauver , & c'est lorsqu'elle se met en course , qu'ils lui lancent un de leurs bonnets , dont le choc , sans être dangereux , suffit cependant pour la faire tomber si elle est foible. Dans ce cas , ils respectent sa grande jeunesse , la consolent de sa chute , & attendent patiemment qu'elle soit assez forte pour résister à cette épreuve.

LE BARON.

Je ne fais si elle suffit ; mais dans ce cas mé-

me , répondriez-vous de la bonne foi de ceux qui l'emploient ? On peut toujours garantir , me répondit le Cadi-lesker , que les usages sont plus fidelement observés chez une nation simple , que les lois les plus séveres ne le sont parmi les nations policées.

Une sorte de mal-être que j'éprouvois dans ce moment , & que j'attribuois à la chaleur étouffante de la chambre du Cadi-lesker , me détermina à le quitter pour me rendre chez moi ; mais le passage subit d'une pareille atmosphère au froid le plus vif , me fit une telle révolution , que je tombai sans connoissance sur la neige. J'y étois depuis quelque temps , lorsqu'un des gens du Juge s'en apperçut & en avertit son maître. Cependant les secours qu'il s'empressa de me donner auroient eu peu de succès , si Kfim-Gueray , instruit de mon accident , n'avoit envoyé par un de ses pages de l'eau de Luce qu'il me fit respirer. Non-obstant ce secours , j'étois trop foible pour pouvoir gagner mon logement : quatre Tartares m'y transporterent ; & l'effroi qu'en eurent MM. Ruffin & Constellier , en excitant ma sensibilité , acheva de ranimer mes esprits.

Nous arrivâmes le lendemain à Bender. Nous en étions encore à quelque distance , lorsque nous apperçumes le Gouverneur de cette ville qui venoit au-devant de nous. A l'approche

du Kam, ce Visir, suivi d'un grand cortège, met pied à terre avec sa troupe, s'avance vers le Prince, le salue profondément & se retourne pour marcher à pied devant lui; mais, après ce témoignage de respect, il en reçut la permission de remonter à cheval, & accompagna Krim-Gueray jusqu'au Niester qui nous séparoit de la forteresse. Nous apperçûmes alors un pont de bateaux que le Pacha avoit fait construire avec d'autant plus de difficulté, qu'il avoit fallu rompre les glaces qui couvroient encore le fleuve : mais ces soins, qu'il avoit pris pour faire sa cour au Souverain des Tartares, eurent peu de succès, & toutes les instances du Visir ne déterminèrent point ce Prince à vouloir en profiter. Je passe les fleuves, dit-il, d'une manière plus économique. Aussi-tôt il pousse son cheval au petit trot, & force le Pacha, que cette gaieté fit frémir, à suivre son exemple. Le fracas des glaces, qui se fondoient sous nous, devoit en effet lui faire regretter ses pontons; & ce ne fut qu'à l'autre rive qu'il put réellement se convaincre de leur inutilité. Pendant ce trajet, le canon de la place avoit commencé son salut : Krim-Gueray entra dans Bender, au bruit de toute son artillerie. Logé chez le Gouverneur, il y séjourna pour congédier ses troupes, tandis que sa maison fut à Caouchan se préparer à

le recevoir ; & nous y arrivâmes tous également satisfaits de pouvoir nous reposer des fatigues de la campagne.

Cependant les nouvelles que l'on recevoit de Constantinople, d'où l'armée Ottomane se dispoſoit à partir pour s'approcher du Danube, ne permettoient pas aux Tartares une longue inaction. Au milieu des plaisirs dans lesquels Krim-Gueray aimoit à ſe délaſſer, ſa prévoyance avoit déjà donné ordre de raſſembler de nouvelles troupes ; il croyoit néceſſaire de ſe porter lui-même vers Cotchim, afin d'en éloigner le Grand-Viſir. L'ignorance qui conduiſoit ce premier Miniſtre, avoit en effet beſoin d'être contrariée par un homme auſſi puiffant, auſſi éclairé que le Kam ; & l'on a déjà vu que ſes diſpoſitions n'étoient pas favorables à Emin Pacha. Celui-ci, plus circonſpect dans ſon mécontentement, & forcé de cacher les moyens de le manifefter, n'en étoit qu'un ennemi plus dangereux.

Au milieu de ces occupations, Krim-Gueray éprouvoit plus fréquemment les affections hypocondriaques auxquelles il étoit ſujet. Seul avec lui pendant une de ces attaques qu'il ſupportoit avec impatience, je cherchois à l'éloigner de tout remède empyrique, lorsque le nommé Siropolo, qui lui en avoit déjà propoſé, entra dans l'appartement. Cet homme, né à Corſou,

Grec de Religion, grand Chymiste, Médecin du Prince de Valachie, & son Agent en Tartarie, avoit à ce titre ses entrées; il ne manqua pas cette occasion d'offrir les secours de son art, en assurant qu'une seule potion, nullement désagréable au goût, suffiroit pour le guérir radicalement. A cette condition j'y consens, répondit le Prince; & le Médecin sortit pour la remplir. Je frémis d'une manière si marquée, que Krim-Gueray s'en appercevant, me dit en souriant : Quoi, mon ami, vous avez peur ! Sans doute, lui répliquai-je vivement; examinez la position de cet homme, examinez la vôtre, & jugez si j'ai tort. Quelle folie, dit-il, à quoi bon cet examen ? Un coup-d'œil suffit, regardez-le, regardez-moi, & voyez si cet infidèle oseroit. J'employai vainement les instances les plus vives, jusqu'à l'arrivée du remède; & la promptitude avec laquelle il dissipa l'indisposition du Kam, ne fit qu'ajouter à mes craintes. La journée du lendemain accrut aussi mes soupçons. A peine sa foiblesse lui permit-elle de paroître en public : mais l'adresse du Médecin, en annonçant une crise salutaire, en faisoit agréer le symptôme & garantissoit la guérison. Cependant Krim-Gueray ne sortoit plus du Harem; & justement effrayé de son état & de la sécurité de ses Ministres, en leur faisant partager ma terreur, je les déterminai à faire

comparoitre Siropolo, pour lui signifier que sa vie dépendoit de celle de leur maître. Mais ce Chymiste connoissoit assez le moral de ses Juges, pour croire que leur ambition s'occupoit moins du mort que du successeur. Aucune menaces ne purent le troubler. Nous étions sans espérance, & je ne comptois plus revoir le Kam, lorsqu'il me fit dire de venir lui parler. Introduit dans son Harem, j'y trouvai plusieurs de ses femmes à qui leur douleur & la consternation générale avoit fait oublier de se retirer. J'entrai dans l'appartement où Krim-Gue-ray étoit couché. Il venoit de terminer différentes expéditions avec son Divan-Effendi (1). En me montrant les papiers qui l'environnoient, voilà, dit-il, mon dernier travail, & je vous ai destiné mon dernier moment. Mais s'apercevant bientôt que les plus grands efforts ne pouvoient vaincre la douleur qui m'accabloit; séparons-nous, ajouta-t-il, votre sensibilité m'attendriroit, & je veux tâcher de m'endormir plus gaiement : il fit signe alors à six Musiciens, rangés au fond de la chambre, de commencer leur concert; & j'appris une heure après que ce malheureux Prince venoit d'expirer au son des instrumens. Je n'ai pas be-

(1) Secrétaire du Conseil.

soin de dire combien sa perte causa de regrets ; & à quel point elle m'affligea moi-même. La désolation fut générale ; & l'effroi même s'empara tellement des esprits, que ceux qui la veille dormoient dans une parfaite sécurité , croyoient déjà l'ennemi à leur porte.

Tandis que le Divan assemblé expédioit des couriers , décernoit l'autorité de l'inter-regne à un Sultan , & se dispoisoit à faire inhumer Krim-Gueray , Siropolo obtint sans nulle difficulté le passeport & le billet de poste dont il avoit besoin pour se rendre tranquillement en Valachie. Cependant les symptômes du poison se manifestèrent sensiblement lorsqu'on embauma le corps : mais l'intérêt présent de cette Cour étouffa toute idée de vengeance & de punition du coupable. Le corps du Prince fut transporté en Crimée dans un carrosse drappé , attelé de six chevaux caparaçonnés de drap noir. Cinquante cavaliers , nombre de Mirzas & un Sultan qui commandoit l'escorte , étoient également en deuil ; & l'on remarquera que dans tout l'Orient cet usage n'est connu que des Tartares.

La grande fatigue que j'avois supportée si long-temps , jointe à l'incertitude que cet événement jetoit sur ma position , me fit céder facilement au desir de me rendre à Constantinople pour y attendre les ordres qu'on jugeroit à propos de m'y adresser. Une partie

de ma maison étoit encore à Bactchéseray ; je laissai l'autre à Caouchan où M. Ruffin restoit chargé des affaires ; & je partis avec mon Secrétaire, un Chirurgien, un Laquais, & le Bachetchoadar du Kam, chargé de me conduire & muni des ordres nécessaires. Nous étions vêtus à la Tartare, & notre équipage y étoit analogue ; il chargeoit à peine un cheval que le postillon conduisoit en main, & que nous suivions à franc étrier : mais nonobstant le grand trot de la poste Tartare, la distance des relais réduisit à quinze lieues notre première journée. Il étoit encore jour lorsque nous arrivâmes au village de Bessarabie, que mon conducteur avoit élu pour notre domicile : il me fit arrêter au milieu d'une place enceinte de maisons. J'y remarquai que chaque habitant se tenoit sur sa porte le regard fixé sur nous, tandis que le Tchoadar, faisant des yeux sa ronde, les examinoit l'un après l'autre. Eh bien, lui dis-je, où logeons-nous ? je ne vois personne s'en occuper. Au contraire, me répondit-il, tout le monde attend & desire la préférence : en choisissant la maison qui vous plaira le plus, vous ferez un heureux. J'observai pendant ce discours un vieillard seul devant sa porte. Son air vénérable m'intéressoit : je me décidai pour lui ; & ce choix ne fut pas plutôt manifesté, que tous les habitans rentrèrent chez eux. L'empresse-

ment de mon nouvel hôte exprimoit sa satisfaction. A peine m'eut-il introduit dans une chambre basse, assez proprement rangée, qu'il amena sa femme & sa fille, toutes deux à visage découvert (1) : la première portoit un

(1) On voit que la loi du Namckrem, dont j'ai parlé dans le Discours préliminaire, n'est pas observée scrupuleusement par les femmes Tartares. On a dû remarquer aussi chez ce peuple un grand nombre d'usages qui semblent indiquer l'origine de ceux des nôtres qui leur sont analogues, ne pourroit-on pas aussi retrouver le motif de la couronne nuptiale & des dragées qui sont usitées aux mariages des peuples Européens, dans la manière dont les Tartares dotoient leurs filles ? Ils les couvroient de millet. Dans l'origine des premières sociétés, les semailles ont dû être le signe représentatif de toutes les richesses. On plaçoit à cet effet un plateau d'environ un pied de diamètre sur la tête de la mariée, on y étendoit un voile qui lui recouvroit la figure, & descendoit jusqu'aux épaules ; après quoi, on versoit sur le plateau du millet qui, en se répandant autour d'elle, formoit un cône dont la base se proportionnoit à la taille de la nouvelle épouse. Sa dot n'étoit complétée que lorsque la pyramide de millet arrivoit jusqu'au plateau, dont le voile ménageoit la respiration. Cet usage n'étoit pas favorable aux petites tailles, & l'on se contente aujourd'hui d'estimer la quantité de mesures que vaut une fille ; mais les Turcs & les Arméniens qui font leurs calculs en argent, en conservant l'usage du plateau & du voile, jettent des pié-

bassin & une aiguiere ; la seconde une serviette qu'elle étendit sur mes mains après que je les eus lavées : prévenu par mon conducteur , je me soumis sans difficulté à tout ce que l'hospitalité dictoit à ces bonnes gens. Après s'être occupé du souper , & avoir laissé aux femmes le soin de le préparer , le vieillard , qui jusques-là m'avoit cru Mirza , détrompé par le Tchoadar , vint aussi-tôt me prier d'excuser son peu de moyens pour me recevoir convenablement : ma réponse le tranquillisa ; & comme je voulois le questionner sur les objets qui m'environnoient , je l'obligeai de s'asseoir , de fumer & de prendre avec moi le café que mon Laquais m'apporta. Cette petite honnêteté , qu'un Mirza n'auroit sûrement pas faite à mon hôte , acheva de le disposer à la conversation. Je le priai alors de me dire pourquoi , dans la seule vue d'exercer l'hospitalité , ils s'étoient assujettis à un usage dont il éprouvoit en ce moment l'inconvénient , & qui seroit capable de ruiner le particulier le plus riche , si le choix des voyageurs tomboit fréquemment sur lui par l'effet du hasard.

ces de monnoies sur la mariée , ce qu'ils appellent répandre le millet. La couronne & les dragées n'auroient-elles pas la même origine ?

LE VIEILLARD.

La préférence que vous m'avez donnée ne m'a fait sentir que le plaisir de l'obtenir. Nous ne considérons l'hospitalité que comme un bénéfice ; celui d'entre nous qui jouiroit constamment de cet avantage , ne feroit que des jaloux ; mais nous ne nous permettons aucune démarche capable de déterminer le choix des voyageurs : notre empressement à nous rendre sur la porte de nos maisons , n'a pour objet que de prouver qu'elles sont habitées ; leur uniformité maintient la balance , & ma bonne étoile a pu seule me procurer le bonheur de vous posséder.

LE BARON.

Dites-moi , je vous prie , traitez-vous le premier-venu avec la même humanité ?

LE VIEILLARD.

La seule différence que nous y mettons , est d'aller au-devant du malheureux que la misère rend toujours timide. Dans ce cas , le plaisir de le secourir , appartient de droit à celui qui peut le premier s'en emparer.

LE BARON.

On ne peut remplir avec plus d'exactitude la

loi de Mahomet ; mais les Turcs ne sont pas si fidèles observateurs du Coran.

LE VIEILLARD.

Nous ne croyons pas non plus , en exerçant l'hospitalité , obéir à ce livre divin. On est homme avant d'être Musulman : l'humanité a dicté nos usages , ils sont plus anciens que la loi.

LE BARON.

Je remarque cependant que vous en avez d'assez modernes. Par exemple , ce lit à quatre colonnes , l'impériale (1) , le coucher , cette table , ces chaises , sont-ce des meubles tartares ,

(1) La forme des lits tartares que je viens de citer , ainsi que celle du trône du Grand-Seigneur qui présente également un lit à quatre colonnes , invitent à un rapprochement qui peut paroître intéressant. Si l'on considère que les premiers gouvernemens ont dû être paternels , & que les Tartares ont , en ce genre , comme dans beaucoup d'autres , les annales les plus anciennes , on ne fera pas étonné que la forme du lit sur lequel leurs vieillards devoient naturellement rendre les jugemens , ait été adoptée pour servir de modèle aux trônes de l'Orient ; & si l'on ajoute à cette remarque l'envahissement de toute l'Europe par des peuples originairement Tartares , on aura l'explication du terme , *Lit de justice* , toujours employé lorsque la Majesté Souveraine se déploie.

ou bien ne les trouve-t-on que chez vous ?

LE VIEILLARD.

Nous n'en connoissons point d'autres.

LE BARON.

J'en suis d'autant plus étonné , que les Moldaves & les Turcs n'en ont point de semblables ; & j'ai peine à concevoir par quelle route cet usage européen a pu vous parvenir. Comment n'avez-vous pas adopté , ainsi que vos freres de Crimée , les meubles turcs ?

LE VIEILLARD.

Vous voyez aussi quelques coussins que nos peres ne connoissoient pas : mais la corruption a dû faire ici moins de progrès qu'en Crimée , où nos Sultans donnent l'exemple de la mollesse turque dans laquelle ils sont élevés en Romélie.

LE BARON.

Je sens parfaitement cette distinction , mais elle ne m'éclaire pas sur l'origine des meubles européens que je retrouve ici.

LE VIEILLARD.

Rien ne marque cependant mieux cette origine que vous desirez connoître. Ces meubles

de famille ne peuvent être européens : nous sommes la tige aînée ; ce sont vos meubles qui sont tartares.

Cette réponse ne pouvoit qu'exciter ma curiosité : je multipliai mes questions , & j'eus le plaisir d'entendre répéter à mon hôte tout ce que j'avois déjà conjecturé moi-même à ce sujet. Il m'apprit aussi que les Tartares de la mer Caspienne & ceux qui sont au-delà de cette mer , conservoient les mêmes usages.

Le desir d'aller coucher sur le bord du Danube , nous forçoit à partir de très bonne heure. Au moment du départ , notre hôte se montra fidèle à ses principes : il me fut impossible de le déterminer à recevoir le présent dont je voulois reconnoître le bon accueil qu'il m'avoit fait. Nous arrivâmes à Ismahél (1) , & je ne pus jeter les yeux sur l'autre rive du Danube sans songer à la morgue insolente des Turcs avec lesquels je devois avoir à traiter le lendemain. J'apercevois déjà l'influence de leur voisinage , & l'entrepôt du commerce entre les Tartares & les Turcs n'offroit déjà plus cette bonhomie & cette franche simplicité qui caractérise les premiers. Loin d'y retrouver des hôtes obligeans & secourables , on n'y est livré

(1) Ville de Bessarabie sur la rive gauche du Danube près son embouchure.

pour toute ressource qu'à l'avidité des Juifs, toujours appelés par l'appât du gain où l'on veut les souffrir.

A l'avantage que la ville d'Ismahël a de servir d'entrepôt pour la traite des grains par le Danube, se joint une industrie qui lui est particulière, la fabrication des peaux de chagrins que nous nommons chagrins de Turquie. On voit autour de la ville de grands espaces destinés à la préparation de ces peaux : travaillées d'abord comme le parchemin, elles sont soutenues en l'air par quatre bâtons qui les tendent horizontalement, & les disposent à recevoir l'impression d'une petite graine fort astringente dont on les couvre. Au bout d'un certain temps, les chagrins se trouvent faits & parfaitement préparés.

Nous avions deux bras du fleuve à passer pour arriver à l'autre rive ; le jour paroissoit à peine, lorsque le bac nous transporta dans l'île intermédiaire. Nous la traversâmes sur une diagonale de quatre lieues pour joindre le second bras vis-à-vis Tultcha, forteresse turque située au-dessous du confluent. Après y avoir pris le relais, nous continuâmes notre route à travers une forêt dans laquelle le postillon nous prévint d'être sur nos gardes ; mais il me sembloit que cinq Tartares ne pouvoient exciter l'avidité du fils du Gouverneur & de quelques Sei-

gneurs de son âge, qui, au dire de notre guide, s'amusoient à détrousser les passans. Nous nous croyions à l'abri de ces espiègleries, lorsqu'au sortir du bois nous rencontrâmes un cavalier proprement vêtu, bien monté & suivi d'un coupe-jarret, tous deux armés avec une profusion vraiment ridicule : deux carabines, trois paires de pistolets, deux sabres & trois ou quatre grands couteaux, persuadoient à chacun de ces hommes qu'ils étoient redoutables. A cet étrange attirail de guerre se joignoit un ton d'insolence destiné sans doute à en imposer aux gens timides, & faire juger si l'on devoit attaquer ou non. Nous leur donnâmes civilement le salut lorsqu'ils furent à portée de nous; & leur première hostilité fut de n'y pas répondre. Jugeant alors par notre douceur à recevoir cette espèce d'insulte, que quelques braves nous rendroient tout-à-fait traitables, celui de ces coquins qui paroissoit être le maître, prend un pistolet dans son arsenal, anime son cheval, caracole à côté de nous; mais enfin fatigué de voir que ce drôle vouloit nous en imposer, & réfléchissant d'ailleurs que l'opinion de notre timidité pouvoit le conduire à quelques démarches qui nous auroient forcés nous-mêmes à le tuer, je crus qu'il étoit plus prudent de s'en débarrasser en réformant ses idées. Je me détachai alors de notre troupe, &, le

pistolet à la main , j'entre en lice avec le caracolleur : étonné de cette sortie , il ralentit ses évolutions. Votre cheval me paroît bien dressé , lui dis-je en riant ; mais s'il est de bonne race , il ne doit pas craindre le feu ; voyons : aussitôt je tire près de ses oreilles ; l'animal se cabre ; le cavalier jette son arme pour se tenir aux crins , son bonnet tombe , & je l'abandonne dans ce petit désordre qui le corrige suffisamment pour nous laisser continuer notre route.

Après avoir traversé les plaines du Dobrodgan (1), j'observai que le sol qui s'élevait insensiblement vers le pied des montagnes qui nous séparoient de la Thrace , offroit par-tout des couches de marbres qui semblent servir de base au Balkan (2). Nous pénétrâmes dans ces montagnes par une gorge d'où sort le Kamtchiksouy (la rivière du Fouet). Ce torrent constamment alimenté par des sources d'eau vive , renvoyé dans son cours d'un rocher à

(1) Province de la Turquie Européenne entre le Danube & les montagnes de Thrace ; elle est célèbre par une petite race de chevaux dont les Turcs font surtout grand cas à cause qu'ils sont tous ambleurs.

(2) C'est le nom que les Turcs donnent aux montagnes de Thrace , & en général aux chaînes de montagnes les plus élevées.

l'autre , serpente de maniere qu'il faut le traverser dix-sept fois pour arriver au fond de la gorge , où nous commençâmes à nous élever sur les montagnes par des chemins très difficiles. Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un village situé vers la moyenne région, & nous commençons à y prendre quelque repos, lorsque le bruit d'une nombreuse cavalcade vint l'interrompre. C'étoit le nouveau Calga Sultan, frere de Dewlet-Gueray que la Porte venoit de nommer pour succéder à Krim-Gueray sur le trône des Tartares. Ce Prince qui me croyoit encore à Caouchan , n'eut pas plutôt appris que j'étois dans le même village , qu'il me fit prier de l'aller voir. Il me dit que l'armée Ottomane étoit en marche ; & après m'avoir témoigné quelques regrets sur la différence de nos routes , il finit par m'engager à me détourner un peu de la mienne pour aller à Séray (1) voir le nouveau Kam son frere. Il se prépare à en partir , ajouta-t-il , & j'espère qu'en vous déterminant à revenir avec nous , il vous fera oublier une perte que vous avez cru irréparable. Je ne croyois pas en effet que Krim-Gueray fût aisé à remplacer : mais je me déterminai sans peine à parcourir les appanages des Sultans Tartares , afin d'achever par le

(1) Séray , ville de la Romélie dans l'appanage des Sultans Tartares.

tableau de la maniere dont ils existent dans la Romélie, l'examen de tout ce qui concerne cette nation.

Nous avions encore à traverser la plus haute chaîne des montagnes du Balkan ; l'aspect de leurs différentes couches & la variété des roches, que la nature semble n'avoir rompues avec effort que pour laisser échapper les indices des trésors qu'elles renferment, présentent à chaque pas ces grands caractères, qui, en étendant nos idées sur l'origine de la nature, nous ramènent à contempler son ouvrage avec plus d'ardeur & plus d'intérêt. Je vis dans cet endroit des montagnes des ruines d'anciens châteaux ; j'y observai de nombreuses excavations, semblables à celles que j'avois remarquées en Crimée, & qui sans doute ne sont aussi dans le Balkan qu'autant de monumens de la tyrannie.

Parvenus jusqu'à la haute région de ces montagnes, nous y trouvâmes des violettes en abondance, dont la tige & les feuilles cachées sous la neige formoient un tapis aussi étonnant qu'agréable. En continuant notre route, nous joignîmes celle qu'on venoit de tracer pour l'armée Ottomane. Elle étoit dirigée sur Ysfakché. Cette route, seulement indiquée par quelques abbatis d'arbres, dont les troncs étoient coupés à deux pieds de terre pour la

commodité des travailleurs, promettoit peu de facilité à l'artillerie qui devoit y passer. Deux monticules de terre, élevées à droite & à gauche du chemin, répétées de distance en distance & toujours en vue les unes des autres, étoient dans les plaines les seuls jallons de cette route. Je la quittai à Kirk-Kilissié (les quarante Eglises). Pendant qu'on s'occupoit à me chercher des chevaux dont la poste manquoit, le Turc, chargé de la direction de cette poste, voulut me consoler de ce retard, il m'invita poliment à monter chez lui; & après avoir ordonné de faire un café lourd (1), il me fit donner une pipe en attendant; & pour comble de régal, il y plaça galamment un petit morceau de bois d'aloës : cela fait, mon hôte, rejetant sur le Gouvernement le défaut de service dont je pouvois me plaindre, se mit à politiquer : mais fatigué de son bavardage, je l'invitai à fumer avec moi, dans l'espérance que cette occupation ralentiroit ses discours. Il regarde aussi-tôt sa montre, compte

(1) Expression dont les Turcs se servent pour avertir qu'on n'épargne pas le café. C'est un préjugé très faux que celui de croire que les Turcs aiment le café foible; & s'ils en ont fait prendre à quelques Européens, cela prouve seulement qu'on ne s'étoit pas occupé de les bien traiter.

avec ses doigts, & me dit, je serai à vous tout à l'heure.

Une tête penchée sur un col alongé, l'en-semble de sa personne un tant soit peu ex-centrique, m'avoit déjà fait soupçonner qu'il étoit amateur d'opium. Effectivement il tira de sa poche une petite boîte avec un grand air de mystère ; il frappe alors des mains pour appeller un de ses gens, lui montre la boîte ; & ce signe fit arriver tout de suite & le café pour nous & la pipe du maître, que précédoit un grand verre d'eau fraîche. L'ama-teur sourit à ce tableau, ouvre sa boîte, en tire trois pillules d'un volume égal à de gros-ses olives, les roule dans sa main l'une après l'autre, m'en offre autant, & sur mon refus, avale avec une gravité merveilleuse la dose de bonheur qu'il s'étoit préparée ; & cette dose auroit sans doute suffi parmi nous pour tuer vingt personnes. Le temps qu'il fallut pour avoir les relais, me donna celui d'exa-miner le jeu des muscles & les écarts d'ima-gination, qui préluderent à l'ivresse dans la-quelle je laissai ce bienheureux Thériaki (1).

Nous étions entrés en Romélie, & nous n'eûmes pas plutôt pénétré dans l'appannage

(1) On appelle ainsi les amateurs d'opium.

des Princes Ginguisiens, que je fus frappé d'un aspect aussi riche qu'étranger au reste de l'Empire Ottoman. Des productions variées, abondantes & soignées, des maisons de campagne, des jardins agréablement situés, nombre de villages à chacun desquels on distinguoit le château du Seigneur & ses plantations, tapissoient le sol, s'élevoient jusques sur les collines, & formoient un ensemble dans le goût Européen, dont les détails redoublaient mon étonnement.

La ville de Séray se présentoit devant nous, ainsi que le Palais du Kam. Nous y arrivâmes par une grande avenue qui prolongeoit la façade des bâtimens, & conduisoit de-là sur l'esplanade qui sépare la ville du château. Plusieurs rues, aboutissantes dans la direction des rayons d'un cercle, étoient prolongées dans la plaine par des plantations, & formoient une étoile dont la première cour occupoit le centre. Nous la traversâmes pour arriver à la seconde où nous mîmes pied à terre. Je fus d'abord introduit chez le Sélictar dans un des bâtimens latéraux. Cet Officier, après m'avoir laissé quelques momens de repos que le café accompagne toujours, fut avertir son maître de mon arrivée, & revint un instant après pour me conduire à son audience. Une Cour d'honneur précédoit le corps-de-logis isolé que
Dewlet,

Dewlet-Gueray habitoit. Environné d'un grand nombre de Courtisans, il paroissoit plus occupé d'une barbe naissante, que son élévation au trône l'obligeoit de laisser croître, que de la tâche difficile qu'il avoit à remplir. J'ai été à portée de me convaincre dans un long entretien avec ce Prince, que trop jeune encore, & peut-être même d'un caractère trop foible, pour oser suivre les traces de Krim-Gueray son oncle, il n'avoit eu pour toute ambition que celle de se dévouer au Grand-Visir.

Il étoit trop tard lorsque je quittai le nouveau Kam pour que je cherchasse à continuer ma route. J'acceptai l'offre qui me fut faite de passer la nuit dans le Palais, & cela d'autant plus volontiers, que le Sélictar chargé de m'héberger m'avoit paru aimable, & assez instruit pour répondre aux questions que j'avois à lui faire sur tout ce que je venois d'observer. Il m'apprit que cette province, donnée en appanage à la famille de Gengiskam, divisée en territoires particuliers, assuroit à chacun de ses membres des possessions héréditaires, indépendantes de la Porte, & dans lesquelles le droit d'asyle est inviolable. Cet objet accessoire est devenu le principal, il n'y a point de coquin dans l'Empire Ottoman qui ne trouve l'impunité, s'il a de quoi payer le Sultan qui la lui procure. A ces aubaines, qui

sont fréquentes , & dont le casuel se perçoit comptant , se joignent les dîmes en nature , la capitation , & les autres droits domaniaux. La fortune de ces Princes s'accroît encore par le produit des emplois qu'ils exercent successivement en Crimée ; mais cet avantage , dont la Porte faisoit jouir les seuls descendants de Selim-Gueray , les distinguoit par leur opulence , des autres branches dont les Sultans , réduits à leurs seuls appanages , ont végété jusqu'à ce jour dans une grande médiocrité (*).

(*) Selim-Gueray qui regnoit à la fin du dernier siècle & au commencement de celui-ci , après avoir par son courage sauvé l'armée Turque prête à succomber sous les forces réunies des Allemands , des Polonois & des Moscovites , refusa le Trône Ottoman sur lequel l'enthousiasme des milices vouloit l'élever ; & le Grand-Seigneur , pour récompenser sa valeur & le désintéressement de son libérateur , assura à ses descendants le Trône des Tartares , au préjudice des autres Princes Ginguisiens : Selim-Gueray obtint aussi la liberté de faire le pèlerinage de la Mecque , qu'aucun Prince de cette Maison n'avoit encore obtenu. La Porte pouvoit craindre en effet que dans l'éloignement ils ne cherchassent & ne parvinssent à soulever les peuples en leur faveur. Mais Selim ne pouvoit inspirer de méfiance ; il fit ce pieux voyage , & ses descendants ont substitué le surnom de Hadgi (pèlerin) à celui de Tchoban (berger) , com-

Je partis de Séray ; & le détour que j'avois fait pour m'y rendre , ayant donné le temps à l'armée Turque de dépasser Pazardgik ; je n'en rencontraï plus que les traîneurs , lorsque j'eus rejoint la route de Constantinople ; mais les cadavres dont elle étoit jonchée , le

mun à toute la famille , & que les autres branches ont conservé.

On sera curieux de connoître aussi l'origine du surnom de Gueray que portent les Princes regnans en Tartarie. La tradition porte qu'un des grands Vasseaux , dont le nom ne s'est pas plus conservé que l'époque de son crime , après avoir formé le projet d'usurper le trône de ses maîtres & en avoir préparé les moyens , ordonna le massacre des Princes Ginguisiens ; mais qu'un sujet fidèle profitant du tumulte , eut l'adresse de soustraire à la connoissance des assassins un de ces Princes encore au berceau , & qu'il confia ce trésor & son secret à un berger nommé Gueray , dont la probité étoit universellement reconnue. Le jeune Ginguis , élevé sous le nom de Gueray , voyoit , sans le connoître , son héritage en proie à la tyrannie , tandis qu'occupé d'une vie champêtre , son prétendu pere attendoit le moment où la haine publique seroit parvenue au point de soulever les Tartares contre l'usurpateur. Le Prince avoit atteint l'âge de vingt ans lorsque cet événement arriva. Le vieux berger , toujours plus confidéré , vit naître la conjuration , anima les conjurés , présenta son Souverain & le rétablit sur le trône de ses peres après la mort du tyran.

faccagement des villages & la désolation de tout le pays annonçoit d'ailleurs le désordre horrible qui l'accompagnoit dans sa marche. Des pelotons de cavalerie & d'infanterie rejoignoient cette armée à la file les uns des autres, sans Officiers & sans apparence de discipline. Les petites troupes que nous rencon-

Jusques-là le nouveau Kam n'avoit aux yeux de son peuple d'autre titre pour le gouverner, que le témoignage d'un vieillard, respectable à la vérité, mais qui pouvoit toujours être soupçonné d'avoir agi par des vues d'ambition. Son désintéressement dissipa bientôt les soupçons. Appelé au pied du trône pour recevoir le prix du service le plus signalé, il refuse tous les honneurs qui lui sont offerts, & ne veut recevoir d'autre grace que celle d'immortaliser son zèle en immortalisant son nom. Dès ce moment, il retourna garder son troupeau : le Kam gouverna sous le nom de Tchoban-Gueray, & le surnom de Gueray s'est conservé jusqu'à ce jour dans toute la succession des Souverains Tartares, ainsi que celui de berger *Tchoban*. Les historiens Turcs diffèrent sur ce point, & leurs compilations répandroient du doute sur la tradition tartare, si le faux qui s'apperçoit dans les histoires ottomanes les plus récentes, ne forçoit à rejeter l'opinion des annalistes Turcs. Ils prétendent que le nom de Gueray fut porté par une des branches cadettes de Gengis-Kam ; mais c'est moins l'origine d'un nom-propre que celle de l'épithète berger qu'il faut chercher. Or, on ne la trouve que dans la tradition que je viens de rapporter.

trions ; ne paroïssent réunies que pour se chamailler entr'elles , tirer à tort & à travers , s'amuser des accidens qui en résultoient , assassiner quelques malheureux Chrétiens , croire déjà leurs ennemis exterminés , & chemin faisant , glaner , pour ainsi dire , après la récolte : mais elle étoit si bien faite par le gros de l'armée que les débris de cette horrible moisson touchoient les murs même de Constantinople ; le feu avoit tout ravagé. Nous changions nos relais sur les cendres des maisons de poste , & nous ne pumes trouver aucun asyle sur cette route jusqu'aux Sept-Tours , où je mis pied à terre pour me rendre par mer au fauxbourg de Péra.

Tandis qu'on me cherchoit un bateau & que l'on préparoit l'embarquement de notre petit équipage , un Turc , le nouvelliste du quartier , m'observe , demande à mon conducteur qui je suis : c'est un Mirza , répond-il ; aussi-tôt le curieux m'aborde , me salue & m'invite à me rafraîchir : j'accepte , nous entrons dans un café voisin dont il étoit le coryphée. Sur un signe de sa part , la place d'honneur m'est cédée , la compagnie se leve , je passe gravement par-dessus vingt tuyaux de pipes prolongées , je m'asseois , & constamment fêté & questionné jusqu'au moment de

mon départ, je payai mon écot avec quelques monosyllabes dont les politiques tirèrent grand parti, & dont la compagnie fut très satisfaite : je ne le fus pas moins de me séparer d'eux pour me rendre à Péra, où je ne tardai pas à quitter l'accoûtrement Tartare.

Je n'avois vu sur ma route qu'une foible partie des désordres & des cruautés qu'avoit commise l'armée Turque en sortant de Constantinople ; mais arrivé dans la capitale, j'y trouvai tout le monde encore ému d'un spectacle horrible, dont il me fut aisé de recueillir les détails.

Un ancien usage dont on ne retrouve ni le motif ni l'origine, mêlé à l'appareil imposant de la réunion des forces d'un grand Empire contre ses ennemis, les bouffonneries les plus plates ; & les Turcs nomment ce composé ridicule, *Alay*, (c'est-à-dire, la pompe triomphale). Elle consiste en une espèce de mascarade, où tous les corps de métier présentent successivement aux spectateurs l'exercice mécanique de leurs arts respectifs. Le laboureur conduit sa charrue, le tisserand passe sa navette, le menuisier rabote ; & ces différens tableaux, élevés sur des chars richement décorés, ouvrent la marche & précèdent l'étendard de

Mahomet (1), lorsqu'on le port du Sérail pour le porter à l'armée, afin d'assurer la victoire aux troupes Ottomanes.

Cet oriflamme des Turcs qu'ils nomment Sandjak-Chérif ou l'étendard du Prophète, est tellement révééré parmi eux, que malgré les différens échecs dont sa réputation a été ternie, il est encore le seul objet de leur con-

(1) Ce drapeau d'étoffe de soie verte est conservé dans le trésor, d'où on ne le tire jamais que pour aller à la guerre. Il a cependant été question de le déployer contre les rebelles qui détrônèrent Sultan Achmet. Le Visir de ce Prince, qui fut la première victime sur laquelle les mécontents exercèrent leur rage, sans l'assouvir, avoit donné ce conseil à son maître; & les révoltés, qui n'avoient dans le principe de leur réunion que le pillage pour objet, eussent été sans doute dissipés par la multitude que la bannière sainte eût réunie contre eux. On conserve aussi dans le trésor une autre relique de Mahomet. On trempe tous les ans celle-ci dans un volume d'eau que le Grand-Seigneur fait ensuite distribuer par phioles aux Grands de l'Empire. Des mécréans, car il y en a même chez les vrais croyans, prétendent que cette relique est une vieille culotte du Prophète; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette eau bénite coûte fort cher à ceux qui en sont gratifiés, & que les gens qui sont porteurs de cette faveur, sont également valoir les biens de ce monde & le salut de l'autre pour rançonner le favorisé.

fiance , & le point sacré de leur rasliement. Tout annonce aussi la sainteté de ce drapeau : les seuls Emirs ont droit de le toucher ; ils composent la troupe qui l'entoure , il est porté par leur chef ; les seuls Musulmans peuvent élever leurs yeux jusqu'à lui ; d'autres mains le souilleroient , d'autres regards le profaneroient ; le fanatisme le plus barbare l'environne.

Une longue paix avoit malheureusement fait oublier le ridicule , & surtout le danger de cette cérémonie : les chrétiens s'empressèrent imprudemment d'y accourir ; & les Turcs , qui par la position de leurs maisons pouvoient louer leurs fenêtres , commencèrent par profiter de cet avantage. Un Emir qui précédoit cette bannière , cria à haute voix cette formule : *Qu'aucun infidèle n'ose profaner par sa présence la sainteté de l'étendard du Prophète , & que tout Musulman qui reconnoitra un infidèle ait à le déclarer sous peine de réprobation.* Dès ce moment plus d'asyle , ceux même qui , en louant leurs maisons , s'étoient rendus complices du crime en deviennent les délateurs ; la fureur s'empare des esprits , elle arme tout les bras , les forfaits les plus atroces sont les plus méritoires. Plus de distinction d'âge ni de sexe ; des femmes enceintes traînées par les cheveux , foulées aux pieds de la multitude , y périrent de la manière la plus déplorable. Rien ne fut respecté

par ces monstres ; & c'est sous de tels auspices que les Turcs commencerent cette guerre.

Le Hatty - Chérif (Diplôme Impérial) qui la proclamait , conçu dans la forme ordinaire , invitoit tous les vrais croyans en état de porter les armes , à se réunir sous l'étendart de la foi , pour en combattre les ennemis. Cette espèce de convocation de l'arrière-ban promettoit une nombreuse armée ; mais il s'en falloit beaucoup qu'elle promît une armée composée de bonnes troupes : l'ignorance & l'avarice aimèrent mieux employer cette multitude de volontaires , dont on cesseroit de s'occuper après la guerre , que de rassembler tous les Jénissaires , dont la solde & les prétentions se feroient accrues à perpétuité. On peut aussi présumer que le Grand-Seigneur , craignant de rendre à ce corps l'énergie dont son pere avoit été la victime , ne voulut l'employer que comme un accessoire à ses forces. L'inconvénient le plus réel , celui dont on se douta le moins , ce fut le manque absolu de prévoyance par rapport aux vivres. Il est dans la nature du despotisme de se flatter toujours de suppléer à la prudence par l'emploi de l'autorité. Le Grand-Visir commandoit l'armée , tous les Ministres l'accompagnoient , les registres même de la Chancellerie étoient traînés à leur suite. On ne douta

ni du succès ni de l'abondance; la confiance fut aussi générale qu'aveugle.

Tandis que ces grands Officiers, en s'éloignant de Constantinople, semblent transporter avec eux le siège même de l'Empire, des Substituts nommés à chaque emploi résident dans la capitale, & répondent au despote de la prompte exécution de ses volontés (1).

On va voir les ressorts du Gouvernement en action; les détails qui se présenteront successivement, en feront mieux juger qu'on ne pourroit le faire sur une dissertation vague & dénuée de l'appui des faits.

J'étois arrivé depuis peu de jours à Constantinople, & j'avois à peine eu le temps d'y prendre les arrangemens nécessaires pour hâter le retour de mes équipages, que j'avois laissés en Crimée & en Bessarabie, lorsque le premier Médecin du Grand-Seigneur m'envoya demander à onze heures du soir, si je voulois le recevoir. Le mystère qu'il exigeoit en même-temps, joint à la faveur dont je savois que cet homme jouissoit auprès du Sultan, ex-

(1) On doit cependant remarquer que l'absence des registres de la Chancellerie retarde nécessairement l'effet des ordres dont l'exécution requiert des formes; mais on observera également que les affaires de ce genre intéressent rarement le despote, & que si elles l'intéressoient, on se passeroit des formes.

citoit ma curiosité, sans me faire présumer qu'une mission directe fût l'objet de cette visite : le Médecin m'apprit cependant que Sultan Mustapha instruit de mon retour, l'avoit expressement chargé de m'en demander le motif : si vous avez à vous plaindre de quelqu'un, il vous sera fait prompte justice ; je viens de quitter le Sultan, il m'a beaucoup parlé de vous, il connoît votre origine (1), il croit qu'elle lui donne des droits sur votre zèle. Je priai le Médecin d'assurer Sa Hautesse de ma reconnoissance ; & quoique cette démarche parut m'être personnelle, je sentis parfaitement qu'il étoit impossible que je fusse l'unique objet des sollicitudes d'un Prince dont les armées étoient en campagne. En effet, son émissaire qui avoit ordre de lui porter ma réponse, revint le lendemain à pareille heure que la veille ; mais plus instruit. Cependant comme ce Médecin Italien parloit encore difficilement Turc, les questions qu'il avoit à me faire avoient été mises par écrit ; j'écrivis aussi mes réponses, & cette correspondance du Grand-Seigneur avec moi, en m'attirant sa confiance, fut igno-

(1) On a déjà vu que mon pere étoit Hongrois, qu'il avoit suivi le Prince Ragotzy ; & l'on sait que la Porte a donné asyle à ce Prince & à tout ce qui l'accompagnoit.

rée de ses Ministres jusqu'au moment où Sa Hauteſſe exigea de moi des ſervices dont la publicité devint indiſpenſable.

Tandis qu'Emin-Pacha, ſans aucun des talens néceſſaires au Viſiriat & au Généralat, aveuglé par ſon intérêt perſonnel, croyoit pouvoir conſerver l'un avec tranquillité, & remplir l'autre avec gloire, en faiſant la paix avant de commencer la guerre, ſon armée, groſſie journellement par l'affluence des Muſſulmans fanatiques, devint bientôt l'ennemi le plus dangereux de l'Empire. La diſette des vivres, le déſordre qui ſ'établit dans cette multitude affamée, le pillage qui accompagna les diſtributions, les maſſacres qui en réſulterent, l'autorité toujours foible, & toujours mépriſée quand l'adminiſtration eſt évidemment vicieuſe; tout annonçoit des revers. Le Grand-Seigneur, le ſeul qui prit un véritable intérêt au ſuccès de ſes armes, venoit d'adreſſer à ſon Viſir l'ordre d'une nouvelle diſpoſition. Emin-Pacha oſa prendre ſur lui d'y défobéir; ſa fauſſe politique fut trompée, ſon armée fut battue & diſperſée; & bientôt un ordre plus ponctuellement exécuté, plaça ſa tête à la porte du Sérail, avec cette inſcription : *pour n'avoir pas ſuivi ponctuellement le plan de campagne envoyé directement par l'Empereur.*

Moldovandgi lui ſuccéda; ce nouveau Vi-

fir se montra plus entreprenant sans être plus habile; il fut également battu; mais il fut assez heureux, en perdant le Visiriat, de ne perdre qu'une place aussi dangereuse qu'éminente, & que personne n'étoit en état d'occuper.

A l'ignorance orgueilleuse des Généraux se joignoit l'inepte présomption des subalternes; & les Turcs qui traînoient après eux un grand train d'artillerie, mais dont chaque pièce étoit mal montée, & tout aussi mal servie, foudroyés dans toutes les occasions par le canon de leurs ennemis, ne se vengeoient de leurs désastres qu'en accusant les Russes de mauvaise foi. Ils se prévalent, disoient-ils, de la supériorité de leur feu, dont il est effectivement impossible d'approcher; mais qu'ils cessent ce feu abominable, qu'ils se présentent en braves gens à l'arme blanche, & nous verrons si ces infidèles résisteront au tranchant du sabre des vrais croyans. Cette multitude d'imbécilles fanatiques osoient même reprocher aux Russes quelques attaques que ceux-ci avoient faites pendant le saint temps du Ramazan. Cependant le Grand-Seigneur, informé que les obus avoient incommodé sa cavalerie, me demanda le dessein de ces pièces, dont l'invention étoit encore nouvelle à Constantinople; & pour sa-

tisfaire la curiosité qu'il avoit de connoître les différentes bouches à feu dont on faisoit usage en Europe, j'envoyai à ce Prince les Mémoires de Saint-Remi, dont il ne pouvoit cependant qu'examiner les planches; & lorsqu'il sortoit, il les faisoit porter par un des gens de sa suite.

Sultan Mustapha, dont on a vu les premiers soins se diriger sur les finances, après avoir répandu des sommes énormes sans succès, commençoit à marchander avec ses Ministres pour les nouvelles dépenses qu'ils lui proposoient: & tandis que ceux-ci l'accusoient d'avarice, il se reprochoit une facilité qui ne servoit, disoit-il, qu'à enrichir les fripons dont il étoit entouré. Il étoit difficile en effet que ce Prince pût voir d'un œil tranquille ses trésors diminués, son armée dissipée, & des ennemis, qu'il avoit cru pouvoir dompter dès la première campagne, victorieux sur le Danube, le menacer encore d'une invasion dans l'Archipel.

Son activité, en le transportant par-tout, lui faisoit découvrir à chaque instant de nouveaux abus: il s'en plaignit à ses Ministres, jamais sans les faire trembler, mais toujours sans fruit pour le bon ordre que leur volonté même auroit eu peine à rétablir. Les nouvelles troupes, qui du fond de l'Asie se rendoient à l'armée, passaient le Bosphore, & s'arrêtoient à

Constantinople , moins pour solliciter la Porte que pour la faire composer. Pendant que les chefs de ces milices volontaires traitoient de leurs subsides pour la campagne , ces Asiatiques répandus dans la capitale , armés jusqu'aux dents , embusqués soir & matin dans les carrefours , en y détroussant les passans , accéléroient la négociation par la nécessité urgente de se débarrasser d'une pareille canaille. Le Gouvernement , trop foible pour en réprimer l'insolence , marchandait aussi sans utilité , & cédoit sans pudeur. Dans le nombre de ces brigands qui se succédoient , une troupe partie du pays des Las (1) apprend en arrivant que quelques Jénissaires de leur compagnie (2) sont détenus dans la forteresse d'Yssar (3) sur le canal. Son traitement venoit d'être convenu & soldé ; mais elle ajoute à sa prétention la délivrance des prisonniers. Le Visir n'ose ni ac-

(1) Le pays des Las s'étend le long de la côte méridionale de la mer Noire , & comprend les villes de Synop & de Trébifonde.

(2) Cette compagnie , que je crois être la trente-cinquième , est d'autant plus nombreuse , que les Las ne s'engagent jamais dans une autre , & le nombre des inscrits va jusqu'à trente mille.

(3) C'est le château où l'on enferme les Jénissaires qu'on veut punir ou étrangler , & cette alternative rend ce séjour très scabreux.

corder ni refuser ; il fallut avoir recours à un accommodement. On convient que cette troupe passera devant le château , en fusillera la porte , & que le Gouverneur , forcé en apparence par cet acte d'hostilité , livrera les coupables. Des exemples antécédens pourroient justifier ce ridicule expédient ; mais il n'est pas moins une preuve de lâcheté remarquable dans un Gouvernement absolu , parce qu'il peut servir à découvrir le caractère invariable du despotisme ; son pouvoir ne peut échapper un moment au despote , sans qu'aussi-tôt la multitude ne s'en empare.

Tandis que la foiblesse du Gouvernement leur faisoit fermer les yeux sur les excès d'une soldatesque effrénée , les Ministres cherchoient à se dissimuler la guerre de mer dont l'Empire étoit menacé. Aucun vaisseau Russe n'avoit encore paru à Constantinople , donc les Russes n'ont pas de vaisseaux , ou si par hasard ils en ont , cela ne fait rien aux Turcs , puisqu'il n'y a point de communication entre la Baltique & l'Archipel. Les Danois , les Suédois , dont le pavillon étoit connu des Turcs , ne pouvoient détruire cet argument dans leur esprit. Les cartes déployées à leurs yeux , n'avoient pas plus de pouvoir ; & le Divan n'étoit pas encore persuadé de la possibilité du fait , lorsqu'il reçut la nouvelle du siège de Corinthe , de l'invasion de la Morée , & de l'apparition

parition de douze vaisseaux de ligne ennemis (1).

Cependant l'incertitude des Ministres n'avoit pas empêché de préparer quelques forces maritimes. On pressa l'armement de trente vaisseaux de guerre, & l'on ne vit bientôt dans une supériorité aussi marquée, que le plaisir de se dédommager dans l'Archipel des malheurs qu'on venoit d'essuyer sur le Danube. On retrouva aussi dans les registres de l'Empire que la dernière guerre avec la Russie avoit occasionné l'armement d'une flotille composée de cent cinquante demi-galeres destinées à pénétrer dans la mer de Zabache, & les détails consignés dans le compte des dépenses ne spécifiant aucun des motifs qui avoient déterminé cet armement, on oublia que les ports d'A-

(1) L'ignorance des Turcs sur la géographie fournit des traits encore plus frappans que celui-ci. Un Ambassadeur de Venise venant à Constantinople avec deux vaisseaux de guerre de la République, rencontra dans l'Archipel la flotte du Grand-Seigneur qui, en temps de paix, sort annuellement pour y percevoir le tribut des isles. L'Amiral Turc invite l'Excellence à son bord pour le fêter, & dans la conversation, lui demande si les Etats de la République sont voisins de la Russie. Indigné de cette ignorance, le Noble lui répond : Oui, il n'y a que l'Empire Ottoman entre deux.

zoff & de Taganrog , alors en litige , n'étoient plus pour rien dans la guerre actuelle : la construction des galiotes fut ordonnée & conduite avec la plus grande célérité.

Ces préparatifs , en augmentant l'affluence des troupes & des matelots destinés aux deux armées navales , portèrent la licence à un tel excès , que chaque jour étoit marqué par quelque nouvelle catastrophe , & M. le Comte de Saint-Priest , Ambassadeur de France , que la belle saison avoit attiré dans sa maison du canal , ne voulant ni se priver du plaisir de la promenade , ni s'exposer à l'insulte des gens de guerre qu'il avoit déjà éprouvé en voiture , prit le parti de cheminer la bayonnette au bout du fusil , ainsi que les personnes qui l'accompagnoient ; ce moyen de sûreté étoit également le seul qui pût faire respecter la personne de l'Ambassadeur par les troupes de bandits qui filoient journellement par terre & par mer pour se rendre à l'armée. La situation du palais de France à la campagne , étoit telle , que tous les bateaux qui remontoient le canal , devoient passer sous les fenêtres qui du côté de la marine étoient soigneusement fermées. Nous étions sortis après le dîner pour notre promenade ordinaire , & nous avions déjà gagné les hauteurs de Tarapia , lorsque nous entendîmes une fusillade assez vive en mer du côté du palais , &

Nous nous étions arrêtés pour fixer notre opinion à cet égard , quand les cris d'un homme qui venoit à nous , déterminèrent M. de Saint-Priest à aller à sa rencontre. Nous apprîmes que le palais étoit assailli par une troupe de ces coquins. Nous précipitons alors notre marche pour réprimer leur audace ; mais nous ne pûmes arriver à temps , le bateau , d'où ils avoient fusillé le palais , étoit déjà très loin ; & quoique M. l'Ambassadeur en fut quitte pour des volets percés & des vitres cassées par une quinzaine de balles que nous trouvâmes dans le salon , cette insulte lui parut assez grave pour en porter les plaintes à la Porte. Un Interprète envoyé à cet effet , raconte le fait au Reis-Effendi ; & celui-ci , après l'avoir écouté avec toutes les démonstrations du plus grand intérêt : Quoi ! dit-il , ces gueux-là ont osé insulter le palais de France ! ils sont donc fous ! Comment peuvent-ils croire échapper à la punition ? ne savent-ils pas que sur la première plainte on les poursuivra ? En vérité , je n'en reviens point ; c'est une véritable démence. S'attaquer à l'Ambassadeur de France ! sur leur route n'avoient-ils pas assez de maisons Grecques , Juives , Arméniennes ? que ne s'en prenoient-ils à celles-là , au lieu de nous mettre dans l'embarras ?

C'est ainsi que ce Ministre déplorait la né-

eessité d'assurer la tranquillité d'un Ambassa-
 deur , lorsqu'il trouvoit tout simple de sacri-
 fier celle du public. Un Colonel des Jénissaires
 eut ordre de venir avec sa troupe garder la
 maison de campagne de M. de Saint-Priest.
 Des Officiers du corps furent expédiés en mê-
 me temps à l'embouchure de la mer Noire,
 pour arrêter les coupables avant le départ du
 vaisseau qui devoit les transporter à Varma. On
 assura bientôt qu'ils avoient été pris & noyés ;
 mais la foiblesse du Gouvernement étoit telle ,
 que ce fait , qui étoit faux , ne parut pas même
 vraisemblable. Quelque temps après , une aven-
 ture du même genre , mais dont le motif , quoi-
 que moins sérieux , pouvoit amener des évé-
 nemens assez funestes , se passa à ma porte. J'oc-
 cupois à Buyukdéré la maison de campagne
 que M. de Vergennes y avoit fait construire
 pendant son ambassade ; un quai qui servoit de
 grand chemin la séparoit de la mer. Des sol-
 dats passaient en causant assez haut pour qu'un
 perroquet , dont la cage étoit sur une fenêtre
 assez élevée , pût distinguer & répéter quel-
 ques propos libres dont leur gaieté assaisonn-
 noit leurs discours. Ils s'arrêtent aussi-tôt en
 injuriant celui qui osoit se moquer d'eux : nou-
 velle répétition ; ils deviennent furieux , pré-
 parent leurs armes , & se disposent à assaillir
 la maison pour faire main-basse sur les ha-

bitans : cependant le tumulte éveille l'attention d'un Jénissaire qui gardoit ma maison dans l'intérieur, & curieux d'en connoître la cause, il ouvre la porte au moment où la rage de ces hommes alloit éclater. Menacé d'abord d'être leur première victime, il parvint cependant à un éclaircissement ; il dénonce le perroquet ; on s'irrite de cette excuse ; & ce ne fut qu'après leur avoir présenté le coupable, qui heureusement continua de les imiter, que l'on parvint à les calmer, & leur faire quitter prises. Quelques tasses de café qu'on leur offrit, & qu'ils acceptèrent, mirent fin à cette querelle qu'il étoit aussi difficile d'éviter que de prévoir.

Tandis qu'on voyoit la capitale & ses environs infestés par une soldatesque effrénée qui n'avoit de courage que celui des brigands, les provinces livrées aux mêmes désordres & molestées par les Gouverneurs avec autant d'impunité, éprouvoient à la fois toutes les vexations ; le principal objet des Ministres étoit de pourvoir conjointement à l'approvisionnement de Constantinople & à la subsistance des troupes. Cela rendit les vexations plus cruelles & plus multipliées. Les mesures avoient été si mal prises d'abord, que le peuple ne pouvoit manquer de souffrir doublement & de la précipitation non moins cruelle qu'impérieuse avec laquelle on

levoit les impôts , & de l'injustice des agents chargés de les lever.

Le Gouvernement Turc peut se considérer dans tous les temps comme une armée campée, dont le chef ordonne du centre de son quartier général de fourrager les environs. C'est ainsi que le Visir pourvoyoit son armée par la mer Noire, tandis que la capitale ne vivant plus que des denrées répandues sur les côtes de l'Archipel, avoit besoin d'assurer sa subsistance par la supériorité des forces maritimes préparées contre les Russes. Mais si la violence étoit parvenue à presser la construction, à hâter le grément des vaisseaux & à rassembler la multitude des hommes qu'elle forçoit d'être matelots , tout indiquoit aussi que l'ignorance & la présomption avoient dirigé ces préparatifs.

Des vaisseaux élevés de bord, dont les batteries basses étoient cependant noyées au moindre vent, ne pouvoient offrir à l'ennemi que beaucoup de bois & peu de feu. Les manœuvres embarrassées, les cordages & les poulies qui rompoient au moindre effort, trente hommes occupés à la sainte-Barbe à mouvoir la barre du gouvernail, d'après les cris du timonier placé sur le gaillard. Aucun principes d'armement, nulles connoissances nautiques, des batteries encombrées, point d'égalité dans les

calibres, tel étoit l'état mécanique de cet armement, dont la conduite ne pouvoit être confiée qu'à des hommes assez ignorans pour s'en contenter. Cependant les commandemens furent brigüés; & le Capitan-Pacha, qui tient les grandes nominations dans son casuel en distribuant les vaisseaux de la flotte au plus offrant, donnoit à chaque Capitaine le même droit de vendre les emplois de son vaisseau; & ce petit commerce que l'usage avoit consacré, mettoit le comble aux malversations si capables d'anéantir la marine des Turcs sans le secours de leurs ennemis. Accoutumés jusqu'alors à vexer annuellement l'Archipel avec une petite escadre, les Officiers de mer n'avoient acquis aucun principe militaire, aucune vue, aucun art, aucune expérience de ce genre; & lorsque la flotte appareilla, il sembloit encore qu'il ne fût question que d'aller percevoir un tribut qu'on ne pouvoit leur disputer. Le seul Hassan, transfuge d'Alger, & nommé Capitaine du vaisseau Amiral, parut s'embarquer dans l'intention de faire la guerre: mais cet homme dont la témérité est connue, & qui pensa toujours quelle suffisoit à tout & qu'elle tenoit lieu de tout, voulut alors se signaler par une invention aussi funeste à Tchesmé qu'elle avoit semé étrange à Constantinople. Cette invention consistoit dans un nombre de barres de

fer qui , fixées sur le plat-bord , débordoient horizontalement en se prolongeant par-delà la perpendiculaire de l'eau , afin d'empêcher l'abordage de l'ennemi ; mais si ce détail ne donne pas une grande idée du génie de l'auteur , je crois en avoir donné une assez précise du talent des Turcs , pour qu'on ne doute pas de leur admiration.

La durée des vents du Sud , en retardant le départ de la flotte , loin de servir à la mettre dans un meilleur état , favorisa seulement & la désertion des matelots & quelques vexations lucratives que les capitaines continuoient d'exercer , sous le prétexte de compléter leurs équipages. Pendant ce temps , l'armée de terre , quoique deux fois détruite , étoit devenue plus nombreuse que jamais , & l'Empire Ottoman , attaqué vivement par terre & par mer , mais opposant de toutes parts des forces triples à celles de son ennemi , se livroit à tout l'orgueil d'une prospérité qui ne paroissoit pas douteuse.

L'absence des troupes laissant un peu de tranquillité dans la capitale , & l'espoir présomptueux des grands succès disposant le peuple plus favorablement , M. le Comte de Saint-Priest voulut profiter de cette circonstance pour donner une fête à l'occasion du mariage du Roi. Ce fut aussi pour y faire
participer

participer les Turcs, qu'il voulut joindre aux préparatifs de bals & de festins dont les seuls Européens auroient joui, une illumination & un feu d'artifice que je me chargeai de préparer. Déjà la salle du bal qu'il avoit fallu construire étoit achevée, l'artifice étoit prêt, & nous n'avions plus à nous occuper que de l'arrangement des décorations, lorsque la nouvelle de la destruction des deux armées de terre & de mer, en répandant la consternation dans Constantinople, fit échouer nos préparatifs. Il n'étoit plus possible de songer à donner des fêtes. Le Grand-Seigneur dans la plus vive inquiétude, les Ministres abattus, la peuple au désespoir, & la capitale réduite à craindre la famine & l'envahissement, telle étoit la situation actuelle d'un Empire qui un mois auparavant se croyoit si formidable. Cependant l'ignorance qui veut toujours flatter l'orgueil qui l'accompagne, ne voyoit dans cette double catastrophe que les décrets impénétrables de la Providence à laquelle il faut aveuglément se soumettre. Personne ne savoit parmi les Turcs qu'une multitude indisciplinée contribue plus efficacement à sa propre destruction, que les efforts de l'ennemi qui lui est opposé. Mais si le manque seul de discipline avoit suffi pour détruire l'armée de terre à

T

Il Partie.

Craoul, il fallut de plus, pour perdre la flotte à Tcheshmé, le concours de la plus souveraine ineptie de la part de l'Amiral & de ses Capitaines.

Cette flotte, sortie du canal des Dardanelles pour chercher l'escadre Russe, après avoir fait route sur Chio, avoit mouillé sur la côte d'Asie, entre la terre ferme & les Isles de Spalmadores en avant du port de Tcheshmé. Des frégates nouvellement construites, & dont la marine Turque ne connoissoit pas l'usage avant cette guerre, mouillées sur les ailes de cette longue ligne, devoient signaler l'ennemi lorsqu'il paroîtroit, & avoient ordre de le laisser s'engager dans ce défilé, où les trente vaisseaux bien espacés & mouillés sur quatre ancres devoient les attendre. Cette ingénieuse embuscade ainsi préparée, les vaisseaux Russes disposés plus militairement, après avoir doublé Chio & reconnu les premiers vaisseaux Turcs, les prolongerent effectivement jusqu'au centre de la ligne, sans que ceux-ci fissent aucun mouvement pour se mettre sous voiles. Cependant les deux Amiraux se trouvant par le travers l'un de l'autre, le Russe, après avoir lâché sa bordée, s'approcha du Turc, pour lui jeter de l'artifice & fauta lui-même pendant cette manœuvre. Has-

fan-Pacha, alors Capitaine de pavillon, (& qui m'a fourni les détails que je donne ici), après avoir vu son vaisseau échappé à ce fracas, se croyoit hors de danger, lorsqu'il aperçut sa poupe enflammée & son bâtiment près de subir le même sort. Déjà son équipage s'étoit jeté à la mer, il s'y précipita lui-même; & assez heureux pour se saisir d'un débris de l'Amiral ennemi, il échappa encore aux éclats du sien, dont le feu ne tarda pas à gagner les soutes aux poudres.

Il est aisé d'appercevoir qu'en réduisant le calcul à l'importance de la perte faite de part & d'autre, celle des Russes infiniment plus considérable, justifieroit la résolution qu'ils prirent d'abord de ne plus attaquer les Turcs; mais ceux-ci, dont les connoissances militaires s'étendoient à peine sur les effets du salpêtre, effrayés de celui qu'il venoit de produire, ne calculerent que le danger de sauter, si les Russes les joignoient encore. Tcheshmé fut aussitôt l'asyle où toute l'armée se retira dans le plus grand désordre; & quelques canons, débarqués à la hâte & placés sur les deux caps qui ferment ce port, tranquilliserent les fuyards.

Il paroît que les Russes s'occupoient pendant ce temps à observer les mouvemens de

l'ennemi, & l'on peut croire que ce ne fut pas sans un grand étonnement qu'ils apprirent le lendemain ce qui s'étoit passé à Tcheshmé. Ne pouvant aussi attribuer cette conduite étrange des Turcs qu'à une terreur panique, d'après laquelle on peut presque toujours tenter avec avantage les choses qui semblent promettre le moins de succès, ils se présentèrent devant le port avec deux brûlots qu'ils y envoyèrent. A l'apparition des Russes, les Turcs, encore effrayés de la veille, songerent plutôt à se sauver par terre qu'à défendre leurs bâtimens. Mais l'aspect de deux petits vaisseaux qui se dirigeoient vers le port, réveilla chez eux l'idée de conquête; & les prenant pour des transfuges, loin de s'occuper à les couler bas, ils faisoient des vœux pour leur heureuse arrivée, bien déterminés cependant à mettre l'équipage aux fers, & jouissant déjà du plaisir de les conduire en triomphe à Constantinople (1).

Cependant ces prétendus déserteurs, entrés sans difficulté, amarrèrent leurs gouvernails, hisserent leurs grappins, & vomirent bientôt des tourbillons de flammes qui embrasèrent toute la flotte : le port de Tcheshmé, encom-

(1) Cette anecdote m'a été garantie par le même Hassan-Pacha que j'ai cité plus haut.

bré de vaisseaux, de poudre & de canons, n'offrit alors qu'un volcan dans lequel toute la marine des Turcs fut engloutie. Si cette catastrophe humilioit l'orgueil Ottoman, les Ministres de cet Empire durent bientôt s'occuper d'un intérêt plus pressant; une prochaine famine menaçoit la capitale. En effet, la destruction de la flotte Turque, en abandonnant l'Archipel aux Russes, empêchoit l'approvisionnement de Constantinople : l'ennemi pouvoit encore forcer le détroit, se présenter à la pointe du Sérail, saccager la ville, dicter la loi au Grand-Seigneur. La consternation étoit générale, aucune crainte n'étoit mieux fondée; l'ignorance, qui se fait toujours justice quand la terreur a détruit sa présomption, n'eut rien à objecter à l'ordre du Grand-Seigneur de m'abandonner avenglement la défense des Dardanelles, & de me soumettre tous les moyens de garantir la capitale. Cette commission ne pouvoit cependant m'être donnée sans des formes préalables; la porte s'empressa de les remplir, en requérant l'Ambassadeur de France à cet égard. Le Reis-Effendi m'invitoit en même temps & me pressoit de venir concerter avec lui les mesures que je croirois nécessaires dans une circonstance qui exigeoit la plus grande célérité.

J'aurai de si fréquentes occasions de parler

des Ministres Turcs, qu'il me paroît utile de donner quelques notions préliminaires sur le caractère de ceux qui étoient alors en place, notions nécessaires à l'intelligence des détails dans lesquels les circonstances m'entraîneront indispensablement.

On a déjà vu que le Grand-Seigneur, depuis son avènement au trône, occupé d'économie, voyoit à regret que la guerre dissipât ses trésors, sans lui procurer la gloire dont il étoit avide. Ce Prince ne pouvoit cependant accuser les Ministres qui résidoient auprès de sa personne, du mauvais succès de ses armes; & s'il les croyoit incapables d'y remédier, il n'étoit malheureusement pas en son pouvoir de leur substituer des hommes plus éclairés. C'étoit d'ailleurs à l'armée que les grands talens eussent été nécessaires; & les Ministres, qui jouissoient le plus de la faveur de leur Maître, avoient trop d'adresse pour lui persuader qu'il lui seroit avantageux de les éloigner de sa personne. Ismaël Bey excelloit sur-tout dans cet art si difficile de gouverner son Souverain, de diriger toutes les affaires, sans compromettre sa tranquillité personnelle, & sans rien abandonner de ses plaisirs.

Ifed Bey, Sur-Intendant des monnoies, jouissoit plus particulièrement de la faveur de son Maître; mais, sans exciter ni haine ni jalousie.

fié, assez sage pour ne point ambitionner le Ministère, il n'employoit son crédit qu'à modérer l'humeur que le Grand-Seigneur prenoit souvent contre ses Ministres, & donnoit tous ses soins aux malheureux & aux indigens qu'il secouroit journellement.

Mélek-Pacha, Caymakam ou Substitut du Grand-Vifir & beau-frere du Grand-Seigneur, ne se distinguoit dans cette premiere place que par la superbe figure qui avoit déterminé la Sultane à le demander à son frere; & le Grand-Trésorier, moins favorisé, mais fier d'une sorte de réputation acquise par son pere dans la dernière guerre, plein de confiance dans celle qu'il alloit acquérir lui-même, plus ardent qu'ambitieux, étoit aussi plus remarquable par son activité que par ses lumieres. Les Ministres du second ordre, le Mufti lui même, eurent trop peu de part au Gouvernement, pour que j'entre dans aucun détail sur leur personnel.

Ismaël-Bey, chargé de conférer avec moi sur l'état des Dardanelles & sur le danger qui menaçoit la capitale, crut masquer les craintes du Gouvernement, en enveloppant notre conférence des voiles de la nuit. Il me reçut dans sa maison particuliere, où je le trouvai occupé d'une affaire dont l'importance faisoit une puissante diversion à celle qui nous réunissoit. Ce Turc, recherché dans ses moindres goûts, mais

d'une recherche enfantine , desiroit deux serins qui chantassent le même air. Ses gens avoient parcouru la ville sans succès ; & le Ministre cherchoit de nouveaux moyens pour satisfaire sa fantaisie , lorsque j'arrivai pour concerter avec lui ceux d'éloigner la catastrophe qui menaçoit la capitale.

L'état des Dardanelles ne lui étoit pas mieux connu qu'à moi , mais il étoit évident par les lettres de Moldovangi-Pacha , ci-devant Grand-Visir , & dont la disgrâce avoit été bornée au Gouvernement subalterne des Châteaux du Canal , sous le titre de Défenseur des Dardanelles , que cette barrière , crue alors inexpugnable , ne résisteroit pas à la plus foible attaque : l'escadre Russe , qui navigeoit en vue des premiers Châteaux avec le vent favorable , n'avoit qu'à en profiter pour pénétrer dans la mer de Marmora , & venir ensuite jusques sous les murs du Sérail , dicter la loi au Grand-Seigneur.

Telle étoit la situation de cette Cour orgueilleuse ; l'ignorance des Ministres & la friponnerie des subalternes avoient préparé cette position , si humiliante , & si propre à donner les plus vives inquiétudes. L'examen , que j'étois à portée de faire journellement des Châteaux construits auprès de Constantinople , sur le même système que ceux des Dardanelles , suffisoit pour m'indiquer le parti que je devois prendre en y arrivant. Le moyen d'embosser

des vaisseaux de guerre offroit peu de facilité ; deux bâtimens qui , n'ayant pu joindre la flotte , avoient été préservés de l'incendie , actuellement mouillés en-dehors des premiers Châteaux , pouvoient être enlevés par l'escadre Russe avant mon arrivée ; & l'Arsenal ne contenoit plus qu'un vieux vaisseau déclaré hors d'état de servir. J'arrêtai cependant avec le Reys-Effendi que ce bâtiment radoubé à la hâte , garni de son artillerie , décoré du pavillon Amiral , & chargé de madriers , de pelles , de pioches & d'autres ustensiles dont je lui donnai l'état , feroit voile au plutôt pour venir me joindre aux Dardanelles.

Le Capitaine d'un Corsaire Maltois , pris depuis plusieurs années , & qui croyant adoucir sa position , n'avoit fait , en se disant Chevalier de Malthe , que rendre son rachat plus difficile , gémissoit dans les fers. M. le Comte de Saint-Priest desira profiter de cette occasion pour délivrer ce malheureux. A cet effet , je prétextai la nécessité de préparer des brûlots , & je feignis de manquer de connoissances à cet égard , afin de mieux colorer la demande que je fis de cet esclave ; je vantai ses talens , je déclarai que cet homme seul étoit capable de me suppléer. J'obtins qu'on me l'enverroit avec le vaisseau , & je reçus l'assurance la plus positive de sa liberté , si je lui trouvois les ta-

lens que j'avois annoncés : j'étois bien sûr aussi de lui donner dans ce genre tous ceux qu'il n'auroit pas. Mais ce qu'il m'étoit difficile de prévoir & ce qui arriva cependant, c'est que cet homme, prévenu par les Turcs des vues que j'avois sur lui, fut assez borné pour ne rien comprendre au motif de ma démarche & pour me désavouer. On verra bientôt un résultat bizarre d'une insinuation dont la charité étoit le seul motif.

L'empressement que le Grand-Seigneur avoit de me savoir aux Dardanelles, ne me permit d'attendre aucune des choses dont j'avois besoin pour commencer mon travail (1). Sa Hautesse avoit donné ordre que tout m'y fût soumis. Je demandai un Commissaire; on nomma Mustapha-Bey, petit-fils du fameux Dganum-Codga (2); & je nolisai sur le champ un bâtiment François pour me conduire aux

(1) A l'espérance de dominer l'univers succéda si rapidement l'idée de l'anéantissement, qu'à la nouvelle de l'apparition des Russes, tout Constantinople perdit la tête; on y fit des prières publiques pour le succès de mes soins; & le Grand-Seigneur qui avoit pris confiance dans mon zèle, & qui malheureusement n'avoit rien de mieux à faire pour le moment, ne crut pouvoir respirer qu'après mon départ.

(2) Dganum-Codga étoit Amiral lors de la révolution qui, après avoir détrôné Sultan Achmet, me-

Dardanelles. Le Commissaire de la Porte m'y avoit précédé de quelques heures ; & les ordres dont il étoit porteur , en assujettissant Moldovandgi-Pacha à tout ce que je jugerois convenable , n'avoit pas disposé ce dernier en ma faveur. Je ne crus pas non plus devoir me fier à l'engagement mystérieux du pain & du sel , par lequel on a déjà vu que cet homme avoit fait avec moi le pacte d'une amitié inviolable. Cependant la crainte où le tenoient les ordres qui lui étoient adressés , & celle que lui inspiroit la présence d'un ennemi accoutumé à le vaincre , lui firent dissimuler son mécontentement. Cela me donna le temps de le calmer. J'y parvins en caressant son amour-propre , & nous n'eumes aucune altercation apparente pendant mon séjour aux Dardanelles. Son humeur ne s'exhala que dans ses premières lettres à la Porte ; & le peu de succès de ses plaintes en arrêta le cours.

Mon premier soin fut d'examiner l'état des Châteaux ; mais il suffisoit de jeter un coup-d'œil sur les soldats chargés de leur défense , pour juger qu'il n'y avoit pas plus de ressource dans le moral que dans le physique. La terreur

naôit encore son successeur. Le chef des rebelles fut tué dans le Divan par cet Amiral , dont la fermeté & la prudence rétablirent le bon ordre.

s'étoit tellement emparé des esprits qu'on s'expliquoit hautement sur l'abandon des batteries au premier coup de canon.

La permanence des garnisons établies chez les Turcs, en faisant de chaque soldat un citoyen domicilié, lui donne trop d'objets intéressans à soigner, pour qu'il puisse se dévouer uniquement à la défense de la citadelle où il est fixé; ses intérêts s'étendent au dehors de l'enceinte. La discipline chez les Turcs, toujours sévère & jamais exacte, ne suffit pas pour l'y renfermer. Un simple coup-d'œil jeté sur la construction des Dardanelles suffisoit pour appercevoir les motifs de cette désertion. Des murailles sèches, élevées de plus de trente pieds au-dessus des batteries à fleur d'eau, menaçoient de s'écrouler sur les canons & les canoniers, à la première volée des Russes; ce genre de défense devenoit plus dangereux pour les Turcs que l'attaque même de leurs ennemis.

Une artillerie imposante par la largeur des bouches à feu, mais peu redoutable après la première décharge, à cause de la lenteur du service de ces énormes pierriers, formoit les batteries principales des Châteaux d'Europe & d'Asie, dont les feux se croisoient aux Dardanelles, mais qui se joignoient à peine aux deux Châteaux de l'embouchure. Cette artille-

rie toute en bronze , sans tourillons & sans affuts , étoit seulement appuyée par la volée sur des pièces de bois échancrées , en même-temps qu'un massif de pierres , en appuyant les cuisses , empêchoit le recul. Nombre d'autres pièces couchées sur le sable , ainsi que plusieurs mortiers , sembloient être plutôt les débris d'un siège , que des dispositions à le soutenir. Tel étoit l'état des Dardanelles lorsque j'y arrivai ; & l'escadre Russe composée de sept vaisseaux de ligne (dont deux à trois ponts) & de deux frégates , n'avoit sans doute qu'à profiter du vent favorable avec lequel elle se maintenoit à l'embouchure , pour tenter un succès que M. Elphinston s'étoit promis , & contre lequel les Turcs n'avoient rien opposé.

Le canal des Dardanelles situé à 50 lieues à l'Ouest de Constantinople , entre l'Archipel & la petite mer de Marmora , s'étend depuis la côte de Troye jusqu'à Gallipoly , vis-à-vis Lampsaque. Cet espace d'environ douze lieues , d'une largeur inégale , présente différens points où les terres d'Europe & d'Asie (que ce canal sépare) se rapprochent à la distance de trois à quatre cents toises. C'est aussi à trois lieues de son embouchure , du côté de l'Archipel , au plus étroit de ce canal , qu'ont été bâtis les deux Châteaux appelés Dardanelles , dont les boulets traversent facilement d'une rive à l'autre.

Ce point de défense a été long-temps la seule barrière établie pour garantir Constantinople. Devenus plus inquiets , mais toujours aussi peu instruits , les Turcs ont ensuite fait élever deux Châteaux à l'embouchure , dont la distance d'environ 1500 toises , rend le tire incertain , & la défense insuffisante.

J'ai déjà parlé de deux vaisseaux de guerre Turcs , dont l'armement retardé à Constantinople , les avoit empêchés de partir avec la flotte , & leur avoit fait éviter la catastrophe de Tcheshmé. Ces vaisseaux étoient mouillés entre les deux Châteaux ; mais ils étoient mouillés si en dehors qu'ils pouvoient être facilement enlevés par l'escadre ennemie. Mon premier soin fut de donner ordre à ces bâtimens de rentrer , afin de les embosser de manière à ce que leurs batteries soutinssent celles du Château , en rétrécissant l'ouverture du canal. Cependant l'inspection des équipages & des Officiers me força de suspendre l'exécution de cet ordre , dont ils me parurent absolument incapables. Le vent , quoique favorable , étoit même insuffisant pour les tirer de la position dangereuse où ils se trouvoient. Cette position devint excessivement critique le troisième jour de mon arrivée.

Tandis que j'étois au Château d'Europe , situé à l'embouchure , l'escadre Russe sortant en

colonne du golfe d'Esnoz ferra la côte d'Europe en la prolongeant vers la pointe du Château, & sembloit par cette manœuvre vouloir plutôt retomber sur les deux vaisseaux pour les enlever, que tenter de forcer le passage. Tout leur étoit également facile à exécuter. Une frégate seule n'eût pas trouvé plus de résistance auprès des deux vaisseaux de guerre, que les Châteaux n'en eussent offert à toute l'escadre. Le seul avantage qui nous restoit, celui qu'il importoit de conserver, c'étoit de n'être pas reconnus aussi foibles que nous l'étions. La marche de l'escadre ennemie annonçoit qu'elle craignoit de se mettre sous le feu des grosses batteries; je n'avois cependant à lui opposer qu'une seule coulevrine de fer, mais dont le calibre étoit de 60 livres de balles. Les Turcs l'avoient abandonnée plutôt que disposée hors du Château; elle étoit appuyée sur deux mardriers, & dirigée perpendiculairement à la route de l'escadre. Un cap avancé d'une centaine de toises, où l'on avoit placé quelques canons d'un petit calibre, cachoit cette coulevrine, qui, dans cette position, ne pouvoit être découverte par les vaisseaux Russes qu'au moment de leur débouquement, & à l'instant même où ils se trouveroient exposés au tire de cette pièce: mais le cap laissant à découvert la crête des murailles, ainsi que les habitations qui

avoisinent la forteresse , l'escadre nous lâcha se-
 bordées ; & cette canonade vive , mais in-
 fructueuse , n'auroit servi qu'à accoutumer les
 Turcs au feu , si quelque chose avoit pu les
 aguerrir : ils disparurent au premier coup , &
 j'eus peine à conserver sept à huit hommes
 pour servir la coulevrine , seul moyen de
 défense dont je pouvois disposer. Il me
 falloit encore attendre que l'ennemi vînt se
 placer sous sa direction : cette pièce étoit immo-
 bile , mais cette immobilité même assura le pre-
 mier coup qui fut tiré sur la frégate d'avant-
 garde ; cette frégate mit à culer aussitôt , & le
 second coup fut prêt pour le vaisseau qui sui-
 vit : cependant la canonnade des Russes conti-
 nua par-dessus le cap , & la flotte vira de bord
 après nous avoir fait passer huit à neuf cent bou-
 lets sur la tête. Je m'étois aperçu que plusieurs
 de ces boulets éclatoient en l'air , & l'on m'ap-
 porta quelques obus qui n'avoient point crevé.
 Cette tentative répétée trois jours de suite dans
 le même ordre & à la même heure , en m'o-
 bligeant d'occuper ce poste m'empêchoit de pré-
 parer des moyens de défense plus solides ; & je
 tentai un expédient qui me parut propre à éloi-
 gner l'ennemi de la côte. A cet effet , en arri-
 vant le soir aux Dardanelles , je fis sortir une
 petite pièce de canon prise sur les Vénitiens ;
 & après avoir fait rougir les boulets , & chargé
 la pièce en conséquence , je donnai aux spec-
 tateurs

tacteurs, qui me suivoient toujours en foule, un petit échantillon de boulets rouges. Le Pacha & les Turcs, témoins de cette expérience, croyoient déjà l'Empire Ottoman vengé de l'incendie de sa flotte. On disposa dans la nuit des grils, du charbon & des soufflets à la batterie du Cap, que les Russes avoient jusques-là canonné de préférence : mais si les Turcs s'empresserent d'exécuter les ordres que je venois de donner, quelques Grecs furent sans doute aussi soigneux d'en prévenir les Russes; leur flotte n'approcha plus de la côte, & leurs projets semblerent se fixer au siège de Lemnos.

Le premier usage que je fis de la tranquillité que je venois de me procurer, fut de m'assurer des deux vaisseaux qui paroissoient être la pomme de discorde. Je me hâtai d'y faire jeter près de 400 Juifs qu'on rassembla aux deux Châteaux, & qui malgré le jour du Sabbat travaillèrent à touer ces bâtimens pour les mettre hors de danger. Cette opération les éloignant en même temps de la ligne des courants, un vent frais, qui souffla quelques jours après, fit remonter ces deux vaisseaux jusqu'aux seconds Châteaux, où leur artillerie étoit plus nécessaire.

La surabondance des eaux que la mer Noire reçoit & qu'elle ne peut évaporer, versée dans la Méditerranée par le Bosphore de Thrace & la Propontide, forme aux Dardanelles des courants si violens, que souvent les bâtimens, tou-

tes voiles dehors , ont peine à les vaincre. Les
 pilotes doivent encore , observer lorsque le vent
 leur suffit , de diriger leur route de manière à
 présenter le moins de résistance possible à l'ef-
 fort des eaux. On sent que cette étude a pour
 base la direction des courans , qui , renvoyés
 d'une pointe à l'autre , forment des obstacles à
 la navigation , & feroient courir les plus grands
 risques si l'on négligeoit ces connoissances hy-
 drographiques. C'étoit assurément le seul genre
 d'instruction que les pilotes des deux vaisseaux
 Turcs fussent capables de me donner ; & la
 marche de ces bâtimens me fit acquérir des lu-
 mieres très utiles pour déterminer les points
 de défense les plus avantageux du Canal. Je
 vis en effet qu'une batterie placée sur la pointe
 des Barbiers , entre les premiers & les seconds
 Châteaux , en croisant son feu avec celui d'une
 autre batterie qui seroit établie en Europe sur
 le cap opposé à distance convenable , donne-
 roit aux Turcs l'avantage de canonner l'avant
 & l'arrière des bâtimens qui tenteroient de for-
 cer le passage , tandis que les ennemis ne ré-
 pondroient des deux bords qu'en présentant le
 côté aux courans , manœuvre qui ne pourroit
 manquer de les faire céder à l'effort des eaux.
 Cette disposition donnoit encore à l'artillerie
 Turque , l'avantage d'employer utilement les
 boulets ramés sur des voiles qui , tendues for-
 tement par un vent frais , nécessaires pour ten-

ter le passage , feroient bientôt déchirées & hors d'état même de garantir les bâtimens d'un naufrage à la côte. Un autre motif non moins puissant me déterminoit à adopter ce système de défense. Ces batteries commandoient le mouillage des Taches-blanches (1) : elles entretenoient le feu presque sans interruption jusqu'aux Dardanelles ; & il m'étoit démontré que cette disposition garantissoit Constantinople , si les Turcs vouloient seulement servir passablement l'artillerie que j'allois disposer. Une autre pointe plus rapprochée des Châteaux des Dardanelles en Europe , appelée la pointe des Moulins , pouvant croiser sur les Barbiers & le Château d'Asie , indiquoit encore la construction d'une batterie , & je me déterminai à en établir une quatrième sur le bord du Simoys , pour servir d'épaulement à la forteresse qui y touche , & qui par la raison que j'ai déjà dite , n'étoit pas tenable.

Tandis que je m'occupois de ces dispositions , & que l'on expédioit les ordres nécessaires pour rassembler les habitans des villages voisins destinés à faire ce travail par corvée ,

(1) Anse du canal sur la côte d'Asie entre les premiers & les seconds châteaux. C'est le seul mouillage du canal où l'ennemi eût pu tenter un établissement , après avoir forcé le passage du premier goulet.

Moldovandgy - Pacha qui vouloit sans doute faire parler de lui, imagina de rétablir les murailles détruites d'un vieux Château des Génois situé sur le haut d'un cap, d'où l'on découvroit l'Archipel, & qui, placé en vue de l'embouchure, étoit si élevé & si éloigné, que les boulets n'arrivoient à la mer que pour s'y plonger par une parabole. Moldovandgy m'avoit parlé de son projet; & quoiqu'il fût dispendieux & sans utilité pour la défense, je m'empressai d'y applaudir; je cédaï aussi aux instances que le Pacha me fit de grimper sur son rocher pour visiter ses travaux; j'y trouvai deux ou trois cents maçons, qui élevoient sur d'anciens fondemens une muraille sèche de dix-huit pouces d'épaisseur, en même-temps qu'un grand nombre de charpentiers fabriquoient dans cette enceinte le logement de la garnison : mais ce qui me parut le plus remarquable, ce fut l'empressement du Pacha à faire peindre avec une eau de chaux les nouvelles murailles qu'il faisoit élever. On peut juger par cette opération qu'il ne prétendoit pas masquer sa batterie. L'ennemi pouvoit l'appercevoir à dix lieues en mer; mais il étoit difficile qu'il en fût effrayé. C'étoit cependant le seul but de Moldovandgy; & la terreur des Turcs étoit si grande, que tout moyen d'éloigner l'ennemi leur paroissoit préférable à ceux de le vaincre, s'il tentoit de forcer un passage

que la nature avoit préparé pour le rendre inexpugnable.

Ces dispositions morales m'avoient déterminé à tracer les batteries sur vingt-deux pieds d'épaisseur. Déjà les habitans des villages voisins réunis aux travaux, élevoient ces épaulemens en terre & en fascines; mais à peine leur avoit-on donné quelques tentes pour se mettre à l'abri des orages. Aucuns soins du Gouvernement pour la subsistance de ces malheureux, dont les récoltes abandonnées pendant ce temps, étoient journellement détruites sous leurs yeux.

M. le Baron de Pontécoulant, qui avoit accompagné M. le Comte de Saint-Priest à Constantinople, se proposant de retourner en France, ne voulut pas partir dans des circonstances aussi inquiétantes pour l'Empire Ottoman, sans me faire une petite visite, & prendre sur les lieux mêmes une idée précise des Dardanelles. Il y arriva dans le temps où mes dispositions étoient tracées, ce qui suffisoit pour le mettre à portée d'en juger. Il put appercevoir avec autant de facilité le découragement, le désordre & la nonchalance habituelle des Turcs. Le Pacha, uniquement occupé à peindre en blanc les méchantes murailles qu'il élevoit hors de la portée du canon, croyoit faire assez pour moi en ne me contrariant pas; & le Commissaire de la Porte chargé de faire toutes les

dépenses que je jugerois convenables , négligeoit celles qui auroient été utiles , & s'occupoit à charger son registre de toutes celles qu'il croyoit pouvoir supposer. Le moral des Turcs , étoit sans doute l'ennemi le plus dangereux qu'ils eussent à combattre ; c'étoit aussi celui qui me donnoit le plus d'inquiétude. Mais , comme dans les occasions les plus difficiles , c'est toujours faire une grande faute que de négliger les petits moyens , je pensai à tirer parti de l'arrivée du Baron de Pontécoulant ; & après lui avoir fait part de mon projet , je le présentai au Pacha comme un Inspecteur que l'Ambassadeur de France m'avoit envoyé. Je le supposai chargé d'examiner l'état des Dardanelles , d'en rendre compte au Grand-Seigneur , & de partir ensuite pour la France , afin d'en informer l'Empereur mon Maître. M. de Pontécoulant joua parfaitement son rôle ; il montra toute la mauvaise humeur dont nous étions convenus , & ce stratagème donna au Pacha un peu plus d'activité. Ce Visir crut aussi devoir marquer à M. l'Inspecteur les plus grands égards ; & lorsque le Baron de Pontécoulant prit congé de lui , il me chargea de lui faire accepter un petit présent en argent , ce qui chez les Turcs est toujours le comble de l'honnêteté. Nous ne pouvions être de cet avis ; mais comme un refus auroit per-

suadé au Pacha qu'on avoit intention de lui nuire à la Porte, & que cette opinion lui eût donné beaucoup d'humeur, j'engageai M. de Pontécoulant à vaincre la répugnance qu'il avoit pour les politesses orientales; & les bateliers qui l'avoient amené, en profitant du présent, se trouverent fort bien de la délicatesse Françoisse.

Ce voyage, dont la curiosité étoit le seul objet, & dont je venois de tirer un parti utile, devint bientôt pour le Grand-Seigneur, le motif de l'inquiétude la plus vive. En effet, M. de Pontécoulant, contrarié dans son retour par les vents du Nord, forcé de débarquer sur la côte d'Europe, au-dessus de Gallipoly, & d'y prendre des chevaux, arriva par terre à Constantinople. Les gardes de la Douane qui veilloient à la porte d'Andrinople, l'arrêtent pour le visiter : étonnés de voir un Européen, ils lui demandent qui il est, d'où il vient; & sur sa réponse qu'il est le Beyzadé de France (1), & qu'il arrive des Dardanelles, les gardes persuadés alors que c'est moi, le laissent passer sans autre explication, & courent annoncer mon retour au Grand-Visir. Ce-

(1) Gentilhomme de France : expression dont les Turcs se servoient depuis long-temps pour me désigner.

lui-ci s'empresse d'en faire part au Grand-Seigneur ; la consternation s'empare des esprits, on croit les Dardanelles forcées, & Sa Hautesse envoie sur le champ un homme de confiance à M. de Saint-Priest pour lui demander les détails qu'il ignore : mais cet Ambassadeur en expliquant l'erreur, & en faisant part au Grand-Seigneur des observations de M. de Pontécoulant, tranquillisa ce Prince & ses Ministres.

J'étois un soir chez Moldovandgy - Pacha, auprès duquel je logeois, & qui commençoit à me traiter avec assez de confiance, lorsqu'un Turc se présente, & rappelle la promesse qu'il lui a faite de me parler en sa faveur. Oui vraiment, me dit le Pacha, je vous recommande cet homme, vous pouvez en tirer un grand parti, il a des dispositions surprenantes pour le jet des bombes. La moindre de vos leçons le fera exceller : nous venons de voir de lui une épreuve qui auroit eu le plus grand succès sans un accidant dont on ne peut pénétrer la cause, mais dans lequel le mortier en crevant a mis sept hommes sur le carreau. Pendant ce discours j'examinois l'homme à talens, & je reconnus à la forme de son turban que c'étoit un crieur de Mosquée. Je le complimente sur le bonheur qu'il a eu d'échapper à son épreuve, & le questionne sur son procédé.

J'ai

J'ai, me dit-il, fait tout ce qu'il falloit faire ; & quoique ce malheur soit arrivé à la premiere bombe que j'ai tirée, je suis bien certain de n'avoir rien omis de ce qui pouvoit assurer le succès. Voyons, lui dis-je, détaillez-moi vos opérations. D'abord ; répliqua-t-il, le mortier disposé sur son affut, je l'ai dirigé vers la mer, j'ai rempli la chambre de poudre, & l'ai comprimée avec de la terre battue au maillet, après quoi j'ai rempli également de poudre une bombe de calibre. Vous voyez, interrompit le Pacha, qu'il est très instruit. Poursuivez, dis-je à son protégé. Je plaçai, continua-t-il, la bombe dans le mortier, & j'y mis le feu. . . Quoi ! sans fusée ? m'écriai-je. Ah ! malheureux, vous deviez être la premiere des victimes qui ont été sacrifiées à votre ignorance ; & comment se peut-il qu'avec le nombre des mortiers destinés à la défense des Châteaux, il n'y ait pas un Bombardier qui sache au moins qu'on ne tire pas des bombes sans fusée ? Cela prouve cependant, me dit alors le Pacha, qu'il lui manque peu de chose pour devenir un habile homme ; & je vous renouvelle la priere que je vous ai déjà faite d'achever son instruction. Forcé en quelque maniere de céder à tant d'ineptie, j'envoyai chercher le garde-magasin ; nous examinâmes ses états, & nous n'y trouvâmes pas même les matieres premieres

pour la composition des fusées : cependant le Pacha insistoit pour le crieur , & desiroit que je fisse une épreuve devant lui. J'avois sans doute si peu d'intérêt à le satisfaire, que cela ne valoit pas la peine de s'en occuper ; mais comme on perd toujours infiniment à dire non aux ignorans, je me déterminai à faire monter par mon charpentier un méchant tour : je tournai quelques fusées, je me procurai du salpêtre, du soufre, je préparai la composition, j'en chargeai plusieurs devant mon élève, je lui fis observer toutes les conditions qui en assurèrent le succès ; & les bombes furent tirées le soir à la grande satisfaction de Moldovandgy, qui n'attendoit plus qu'une semblable épreuve de son protégé pour l'installer Bombardier en chef. Cependant la maladresse de cet homme étoit telle, que pendant plusieurs jours de travail, il ne put parvenir à charger une fusée de manière à pouvoir servir ; & ce nouvel élève découragé du travail, mais non moins avide de gloire, eut encore recours à son protecteur. Il réclama contre la difficulté des moyens que j'employois, sollicita de nouveau son appui, afin de m'engager à lui montrer à tirer des bombes sans fusées. Ce qui paroîtra encore plus absurde, c'est que Moldovandgy, ce Visir qui avoit fait lever le siège de Cotchim, & commandé ensuite l'armée Ottomane, eut encore

l'ineptie d'adopter la proposition de son protégé.

On jugeroit par cette anecdote seule, combien les Turcs étoient peu en état de se défendre, & combien il étoit intéressant de cacher leur foiblesse aux ennemis. Ce n'étoit cependant pas des Grecs, dont l'espionnage étoit connu, qu'il falloit craindre une délation dangereuse. Accoutumés à plier sous le joug du despotisme Ottoman, & aussi peu instruits que les Turcs, tout ce qui appartenoit à ces derniers avoit droit de leur en imposer. Mais il falloit éviter que les Européens ne rendissent compte de notre état : c'étoit l'objet de l'embargo qui fut mis aussitôt après l'incendie de la flotte. Un grand nombre de bâtimens de toutes les nations étoit déjà détenu aux Dardanelles, & depuis plus long-temps les Turcs avoient cessé de naviguer dans l'Archipel (1). Les fourni-

(1) Pendant toute la guerre, les bâtimens neutres ont seuls été chargés du transport des bleds pour le compte du Grand-Seigneur ; & la Porte donna aux François une préférence qui fut très utile aux négocians établis à Constantinople.

On ne doit pas omettre de rappeler dans cette note une spéculation de commerce capable d'éclairer la politique des nations. Un bâtiment Anglois chargé de riz à la Caroline, se rendit en droiture à Constantinople, sur la seule indication des papiers pu-

tures que j'avois demandées à la Porte étoient arrivées, & je n'attendois plus aucun envoi, lorsque je vis paroître une grosse Saïque (1) qui descendoit à pleines voiles. J'observe en même-temps que ce bâtiment, loin de se ranger pour prendre le mouillage des autres bâtimens, conserve la file du courant & se dirige entre les Châteaux. Je suppose alors que, chargé de munitions, il s'approche des magasins; mais j'apperçois bientôt des grappins à chaque bout de vergue; & je vis alors que la Porte, en se rappelant la demande que j'avois faite de l'esclave Maltois pour la construction des brûlots, s'étoit, sur son refus, empressée de le remplacer. Mais je n'en fus pas moins surpris de la prévoyance de l'inventeur qui hissoit ses grappins à 60 lieues de l'ennemi. Cependant le bâtiment ayant dépassé le mouillage, un coup de canon de chaque rive l'avertit

blics; il n'étoit adressé à personne, il vendit sa cargaison dans le port.

(1) Espèce de bâtiment Turc dont la construction est particulièrement affectée à la mer Noire, sans cependant être propre à aucun genre de navigation. En effet, ces navires ne pouvant tenir sur les bords par un gros temps, périssent fréquemment à la côte, lorsque, forcés de faire vent arrière, ils n'ont pas assez d'eau à courir.

de ployer ses voiles ; rien ne l'arrête. J'étois entré dans le Château d'Asie pour voir de plus près cet incendiaire. On lui tira un second coup de canon à boulet ; & lorsque je vis qu'un troisième coup , dirigé plus près de lui , ne l'arrêtoit pas davantage , & qu'il étoit prêt à nous dépasser , je me déterminai à faire tirer dessus , en recommandant toutefois de le ménager ; l'adresse du canonier ne lui emporta heureusement que sa poulène. Mais le désordre que cet événement répandit dans le bâtiment le fit arriver aussitôt ; & un détachement de la garde que j'avois envoyé à bord pour saisir le Capitaine , après avoir fait mouiller le vaisseau , m'amena ce zélé Musulman.

Il faut se peindre le fanatisme ignorant qui se dévoue , & croit pouvoir lui seul détruire la flotte ennemie , pour juger de la rage de ce forcené , lorsqu'il se vit arrêté dans sa course & traduit au tribunal d'un Chrétien : nous étions tous des traîtres à ses yeux , qui , d'accord avec les Russes , l'empêchions d'aller venger les vrais Croyans de la honte de Tcheshmé. Il reprochoit aussi aux Turcs rassemblés autour de moi , la déférence qu'ils me témoignioient. On fit de vains efforts pour le calmer ; ce ne fut que le lendemain qu'il commença à entendre raison , & que sa tête fut assez refroidie

pour appercevoir toute la démence de la frénésie qui l'avoit agité.

Quelques soins que le Commissaire de la Porte eût pris de rassembler les habitans des villages voisins, en état de travailler à élever les épaulemens des batteries & d'y joindre quelques Juifs, ce nombre d'ouvriers étoit encore insuffisant, & je ne pouvois embrasser à la fois tous les travaux. Ceux de la pointe des Barbiers avançoient cependant, malgré la peste qui m'enlevoit journellement des travailleurs (1). Forcé d'être constamment au milieu d'eux, cette maladie n'étoit pas le moindre des inconvéniens de ma position; mais ne pouvant éviter une communication nécessaire, je m'abstenois seulement de toutes celles qui n'étoient point utiles à mon travail; & lorsque quelque orage rassembloit les ouvriers sous les tentes disposées à cet effet, je restois à la pluie; & je crois pouvoir attribuer à cette seule précaution d'avoir échappé à l'épidémie.

J'ai déjà observé que le Gouvernement ne donnoit aucun soin à la subsistance des ouvriers. Ceux-ci le maudissoient; & je crus ne

(1) Il y eut des jours où la peste enlevoit aux seuls travaux de la pointe des Barbiers jusqu'à vingt ouvriers, dont plusieurs n'ont pas vécu trois heures après le premier symptôme de la maladie.

pas devoir manquer cette occasion de me faire bénir, en chargeant tous les matins le bateau qui me conduisoit, de melons d'eau & de pain que je faisois distribuer aux ouvriers, avant de les mettre à l'ouvrage.

Un Turc, habitant du Château d'Europe, & l'un des chefs du canton, après avoir suivi assiduellement les travaux que je faisois faire, & s'être essayé plusieurs fois lui-même à lier des saucissons & à les placer, me pria de lui abandonner l'exécution de la batterie que j'avois tracée à la pointe des Moulins située dans son voisinage. Mes ouvriers sont prêts, ajouta-t-il, je vous réponds qu'ils feront de bonne besogne, & je ne vous demande que de venir m'inspecter quelquefois. Le zèle & l'application de ce Turc m'avoient disposé favorablement; j'acceptai volontiers sa proposition. Dès le lendemain matin le rivage étoit couvert de chariots chargés de branchages; & je vis le nouvel ingénieur la harre à la main, montrant aux ouvriers l'usage qu'ils devoient en faire. Scrupuleusement attaché à ma méthode, mon émule ne négligea pas de régaler à ses frais les pauvres gens qui travailloient sous ses ordres. Cette batterie fut une des mieux exécutées: cependant le Commissaire de la Porte, étonné du zèle de ce Turc, de son intelligence, & plus frappé sans doute de la dépense qu'il fai-

soit par pure générosité, en rendit compte à la Porte & reçut ordre de louer son zèle & de lui compter 300 piastras à titre d'indemnité. Le Turc mandé à cet effet, après avoir reçu assez froidement les complimens du Commissaire, finit par refuser absolument l'indemnité qu'on lui offroit. Il ajouta que ce seroit perdre tout le fruit de la bonne œuvre dont il s'occupoit que d'en recevoir le prix, & qu'il seroit trop honteux pour l'Empire Ottoman, de voir un François se sacrifier pour sa défense, tandis qu'aucun Turc ne daigneroit y employer ses talens & ses facultés. Quelques instances qu'on lui fît, ce bon patriote fut inébranlable; & l'admiration du Commissaire duroit encore lorsque j'arrivai chez lui. Il ne fut pas moins surpris de ne pouvoir me faire partager son étonnement : cela est cependant incroyable, me dit-il, en fixant les quinze piles d'écus rangées par terre; & je ne concevrai jamais qu'on puisse refuser une pareille somme. Rien de si rare en effet que de trouver un Turc scrupuleux & délicat sur cet article.

Les troupes destinées par le Grand-Seigneur à la défense du Détroit arrivoient de toutes parts; elles composoient un corps de trente mille hommes, dont quinze mille Asiatiques & quinze mille de la Turquie Européenne. Mais cette multitude, dont j'ai déjà donné une idée, plus capable d'accroître le désordre

que de servir à la défense des batteries , pou-
voit à peine être contenue par la rigueur du
Pacha , dont tous les talens pour le maintien
de l'ordre , se réduisoient à diminuer le nom-
bre des mutins par le nombre des exé-
cutions.

Malgré les inconvéniens & les embarras que
nous causoit l'indiscipline de ces troupes , la
nécessité de présenter au moins par le nombre
une apparence de forces capable d'en imposer
à l'ennemi , nous contraignoit d'employer tous
les moyens capables d'empêcher la désertion
dont nous étions constamment menacés. L'ex-
pédient qui me parut le plus convenable , fut
de séparer toutes ces troupes de leurs habita-
tions respectives , par l'intervalle d'un bras de
mer , en faisant passer les quinze mille Asiatiques
en Europe , & les quinze mille Européens
en Asie. Ces dispositions faites , la difficulté
d'échapper à la sévérité qui punissoit les dé-
fordres , les rendit un peu moins fréquens ;
mais rien ne pouvoit vaincre la lâcheté de ces
misérables , qui n'avoient pas honte d'annoncer
hautement leur répugnance à occuper les bat-
teries. Je travaillai cependant à les perfection-
ner ; & après avoir fait entourer celle des Bar-
biers d'un chemin couvert pour la préserver
d'une surprise par terre , je me rapprochai des
Châteaux où j'avois établi mes ateliers pour

la construction des affûts dont nous manquions absolument.

Il y avoit long-temps qu'aucun bateau n'étoit entré dans le canal, lorsque nous en vîmes paroître un rempli de Turcs armés jusqu'aux dents; ils conduisoient sept malheureux Grecs, propriétaires de cette petite barque. Celui des Turcs qui paroissoit commander aux autres, met pied à terre, annonce au peuple assemblé une prise Russe, & demande à parler au Pacha. Introduit sur le champ, il affirme que ces prisonniers sont des espions Russes : leur mort est déjà prononcée; mais il réclame en même temps contre l'insolence d'un de ces prétendus espions qui, maître du bateau & attaqué à force ouverte, a osé le coucher en joue; & pour réparation de cet outrage, il demande au Pacha la permission d'être lui-même l'exécuteur de ce coupable. Pendant que l'on procédoit au jugement, & que cette étrange faveur se demandoit, je m'occupois de suppléer par des informations exactes à cette même formalité que la justice du Pacha croyoit pouvoir négliger; j'appris que ces malheureux Grecs, habitans de Mételin, n'en étoient sortis que pour aller à la pêche, & n'avoient d'autre tort que d'avoir résisté précédemment aux vexations de ce Turc: il avoit épié leurs démarches pour aller les attaquer sous le spécieux prétexte d'espionnage;

& l'exécution suivit de si près la sentence, que ne pouvant la prévenir, je n'eus en m'éclairant que l'affreuse certitude d'avoir vu périr des innocens.

On a déjà vu par la description des Châteaux, que la nombreuse artillerie qu'ils contenoient ne pouvoit être utile à la défense du Canal qu'en la disposant plus avantageusement. Le Simois, ce fleuve si célèbre, mais qui n'est en effet qu'un petit ravin où les eaux des pluies forment un torrent, descend de la montagne, & se jette à la mer au-dessous du Château d'Asie. Il me parut avantageux d'établir une batterie qui, servant d'épaulement au Château, contiendrait une partie de son artillerie, & dont les approches seroient défendues par ce ravin. Par cette disposition, j'embrassois le côté du Château dont l'artillerie enfiloit le canal. C'est aussi dans cette vue que les Turcs y avoient placé un énorme pierrier, dont le boulet en marbre pesoit 1100 livres. Cette pièce, fondue en bronze sous le regne d'Amurat, étoit composée de deux morceaux réunis par une vis, à l'endroit qui sépare la chambre de la volée, comme un pistolet à l'Angloise. On juge bien que cette pièce, dont la culasse étoit appuyée contre un massif de pierre, n'étoit portée que par des tronçons de poutres échancrées & disposées à cet effet sous une petite voûte qui lui

fervoit d'embrasure. Je ne pouvois employer cet énorme pierrier dans les ouvrages extérieurs; & comme ils étoient disposés de maniere à en masquer le tire, les Turcs murmuroient de l'espièce de mépris que je paroissais faire d'une bouche à feu, sans doute unique dans l'univers. Le Pacha me fit des représentations à cet égard. Il convenoit avec moi que la difficulté de charger cette pièce ne permettoit, en cas d'attaque, d'en tirer qu'un seul coup : mais il croyoit ce coup si meurtrier, & la portée du boulet si étendue que, selon l'opinion générale, ce pierrier devoit à lui seul détruire la flotte ennemie. Il m'étoit plus aisé de céder à ce préjugé que de le détruire; & sans changer le plan de défense, je pouvois, en coupant l'épaule sur la direction de cette pièce, en ménager le tire; mais je voulus avant juger l'effet de son boulet : l'assemblée frémit à cette proposition; les vieillards assurèrent, d'après une ancienne tradition, que cette pièce, qui n'avoit cependant jamais été tirée, devoit produire un tel ébranlement, que le Château & la Ville en seroient renversés. Il eût été possible en effet qu'il tombât quelques pierres de la muraille; mais j'assurai que le Grand-Seigneur ne regretteroit pas cette dégradation, & que la direction de cette pièce ne permettoit pas de supposer que la ville pût souffrir de l'explosion

qu'elle produiroit. Jamais canon n'avoit eu sans doute une réputation plus redoutable ; amis , ennemis , tout devoit en souffrir. Il y avoit un mois qu'on s'étoit déterminé à charger ce pierrier , dont la chambre contenoit 330 livres de poudre. J'envoyai chercher le maître canonnier pour en préparer l'amorce. Ceux qui m'entendirent donner cet ordre , disparurent aussi-tôt pour se mettre à l'abri du danger qu'ils prévoyoit. Le Pacha lui-même se préparoit à la retraite , & ce ne fut qu'après les plus vives instances & la démonstration la plus précise qu'il ne couroit aucun risque dans un petit Kiosk situé à l'angle du Château , d'où il pourroit cependant observer l'effet du boulet , que je parvins à lui faire occuper ce poste. Il me restoit à déterminer le maître canonier ; & quoiqu'il fût le seul qui n'eût pas fui , tout ce qu'il me dit pour intéresser ma pitié n'annonçoit pas son courage. Ce ne fut aussi qu'en lui promettant d'être de moitié , que je parvins à l'étourdir plutôt qu'à l'animer. J'étois sur le massif de pierre derrière la pièce lorsqu'il y mit le feu : une commotion semblable à celle d'un tremblement de terre précéda le coup. Je vis alors le boulet se séparer en trois morceaux à la distance de 300 toises , & ces quartiers de rocher traverser le canal , s'élever à ricochets sur la montagne opposée , & laisser la surface de la

mer écumante sur toute la largeur du canal. Cette épreuve, en dissipant les craintes chimériques du peuple, du Pacha & des canonniers, me démontrait aussi le terrible effet d'un semblable boulet, & je coupai l'épaule dans sa direction.

Cette batterie qui couvroit le Château, étoit destinée à contenir une partie de la grosse artillerie, aux affûts de laquelle je faisois faire les réparations les plus urgentes depuis mon arrivée aux Dardanelles, par un charpentier François que j'avois débarqué à cet effet, & dont l'intelligence m'a été constamment de la plus grande utilité.

Dans le nombre des pièces qui devoient entrer en batterie, une énorme coulevrine de soixante livres de balle étoit tellement engagée sous la voûte qui lui servoit d'embrasure, que cet inconvénient joint à son grand poids rendoit insuffisans les moyens ordinaires de transporter les pièces. Je demandai aux vaisseaux de guerre les apparaux dont j'avois besoin; mais la Marine du Grand-Seigneur étoit si mal outillée, que mes recherches furent vaines: je ne pus m'empêcher d'en faire quelques reproches au fameux Hassan-Pacha, qui n'étoit alors que Capitaine de pavillon de l'Amiral. Cet homme que l'on a vu depuis se distinguer par sa ténacité, m'offrit alors l'occasion de juger qu'il

croioit que la bonne volonté pouvoit remplacer les connoissances qui exigent la plus profonde étude. Que voulez-vous faire, me dit-il, de cordages & de moulles ? A quoi bon ces moyens , quand nous avons des bras à votre disposition ? montrez-moi le poids que vous voulez mouvoir, le lieu où il doit être transporté, j'en fais mon affaire. Quoi ! lui dis-je, vous voulez porter à bras une pièce de canon qui pèse plus de sept mille livres ? Combien d'hommes y mettrez-vous ? Cinq cent, s'il le faut, me répliqua-t-il vivement ; qu'importe le nombre, pourvu que la besogne se fasse ? Je vois, dis-je au Pacha qui étoit présent à cette singulière discussion, que le brave Hassan ne connoît rien d'impossible : allons voir où ses cinq cents hommes pourront placer leurs mains.

Tandis que Hassan rassembloit ses moyens, & que nous nous préparions à aller juger de l'emploi qu'il pourroit en faire, j'envoyai mon charpentier prendre sur un bâtiment François, six matelots avec les cordages & les poulies de bronze que j'avois inutilement cherchées sur le vaisseau Amiral. Arrivés avec le Pacha auprès de la coulevrine, nous ne tardâmes pas à voir paroître Hassan & ses vigoureux compagnons, également convaincus du succès que leur Chef m'avoit promis ; mais les trente premiers qui se précipiterent au travail, en entou-

rant cette pièce qui pouvoit à peine les contenir, réduisirent leurs camarades à n'être que spectateurs des vains efforts qu'ils firent pour la mouvoir. Cette première tentative fut renouvelée par d'autres hommes dont les efforts se trouverent également impuissans. Hassan, piqué des premières difficultés, s'étonne de la résistance qu'il éprouve, & venoit d'avouer sa défaite, lorsque les six matelots que j'avois demandés arrivèrent avec les outils nécessaires : tout fut bientôt disposé, & en moins d'un quart-d'heure la pièce fut conduite sur sa plate-forme. Il restoit à la mettre sur son affût ; & ce fut alors que Hassan, ne croyant pas mes six matelots suffisans à beaucoup près pour cette manœuvre, m'offrit encore le secours des siens. A quoi bon ? lui dis-je à mon tour ? quatre de mes gens suffisoient. J'envoyai aussitôt chercher une chèvre que j'avois fait construire, & dont les Turcs ne connoissoient pas l'usage. Ce ne fut pas non plus sans une extrême admiration qu'ils virent cette énorme pièce s'enlever avec facilité sous les efforts de quatre hommes seulement ; & cette manœuvre, très peu remarquable par-tout ailleurs, fit un grand effet sur Hassan & ses compagnons.

On a déjà vu que l'Escadre Russe, en s'éloignant des boulets rouges que j'avois fait préparer, étoit allée former le siège de Lemnos ;

pendant

cependant il se passoit peu de nuits sans que la terreur qui voit toujours ce qu'elle redoute , ne nous donnât quelque alerte ; & lorsque les canons des premiers Châteaux qui prodiguoient leurs boulets au premier fantôme que les gardes croyoient voir , se faisoient entendre , ceux des Dardanelles voyoient déjà l'ennemi sous leurs batteries. Le désordre qui régnoit alors , annonçoit assez celui qu'auroit occasionné un danger réel. Ce fut aussi pour faire perdre aux Turcs l'habitude de s'effrayer inutilement , & leur procurer le moyen de distinguer leur ennemi avant que d'en rien craindre , que je préparai des balles à feu pour les tirer à la première alerte. Cet expédient réussit au-delà de mes souhaits ; & le moyen de porter promptement un grand foyer de lumière du côté de l'ennemi , persuada bientôt aux Turcs que , pouvant le voir sans en être vus , la nuit même leur étoit devenue favorable.

Les travaux étoient achevés , l'artillerie placée , les dépôts de munition suffisamment garnis , & il ne me restoit plus qu'à faire occuper les batteries ; mais il me falloit avant tout établir dans l'opinion publique , que des épaulemens de vingt-deux pieds d'épaisseur garantissoient plus sûrement la vie des hommes que des murailles sèches qu'on pourroit culbuter à la première volée : l'habitude avoit prévalu ; il

me revenoit de toutes parts que les troupes destinées aux batteries, ne s'y rendroient que pour avoir l'air d'obéir, & dans le ferme dessein de les abandonner à la premiere apparition de l'ennemi. Je me déterminai alors au choix d'un expédient qui auroit été souverainement ridicule s'il n'eût pas été le seul capable de convaincre l'ignorance. J'indiquai pour le lendemain à dix heures du matin l'épreuve des batteries. Je me rendis seul de ma personne à celle des Barbiers, & en même temps que mes gens furent occuper la batterie opposée, afin d'en pointer l'artillerie sur l'épaulement qui me couvriroit, & la servir aussitôt que le bateau qui m'auroit mené se feroit mis à l'écart. La foule s'étoit rendue avec empressement à ce nouveau spectacle; & tous les boulets du calibre de trente-six, en s'enterrant dans l'épaulement derriere lequel je m'étois placé sans y causer aucun dommage, persuaderent aux Turcs qu'ils pouvoient prendre ma place sans danger: ils montrerent cependant une préférence marquée pour la batterie éprouvée; mais on parvint à leur persuader que toutes les autres avoient le même avantage. La disposition des ouvrages depuis l'embouchure du canal jusqu'à la pointe de Nagara, où j'avois établi les dernieres batteries, opposoit aux ennemis des feux croisés & non interrompus pendant l'espace de sept lieues:

Je pouvois présumer d'ailleurs que n'ayant jamais essayé de forcer le passage lorsque le canal étoit sans défense, les Russes avoient abandonné ce projet. Je sentis encore que ma présence à Constantinople seroit plus utile qu'aux Dardanelles pour la défense même des Châteaux, si je parvenois à y perfectionner la construction des affûts & l'école de l'artillerie; deux objets également intéressans & également négligés.

La petite rade de Nagara, où plus de soixante bâtimens Européens étoient détenus, m'offroit la facilité de noliser un bâtiment François sur lequel je m'embarquai, & qui me conduisit jusqu'à six lieues de Constantinople, où nous trouvâmes le vent contraire; mais j'avois trop d'impatience de suivre mes opérations, pour céder à cette difficulté; & m'étant procuré un bateau grec armé de quatre rameurs, je me transportai à Constantinople. Mon premier soin fut de faire observer au Gouvernement, que si la Capitale n'avoit plus à craindre l'apparition de la flotte Russe, il n'étoit pas moins utile pour sa tranquillité, d'empêcher les petits débarquemens que l'ennemi pouvoit opérer dans le Golfe d'Enos; en effet, on n'avoit pris aucunes mesures pour garder cette côte; &, quoique ces incursions n'eussent eu d'autre objet que celui de ravager quelques villages, la disposition des esprits étoit

telle , que la nouvelle du débarquement de deux
 cents hommes, en grossissant le nombre jusqu'à
 son arrivée dans la Capitale , y auroit apporté
 le plus grand désordre. Ces considérations pré-
 sentées de ma part au Grand-Seigneur , déter-
 minerent Sa Hautesse à élever son Séliètar à la
 dignité de Pacha à trois queues , avec le titre
 de Séraskier sur cette côte ; mais j'appris bientôt
 que cet homme rendu à son poste, n'avoit au-
 tour de lui que quelques valets plus capables
 de vexer le pays que de le défendre ; & sur ce
 que je représentai au Visir , l'inconvénient de
 se reposer sur un Général qui manquoit de trou-
 pes : Tant pis pour lui , me répondit-il froi-
 dement , il est chargé de défendre la côte ; si
 les ennemis débarquent , sa tête en répondra.
 Lorsqu'une semblable garantie paroît suffisante
 dans un Etat , rien sans doute ne peut le pré-
 server des malheurs de la guerre , que la négli-
 gence de ses ennemis.

Ce n'est aussi qu'à cet avantage que la Porte
 dut les premiers succès de Hassan. Ce Turc
 que j'avois laissé aux Dardanelles , où l'on a vu
 qu'il faisoit peu de cas des forces mécaniques ,
 avoit conçu le projet d'aller avec quatre mille
 volontaires , sur des petits bateaux & sans
 aucune artillerie , débarquer à Lemnos pour
 en faire lever le siège , & faire partir la flotte
 Russe. Ce projet m'avoit paru fou ; on ne

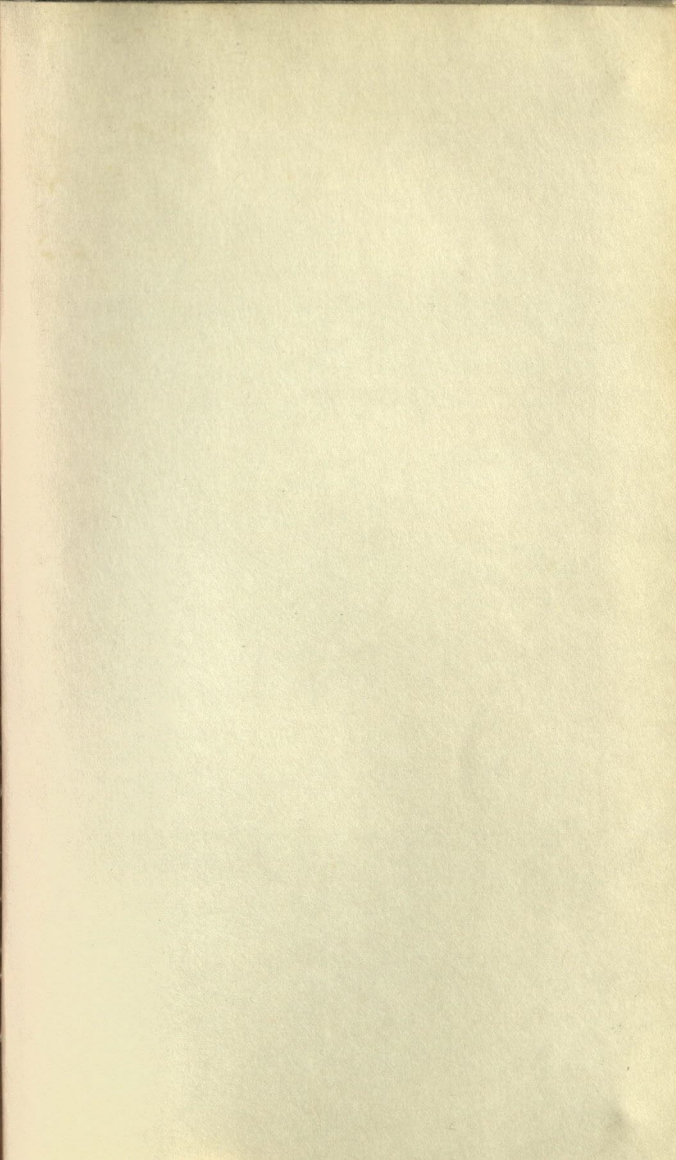
pouvoit en effet le justifier qu'en présumant qu'aucune frégate garde-côte en observation , ne le trouveroit à portée de noyer ces aventuriers ; que leur débarquement s'opérerait assez secrètement pour que les troupes occupées du siège n'en reçussent aucun avis ; que surprises par Hassan , elles ne prendroient d'autre parti que celui d'une fuite honteuse vers le Port S. Antoine ; que poursuivies jusqu'au rivage , la protection de leur escadre , loin de les inviter à faire tête , ne leur inspireroit que le desir de s'y réfugier ; & qu'enfin , après les avoir fait s'embarquer dans le plus grand désordre , Hassan & ses compagnons , le pistolet à la main , verroient de dessus la plage une escadre de sept vaisseaux de ligne lever l'ancre avec précipitation. J'avois cru devoir combattre ce projet à Constantinople ; mais après l'avoir discuté avec le Visir , il me répondit froidement : je conçois tout le ridicule du plan que Hassan propose , mais ce sera quatre mille coquins de moins , cela vaut bien une victoire. Ce ne fut que sous ce point de vue qu'on lui permit d'agir , & c'est avec des moyens aussi insuffisans que l'heureux Hassan exécuta ou plutôt vit opérer l'impossible.

Je m'étois servi des moyens secrets qui me rapprochoient du Grand - Seigneur , pour faire sentir à ce Prince la nécessité de pourvoir

Artillerie des Dardanelles d'affûts mieux construits , & de Canonniers plus habiles. L'armée Turque détruite , ou du moins totalement dissipée à l'affaire de Craoul , avoit déjà fait penser à Sa Hauteſſe que la promptitude du feu de l'artillerie Ruſſe , étoit le principal motif du découragement de ſes troupes ; elle me fit demander ſi je pourrois former des canonniers à ce genre d'exercice inconnu juſqu'alors aux Turcs (1) ; & ſur ma réponſe , elle ordonna au Viſir & à ſes Miniſtres de conférer avec moi ſur cet objet , & de favoriſer tous les moyens que je croirois utiles.

(1) Leur artillerie étoit ſi mal ſervie , que dans le Journal d'un ſiège envoyé par les Turcs, ils annonçoient avec emphafe , qu'après avoir paſſé toute la nuit à charger leurs canons, ils avoient fait un feu d'enfer le matin.

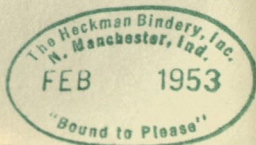
Fin de la ſeconde Partie. Et du Tome II.



Date Due

MAY 14 1953

JAN 18 1955



DR425.T69 v.2

AUTHOR

Tott

TITLE

Mémoires du baron de Tott v.2

DATE DUE

BORROWER'S NAME

MAY 14 '53

JAN 18 1954

J. Th...
Sh. M...

DR
425
.T69
v.2

Tott

Mémoires du baron de Tott

v. 2

IN U. S. A.

